

L'HIVER
RÉCITS POPULAIRES
PAR URBAIN OLIVIER
:



SAMIZDAT

L'hiver: récits populaires par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié pour la première fois en 1860. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Si le texte de ce roman suit l'ordre original, la table des matières a été quelque peu réaménagée.

[NdÉ = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.
Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.» **
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.» **
(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)



PRÉFACE

Quelques personnes bienveillantes m'ont reproché les nombreux coups de fusil tirés sur d'innocents animaux, dans les *Récits de chasse* et dans les *Matinées d'automne*. Voici donc un volume qui ne respire point l'odeur de la poudre. Ce sont des souvenirs de jeunesse, et des nouvelles populaires: pour l'auteur, ce sont de véritables *matinées d'hiver*. Puissent mes simples récits égayer, intéresser la famille réunie autour du foyer paisible! Et si ces feuilles contiennent quelque semence salubre, veuille l'Auteur de tout bien lui faire trouver un sol fertile, dans lequel elle germe, s'enracine et produise de bons fruits!

Givrins, le 30 novembre 1859.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	<i>i</i>
<i>Bruits de vie au Village</i>	<i>1</i>

LES DEUX GÉNÉRATIONS.	6
<i>L'amodieur</i>	7
<i>Le commerçant</i>	17
<i>L'auberge du midi</i>	20
<i>Les émigrés</i>	22
<i>Michel</i>	24
<i>La Conciergerie</i>	27
<i>Le pont du Nigolet</i>	30

LA TANTE BERNARD	35
<i>La médecineuse</i>	36
I	36
II	42
III	45
<i>Le creux à la griffe</i>	50
Journée au bois	52
<i>L'oncle Jacob</i>	56
<i>Jeune</i>	74
<i>Fort</i>	76
<i>Heureux</i>	79
<i>Mort</i>	81
<i>Les hérissons</i>	83

BONHEUR ET FORTUNE	90
<i>Six autour du feu</i>	91
<i>Une proposition</i>	96
<i>Scène d'intérieur</i>	100
<i>Que ferons-nous ?</i>	102
<i>Le poirier sauvage</i>	105
<i>L'homme à la cravate blanche</i>	110
<i>Une singulière coutume</i>	113
<i>Un pas en avant</i>	115
<i>Bourrasque</i>	118
<i>La réponse</i>	122
LA FOUILLEUSE	127
<i>Une annonce de journal</i>	128
<i>Forte journée</i>	132
<i>Ce qu'il avait vu et fait</i>	135
<i>Propos et visite</i>	140
<i>Maison nette</i>	144
<i>Établissement</i>	147
<i>Premiers travaux</i>	151
<i>Un homme de paix</i>	154
<i>«Un trésor est caché dedans»</i>	157
<i>La fin des Rodaux</i>	159
<i>D'autres lots en partage</i>	162

BRUITS DE VIE AU VILLAGE



u village, les matinées d'hiver se passent de bien des manières différentes, selon qu'il s'agit d'un vieillard, d'un homme au fort de l'âge, ou d'un jeune garçon. Cela dépend aussi de la position géographique de la commune ; au bord du lac ou sur les coteaux de vignobles, la vie ne ressemble pas à celle des habitants placés à la lisière des forêts, moins encore à celle des montagnards échelonnés sur les hauteurs ou enfoncés dans quelque gorge profonde. Dans les grandes villes, c'est bien autre chose encore, à ce qu'on nous dit ; dans telle maison, la journée de l'ouvrier finit lorsque celle des gens du grand monde commence. Le jeune apprenti des fabriques se lève et court à son travail énervant, lorsque le dandy se décide à souffler sa bougie ou à quitter la salle du bal.

Il ne m'appartient pas de pénétrer dans ces tristes arcanes de la vie humaine ; ils sont, grâce à Dieu, trop étrangers à notre simple, libre et paisible nature d'hommes voués aux travaux de la campagne. Parlons de ce que nous voyons et faisons ici en hiver, dès le grand matin. Ne nous occupons pas de ce qui dort ou s'agite ailleurs.

Le premier bruit de vie qui se fait entendre au village, c'est le chant du coq. La bise souffle, forte et glacée. L'horloge sonne trois heures, et les blancs reflets de la lune scintillent sur la coupole du vieux clocher. Le coq se rendort sur son perchoir, au fond de l'écurie, la tête rentrée jusqu'aux épaules. Tout va bien autour de lui ; son œil ardent s'en est assuré. D'ailleurs, il fait bon dormir ici, entouré d'une douce chaleur.

Mais les bœufs se lèvent ; ils s'étirent en achevant de ruminer. Les vaches, moins fatiguées, se frottent le cou contre les planches de chêne qui les séparent l'une de l'autre. Le cheval, suffisamment reposé, se lève d'un seul bond ; car il a entendu les pas du maître au fond de la grange, et la lumière de la lanterne de ce dernier pénètre

dans l'écurie par les fentes élargies de la paroi. Les râteliers se remplissent de fourrage. La brouette va et vient tout le long de l'allée : bruit délicieux pour ceux qui, réveillés à demi, se rendorment de l'autre côté dans leur lit.

Dans la cuisine froide et sombre, quatre ouvriers se tiennent debout. Deux sont les fils de la maison, jeunes gens de dix-huit à vingt ans ; les autres sont des hommes du village. Ils boivent chacun deux verres de vin blanc et prennent une bouchée de pain par-dessus. Ainsi le chasseur fait descendre au fond du fusil, sur la charge de poudre, une légère bourre de papier doux ou de feutre amolli. Nos quatre lurons se préparent de cette manière à battre le blé. Font-ils bien ? Je ne le crois pas. Ils font moins mal, en tout cas, puisqu'ils y tiennent, d'avaler cette bouteille de vin nouveau, que de suivre l'ancienne et détestable habitude de boire l'eau-de-vie. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai fait leur dur métier ; je frappais sur le *gros* de la paille aussi fort qu'un autre, et cependant je n'eus jamais besoin de vin, encore moins de liqueurs fortes, à une heure aussi matinale. Amis campagnards, ceci n'est qu'une habitude malsaine et dispendieuse, soyez-en bien persuadés. La première *chaude rompue*, vous vous trouverez plus dispos pour taper sur la seconde, si votre estomac n'a pas de digestion à opérer. Plus tard, quelques verres de vin sur la soupe ne vous feront pas de mal ; mais, en vous levant, fi ! je vous le dis, c'est une mauvaise, une détestable habitude.

Au moment du déjeuner, vers les huit heures, le village s'anime. C'est un char qui passe lentement, du côté de la plaine ; c'est un autre qui s'ébranle dans la direction des forêts. Un homme part pour la foire d'Yverdon ou de Concise, content et gai comme un bossu, surtout si sa première rencontre n'est pas une femme. Malheur à lui, si c'était un troupeau de cochons, conduits par un de ces habiles marchands français qui se font suivre de leurs bêtes, rien qu'en les appelant : « Dieh ! dieh !... »

Superstition, pure folie de la part du maquignon de bœufs ! Que voulez-vous que ces cochons aient à voir dans la réussite de vos marchés ? S'ils savaient la langue de leurs maîtres (et celle de beaucoup de gens de notre pays), ils en entendraient des mensonges ! et tout le jour, et tout le long de la route ! — Allez, pauvres animaux, vous faire vendre un ici, deux là ; le plus tôt sera le mieux, car cette bise si froide contracte vos membres, et vous avez l'air tout *regremecelés*.

Voici un particulier qui, malgré ce froid de loup, n'a pas même une veste sur les épaules : un vieux lambeau d'étoffe quelconque, noué derrière le dos, lui sert de tablier. Vous pensez peut-être qu'il se rend à l'ouvrage : vous supposez qu'il va, ou riffer des planches, ou coudre

des souliers, ou lancer la navette, ou limer le fer. Allons donc ! vous le connaissez bien peu. N'est-ce pas lundi aujourd'hui ? Cet ouvrier a travaillé hier, dimanche, pendant que les paysans se reposaient chez eux ; n'est-il donc pas juste qu'il se rende tout de suite et de son pas léger, à la pinte voisine, ou à l'auberge de la Renfile, située là-bas au contour du chemin ? Il a encore neuf francs dans sa poche ; il les dépensera jusqu'au dernier centime. Dans trois jours, il n'aura plus rien ; mais s'il n'a qu'un peu *mal aux cheveux* et la main tremblante le jeudi matin, il pourra reprendre son travail avec la satisfaction d'avoir bu, en trois jours, soixante chopines de vin. Cela ne vaut-il pas mieux que le sentiment d'un devoir rempli, ou même qu'une chemise neuve et un bon gilet tricoté ? Si des gens pareils avaient une conscience, on pourrait leur demander ce qu'ils lui répondent quand elle s'adresse à eux ; mais probablement ils n'en ont plus. Vous pensez peut-être que je ne parle que de la conscience des ivrognes : non ; je pensais encore beaucoup plus à celle des marchands de vin, qui n'ont pas honte de vendre la misère et la corruption, verre après verre, à ces pauvres malheureux, qu'il faudrait au contraire prendre par la main, soutenir et encourager au travail. Là, dans ces centaines de vendages publics dont les trois quarts ne sont point nécessaires, là s'entretient et se consomme chaque jour la ruine morale et physique de centaines, de milliers d'ouvriers.

Un jour, me trouvant dans un chantier, j'avisai une vieille connaissance, un ouvrier qui, depuis trente années, dépense au cabaret tout ce qu'il gagne par son travail. Il roulait les yeux de travers, et, pour se donner sans doute une plus grande importance, croisait les bras à la manière de Napoléon I^{er}.

— Vous ne travaillez pas aujourd'hui, lui dis-je ; qu'y a-t-il donc, citoyen ?

— Il y a, reprit-il en se rengourmant et en crachant par terre de colère, il y a qu'on ne voit jamais un morceau de *rôti* dans ce chien de pays. On n'y mange que du lard. Depuis trois ans, je n'ai vu que du *speck* sur la table.

— Allons ! qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Apprenez, me répondit-il en se frappant la poitrine d'un air majestueux, apprenez que, tel que vous me voyez (il n'était certes pas beau), je suis un aussi bon républicain que ***, quand même c'est moi qui l'ai mis sur le trône.

— Mon pauvre ami, lui dis-je encore, il n'est question que de vous ici : ce n'est pas le lard du patron qui vous rend malade, car je sais que vous êtes fort bien nourri ; c'est le vin, le vin, toujours le vin. C'est là ce qui tue votre corps et votre âme.

Il haussa les épaules de pitié comme pour me dire que je pouvais passer mon chemin.

Mais revenons au village, ou plutôt sortons aux champs. Deux valets, l'un Suisse et l'autre Savoyard, la hotte sur le dos, s'en vont *porter la terre* d'une vigne. Il s'agit de remonter péniblement cette terre, afin que le haut du clos ne se trouve pas dégarni quand on aura fossoyé en avril, et que le bas reste suffisamment dégorgé. Ouvrage atroce, abrutissant ! Pour se donner du courage, le Savoisien chantera, chaque fois qu'il descendra le coteau, toujours le même refrain :

*Belle, z'y donnerais bien cinq sous,
Pour passer la mer avec vous.*

Le Vaudois, qui est un jeune chasseur de bataillon, sifflera plus d'une fois l'air joyaux de sa compagnie, et en dira les paroles :

*Entends-tu ta trompette
Résonner dans nos bois,
Cent fois ?
L'écho partout répète :
C'est te chasseur vaudois.*

Au milieu du jour, s'il fait un peu de soleil, ils ne seront pas encore si mal établis au pied de quelque mur, pour y savourer les pommes de terre, le salé de porc et tout ce que contient un assez grand panier apporté par la fille de ménage.

Dans l'après-midi, les chars reviennent de la montagne, traînés par des chevaux ruisselants de sueur, et dont les sabots et les paturons sont couverts de boue noire. Les bœufs attelés, toujours graves et à l'air soumis, continuent à ruminer, bien que leurs naseaux soient ornés de longues pendeloques de glace. Les hommes n'en peuvent plus de fatigue, mais un bon repas les aura bien vite restaurés. Ils iront ensuite décharger leurs chars : ici, du hêtre pesant ; là, des branchages destinés aux fascines ; plus loin, de longues billes de sapin qui résonnent en tombant les unes sur les autres. Dans peu de temps, tous ces bois divers seront fabriqués, transportés dans les ports du lac et vendus à Genève. Ce jour-là, le bûcheron rentre chez lui le soir et peut recompter à loisir ses napoléons ou ses écus. S'il a reçu des billets en paiement, il aura fait son possible pour les changer contre des espèces sonnantes, dont le traitement lui plaît mieux que le bruit trop indécis du papier froissé.

La nuit tombe, ou bien, comme a dit un poète, elle « remonte de la

terre aux cieux.» C'est alors que ceux qui possèdent des vaches les traient et vont porter leur lait aux fromageries. On y trouve Samuel, Bernard, *la Tiennette*, etc.; et l'on cause là un moment, pendant que le lait passe à travers le grillage métallique, et que le fruitier fait l'inscription du poids accusé sur le cadran. Ceux qui sont jeunes se servent de leur bidon vide pour en faire un *toun-nana* par le chemin, en revenant au logis. Les vieux branlent la tête à l'ouïe de ce bruit discordant, comme s'ils avaient oublié qu'eux aussi furent jeunes et encore plus folâtres que leurs fils.

Peu à peu, tout bruit extérieur a cessé. Si la nuit est sombre et que vous traversiez le village, vous verrez briller quelques fenêtres à chaque maison; ce tableau de vie intérieure vous fera plaisir, car là est la chaleur, un espace suffisant pour tous, et, presque partout, une certaine aisance. Quelle différence avec ce qui existe dans les grandes villes! Heureux villageois, gardez soigneusement votre trésor, c'est-à-dire, l'air pur que vous respirez, votre libre place au soleil, et, le soir, la vie de famille autour du fourneau de fer, ou devant le brasier de l'aire. Puis, si vous aspirez au bonheur qu'on emporte de ce monde au monde invisible et éternel, élevez vos âmes plus haut que cette terre. Cherchez par le cœur reconnaissant Celui qui vint lui-même ici-bas sauver ceux qui étaient perdus. Il n'est pas loin de vous; et s'il n'est pas encore connu dans la maison, soyez sûrs qu'il frappe à la porte et qu'il entrera pour vous bénir, si vous le voulez pour votre hôte et votre ami. Père de famille, secoue la poussière de ta Bible: c'est ici, de toutes tes libertés, la plus précieuse. Ouvre et lis. Crois-tu que Jésus est le Christ, le fils du Dieu vivant? Veux-tu garder sa parole? Alors, tu seras son disciple et tu auras trouvé la perle de grand prix, c'est-à-dire que tu auras goûté combien il y a de bonheur à aimer Dieu, à le servir. Puisse un tel bonheur être ton partage et celui de tous les tiens!

Les lumières s'éteignent. On n'entend plus que le vent du nord, balayant les toits des maisons ou gémissant dans les branches des grands noyers. Mais cette voix finit comme tant d'autres, et la nature elle-même s'endort.

LES DEUX GÉNÉRATIONS

L'AMODIEUR



e 29 avril 1745, j'ai béni à Crans le mariage entre David, fils de feu le sieur Pierre *** d'Eysins d'une part, et Élisabeth fille du sieur Anthoine Méplain, de Châlon sur Sonne en Compté d'autre part.»

Ces quatre lignes sont tirées des registres de mariages de la paroisse de Crassier et Crans, moins les trois étoiles qui remplacent le nom de famille de feu le sieur Pierre ***, que le lecteur nous permettra de désigner sous celui plus ou moins apocryphe de *Remme*. Le pasteur qui rédigea cet acte de l'état civil n'était, à en juger par cet échantillon de son talent, ni un écrivain remarquable, ni même un grammairien distingué, mais on doit pourtant lui savoir gré de n'avoir pas oublié de faire cette petite inscription dans ses registres ; car c'est elle qui m'a servi de point de départ pour découvrir et grouper en leur place les faits que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

David, fils unique de feu le sieur Pierre Remme, cessa d'être un vieux garçon de cinquante-deux ans, le jour où il épousa Élisabeth, fille du sieur Anthoine Méplain, de Châlons, laquelle en avait trente-sept ou trente-huit.

David Remme était riche, c'est-à-dire qu'il possédait un beau bien de terre à Eysins, une des plus jolies maisons du village, un grand troupeau de vaches, des génissons et des génisses, quatre bœufs et un cheval. En outre, David Remme était possesseur d'une somme assez ronde en écus blancs de l'époque, dont il se servait pour son industrie *d'amodieur* et qui, en fin de compte, lui rapportait un bel intérêt. En notre siècle de lumière universelle, on appellerait un argent pareil *le fonds de roulement*, ou *fonds roulant*. Je comprends cela : il n'y a rien qui roule si bien qu'un bel écu de cinq francs, quand on lui

donne une chiquenaude sur le parquet uni d'une chambre. Au temps de David Remme, le fonds de roulement se nommait la *bourse* tout simplement. Ceux qui l'avaient grosse, passaient pour mesurer leurs écus avec un quarteron, lequel, à cette époque encore, était d'une grandeur formidable. Ceux qui l'avaient petite ou moyenne, la tenaient dans un bas de laine. J'ai connu des gens qui conservaient leurs écus dans un tonneau, à la cave, tien bondonné, sans robinet ni guillon au fond de devant ; j'en ai connu d'autres qui les gardaient dans une marmite... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Chacun sait aujourd'hui, du moins dans notre pays, qu'on donne le nom d'*amodieurs* aux fermiers des alpages de montagnes, sur lesquels ils font pâturer leur propre bétail en été, et les vaches qu'ils louent de divers propriétaires de la plaine ou d'ailleurs. La saison de l'alpage dure ordinairement quatre mois, du 9 juin au 9 octobre. Les produits en fromage, beurre, séré, ainsi que l'élève du bétail alpe, sont la propriété de l'amodieur et constituent son *crédit*. Son *débit* se compose de la ferme à payer aux propriétaires des alpages, communes ou particuliers ; de la rente à fournir aux possesseurs véritables des vaches louées, enfin, de la nourriture et des salaires de ses employés ou bergers.

David Remme, comme amodieur, était une des puissances de la contrée : un Pereire ou un Bartholony en vaches, comme les deux financiers que je viens de nommer le sont en actions de chemins de fer. Il montait parfois jusqu'à mille vaches sur ses montagnes, ce qui ferait supposer qu'il affermait, dans un cas pareil, une dizaine au moins de ces immenses étendues de pâturages, si bien entourés de murs en pierres sèches, et dans l'enceinte de chacun desquels sont construits un ou deux grands chalets. — Il possédait, ce qui vaut mieux que des richesses, une réputation d'homme intègre et loyal en affaires ; et, sous une écorce rude et sévère, il portait un cœur pieux, convaincu de la vérité et de l'absolue nécessité de l'Évangile. — Je me le représente, le jour de son mariage, assez grand, fort et bien constitué ; le nez bourbonnien, les cheveux tressés et portés en cadette, de longs favoris déjà grisonnants ; un habit cannelle clair, à collet plat et à grands parements ; des culottes noires à petites agrafes blanches, et des souliers à boucles d'argent. Un gilet de piqué et un grand tricorne noir, porté la pointe en avant, devaient compléter son costume de noce.

Elisabeth Méplain était pauvre. Et comment aurait-elle pu avoir des biens de ce monde, après tout ce qui était arrivé à ses parents, dans son enfance, et à elle-même ! Fille de protestants qui refusèrent d'abjurer, elle avait vu massacrer son père et sa mère par les dragons du

Roi Très-Chrétien de France; ses deux frères, emmenés dans un couvent, devinrent curés par la suite, sans le moindre souvenir de la famille et de la piété de leurs ancêtres. Élisabeth, cachée dans un tas de fascines, au fond d'un grenier, par des voisins compatissants, échappa ainsi à l'enlèvement ou au massacre, et fut plus tard envoyée de Châlons a Morges, au pays de Vaud, chez des parents éloignés, qui en prirent soin jusqu'au moment où elle fut en état de gagner sa vie. Quand elle épousa David Remmo, elle vivait depuis plusieurs années au château de Crans, où elle remplissait les fonctions toujours assez difficiles de gouvernante ou de femme de charge chez les Quisart, seigneurs de ce village. C'était une position de confiance et fort honorable sans doute, mais qui ne l'eût jamais conduite à la fortune, quand même elle aurait vécu cent cinquante ans. À cette époque, les maîtres étaient très attachés à leurs serviteurs, qu'ils considéraient jusqu'à un certain point comme faisant partie de la famille; les domestiques passaient leur vie entière dans la maison, pour peu qu'ils le désirassent, mais les salaires restaient toujours excessivement petits. L'argent, chose sacrée, se gagnait difficilement. Une personne qui remplissait, il y a moins d'un demi-siècle, les mêmes fonctions qu'Élisabeth Méplain, me disait un jour que son traitement se composait alors de dix écus blancs par an, c'est-à-dire environ quarante francs de notre monnaie. Aujourd'hui, nous allons grand train du côté de l'Amérique pour beaucoup de choses, mais surtout pour les salaires des ouvriers et des domestiques. C'est à qui osera demander le plus, parfois avec l'intention de faire le moins. Et puis, pour un rien, pour un mot, on se quitte: congé donné, congé reçu. Maîtres et domestiques sont à deux de jeu et s'envisagent les trois quarts du temps avec des yeux peu charitables.

Pour en revenir à nos époux Remme, David venait chaque année, une fois en hiver, régler ses comptes de vaches au château de Crans, et fixer les conditions de la rente suivante. Ce fut là qu'il fit la connaissance de Mademoiselle Élisabeth Méplain. Il l'observa sans doute plusieurs fois et ne se décida probablement à lui offrir sa main qu'après y avoir mûrement réfléchi. Élisabeth accepta franchement. Elle se faisait ainsi une position, devenait bourgeoise d'une bonne commune et gagnait le cœur d'un honnête mari, riche d'ailleurs, lequel aurait bien pu s'adresser à des héritières. Quand elle lui dit: «Oui, Monsieur David Remme, je consens à devenir votre femme, et, avec le secours de Dieu, j'espère être une femme chrétienne: vous serez aussi pour moi un mari chrétien, mon protecteur ici-bas;» — David, tout heureux et fort touché, lui prit la main, ôta son grand tricorne, l'embrassa sur les deux joues, et ajouta ces simples mots:

« Amen ! Dieu veuille nous bénir ! »

En la quittant, il lui remit dix louis d'engagement ; c'était l'usage.

Elisabeth Méplain n'était pas grande ; mince et vive comme une Française, très jolie encore, elle avait les yeux et les cheveux très noirs. Son caractère se faisait remarquer par beaucoup de douceur, alliée à une grande fermeté. « On aura des égards pour vous, disait-elle à toute nouvelle domestique du château de Crans ; vous serez bien traitée ; on n'exigera que ce qui est juste et raisonnable, mais obéir on sortira, telle est la règle. »

On m'a raconté qu'un soir, après avoir réglé son compte avec monsieur de Crans, David Remme veilla assez tard au château avec la famille. Il était passé minuit quand il demanda la permission de se retirer, pour reprendre à pied le chemin de sa demeure, située à trois quarts de lieue. On lui fit observer que, la nuit étant fort sombre, il ferait mieux d'accepter un lit au château ; qu'à son âge et portant de l'argent, il serait prudent de ne pas faire le trajet à une heure pareille, surtout dans le voisinage de Bélair ou de Bois-du-Nant. David s'obstina dans son désir de retourner chez lui, et il partit. Mais à peine eut-il quitté le village, qu'au lieu de suivre le chemin, il entra dans un pré fermé de haies et en fit le tour plusieurs fois, sans pouvoir jamais retrouver le passage par lequel il était entré. À la fin, la voix bien connue de l'intendant l'appela par son nom et lui dit : « C'est assez tourner, maître David ; allons, vous voyez bien qu'il faut revenir au château. »

En ce temps-là, certaines superstitions régnaient encore au village, même chez les gens sincèrement pieux ; et David pensa qu'il était *enfermé* dans le pré par quelque pouvoir occulte. Comme l'intendant passait pour avoir songé à épouser Mademoiselle Baby, l'amodieur l'accusa secrètement de lui avoir jeté un sort dans le pré, afin qu'il ne pût pas retourner chez lui le soir même.

Le jour de son mariage, il amena sa femme à Eysins, à la vue de toute la communauté réunie autour de sa demeure. Il donna une poignée d'écus à la jeunesse, mais à la condition qu'on fit peu ou point de bruit. Il jeta lui-même aux enfants du village, dans sa cour, des paniers entiers de poires sèches et de noix, parmi lesquelles il avait mélangé une centaine de petites pièces de monnaie. On appelait cette distribution la « pierre à Bernard, » et c'était au plus leste, au plus habile à ramasser. Dans sa maison, un repas simple et cordial réunit les parents et les voisins. Puis, les noces furent terminées.

Élisabeth prit possession tout de suite d'une jolie petite chambre située à droite de la cuisine. Une étroite fenêtre basse, placée au midi, la réchauffait par les rayons du soleil, dès les dix heures du matin, et

s'ouvrait sur un jardin planté de beaux arbres fruitiers. Les murs de la maison, de ce côté-là, étaient garnis de pêchers ; deux gigantesques abricotiers y étalaient aussi leurs branches, de la terre jusqu'aux avant-toits, en sorte que la maîtresse de la maison n'aurait qu'à passer le bras hors de la fenêtre pour cueillir les fruits les plus rapprochés, quand ils seraient mûrs.

De l'autre côté de la cuisine, à gauche, se trouvait la chambre de David Remme et son bureau. Elle avait vue sur la cour, au soleil levant, et sur le passage de la route qui longeait la cour de la maison. C'était ici que l'amodieur recevait ses marchands de fromages et qu'il tenait ses écritures. Sa comptabilité se composait, non de formidables livres à dos de cuir vert, ou de registres à souche, tout réglés et tout imprimés, mais simplement de son almanach de poche en parchemin blanchâtre, lequel lui servait de journal, et de trois cahiers de grossier papier vergé. L'un avait pour titre : Cahier des vaches montées en... (l'année) et des *suivants*¹. Le second : Cahier des bergers. Le troisième : Cahier des marchands. Les cahiers étaient renouvelés chaque année.

Voilà donc nos gens mariés et établis. David continuait son train de montagne en été, pendant que sa femme gouvernait très bien ses terres en son absence. Quand il était à la maison, chacun devait rester debout un moment avant de se mettre à table ; le maître ouvrait la grande Bible à images, lisait un verset, puis rendait grâce à haute voix pour tous les biens reçus de Dieu. Sa femme et lui mangeaient à une petite table séparée de celle des domestiques, mais exactement des mêmes mets : ils se servaient les premiers, puis Élisabeth posait les plats sur la grande table. Le soir, il réunissait de nouveau tout son monde, faisait une lecture plus longue, et récitait ou lisait une prière. On n'avait pas encore eu la pensée, au pays de Vaud, de protéger, par un article de loi, l'exercice du culte domestique. Les Bernois, si jaloux de leur pouvoir et si minutieux dans tout ce qui était du ressort de leur gouvernement despotique, n'avaient donc pas songé à cela. De nos jours on a eu cette belle idée, et bien d'autres encore.

David Remme, comme tous les vieux garçons, avait des manies. On sait que, pour les uns, ces manies consistent en ce que tout doit rester éternellement à la même place et dans le même état chez eux : déranger un vieux fauteuil, récurer un corridor le samedi, épousseter les rideaux, c'est presque un scandale. D'autres veulent présider eux-mêmes aux lessives ; ils comptent le linge et seraient même capables

1 - Suivants : jeunes bêtes.

de le passer au bleu ; il y en a qui sont d'une minutie, d'une *patéterie*² désolante ; — il y en a aussi qui laissent tout aller par le plus bas, se fiant à tout le monde : d'autres, enfin, qui ne se fient à personne. — La manie, une des manies de David Remme, était que personne, dans sa maison, ne devait boire de café à l'ordinaire, soit au lait soit autrement. Il avait cette fève en détestation, non pas tant à cause de son prix, alors fort élevé, — le café coûtait un écu-neuf la livre soit six francs, qui en valaient bien douze des nôtres, — mais il la détestait comme article d'importation étrangère. Lui, amodieur, marchand de fromages, prétendait que le pays avait assez de ressources dans ses productions, sans donner dans le luxe et les nouveautés qui nous venaient d'Amérique. Il croyait le café malsain, et c'est aussi pour cela qu'il le proscrivait. Chez lui, on le remplaçait par la soupe aux légumes ou à la farine, matin et soir.

Comme il ne s'était pas expliqué avant son mariage sur ce sujet particulier, Elisabeth Méplain, devenue dame Elisabeth Remme, ne se crut pas obligée de lui obéir entièrement. Elle ne donnait pas de café aux domestiques en l'absence de son mari, cela va sans dire, mais il lui fut impossible d'y renoncer pour elle-même à trois heures de l'après-midi. Cette habitude, comme celle du cigare pour le fumeur, était devenue pour elle une seconde nature : sans sa tasse de café, elle était incapable de tout travail dans la seconde moitié du jour. Le difficile était donc, non pas de préparer le breuvage dans la petite cafetière à trois jambes et à couvercle bombé, mais de neutraliser assez promptement l'odeur du café brûlé. David avait le nez fin sur ce chapitre. Quand il rentrait inopinément, s'il affirmait qu'on avait grillé du café dans la maison, il ne fallait pas le contredire, parce qu'il se serait fâché. Élisabeth ne répondait rien, conservant ainsi par-devers elle ce qu'elle considérait comme son droit. Sur ce point on ne lui avait rien demandé, elle n'avait rien promis : or, pourquoi, maîtresse de maison, ne pourrait-elle avoir chaque jour la tasse de café que l'ordinaire du château de Crans lui avait octroyée pendant si longtemps ? Aussi ne se faisait-elle pas le moindre scrupule de brûler sur le foyer, après qu'elle avait retiré son café, une poignée de vieux papiers ou quelque chiffon de laine, qu'elle promenait aussi un peu par la cuisine sur une pelle à feu, afin que l'appartement fût saturé d'un parfum capable d'absorber les émanations échappées de la grilloire. Elle agissait ainsi sans songer à mal. Du reste, elle prenait excessivement peu de café, et trois ou quatre livres lui suffisaient pour toute son année.

2 - NdÉ : Ou tatillonner, faire un travail minutieux et inutile. Au Québec on dirait aussi « taponner ».

À la *montée des vaches*, il y avait terriblement à faire pour dame Elisabeth. Il fallait préparer de la viande et quelques jambons fumés, pour recevoir convenablement les propriétaires amenant leur bétail à la montagne ; et, bien qu'il fût déjà d'usage que chacun apportât avec soi un baril de vin et un saucisson, l'amodieur était dans l'obligation morale d'offrir à manger au chalet à tout ce monde. On tuait donc deux ou trois veaux, on en rôtissait la viande, et on l'expédiait aux diverses montagnes affermees, la veille du jour désigné. Il fallait aussi une brantée de vin à chaque endroit. Il semblait vraiment que David Remme dût se ruiner à ces frais monstres ; il n'en était rien : si, tout compte fait, il lui restait seulement deux francs nets par chaque vache, hé ! cela lui faisait pourtant deux mille francs pour une saison. Mais s'il perdait les deux francs ? Alors voilà le mauvais côté de l'affaire. Cela arrivait encore souvent : une fois sur trois, en moyenne : il le savait et ne s'en tourmentait pas trop lorsque le cas était présent, bien qu'on lui fit comprendre à demi-mot qu'il avait travaillé pour les capucins. Pour que le baromètre financier se tint au-dessous de zéro, il suffisait de peu de chose : de l'invasion subite de la surlangue, par exemple ; d'une gelée ou d'une grêle au moment de la plus forte pointe de l'herbe. Et quand la *pulmonie*, qu'on nomme aujourd'hui *péri-pneumonie gangreneuse*, s'en mêlait, alors il ne restait aux propriétaires des vaches et à David l'amodieur, que les yeux pour pleurer. C'est ainsi qu'une année on dut jeter les vaches de plusieurs montagnes dans le vaste entonnoir de Mont-Grevé, qui n'a point de fond, sans qu'on put en tirer aucun profit, pas même du cuir. La tradition porte que les sources de deux rivières de la plaine donnèrent des eaux rougies cette année-là. Il existe encore bien d'autres causes de perte pour les amodieurs, mais dont l'effet n'est pas aussi général. Ainsi, la foudre qui frappe cinq ou six vaches abritées sous un grand sapin ; une vingtaine de fromages mal fabriqués, lesquels s'étendent et débordent de leurs supports ; un nombre égal qui, fermentant outre mesure, se trouvent ensuite mal percés, à *mille trous* : marchandise rebutée, tarée, de mauvais goût. Il suffit d'une sécheresse ardente, continue : alors les sources tarissent, les citernes se vident, et le bétail altéré brame après les eaux. Le lait diminue et finit par se gâter. Ah ! croyez seulement que tout n'est pas profit pour les amodieurs. Mais, somme toute, il faut que le métier soit encore bel et bon, puisque les alpages ont toujours beaucoup d'amateurs et se louent toujours plus cher.

David Remme, on peut le croire aisément, n'était point un nonchalant ni un habitué des auberges, encore moins un brocanteur ou un maquignon de bétail. Il savait que son métier était difficile, chanceux ;

il y apportait donc tous ses soins, afin de n'avoir, en tout cas, aucun reproche à se faire.

Au bout d'un an de mariage, il lui naquit un fils. Ce fut une grande joie dans la maison. David le fit inscrire immédiatement sous les prénoms de Jean-Marc-Étienne, lesquels étaient ceux de son grand-père. A cette occasion, il donna quatre écus à la Bourse des pauvres et deux quarterons de seigle à un vieux tailleur. Trois jours après, l'enfant mourut presque subitement. Quel terrible coup pour le père, et pour la mère peut-être encore plus !

— L'Éternel nous l'avait donné, ma chère femme, dit-il à Élisabeth.

— Oui, mon cher mari, répondit-elle. Il nous l'a repris : que son saint nom soit béni ! il nous faut tâcher de ne pas murmurer.

— Vous dites bien, chère femme, mais c'est difficile ; je le sens, et cela me brise. Un si beau garçon !

On fit comprendre à David qu'il ne devait pas se désoler auprès de sa femme dans un moment pareil, mais chercher au contraire à la consoler et à lui redonner du courage.

Cette année-là fut très belle pour lui à la montagne ; l'herbe abondante, les vaches bien *saisonnées* ; les fromages recherchés. Tout compte fait, il gagna trois mille francs. Mais il jouit fort peu de ce beau bénéfice. Le souvenir du petit garçon qu'il n'avait fait qu'entrevoir le suivait partout. Quand il se reposait à midi après son dîner et qu'il s'endormait, il rêvait souvent que l'enfant n'était pas mort, qu'il lui tendait ses petits bras et commençait à parler. À son réveil, une sueur froide lui couvrait le visage et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine.

Deux ans se passèrent, et dame Élisabeth allait de nouveau être mère. David pria souvent en secret pour la vie du petit être qu'il attendait. Quand il allait aux montagnes, et qu'il s'arrêtait un moment à l'ombre pour respirer, il se découvrait, joignait les mains pendant une minute, et demandait qu'il eût la joie de voir naître et venir à bien cet enfant, qui serait la joie de ses vieux jours et le soutien de ceux de sa chère Élisabeth. Un soir, en rentrant d'une course d'affaires, il trouva quelqu'un de plus à la maison : une jolie petite fille, portrait vivant de sa mère. Il fut bien content, sans doute très heureux, et le dit à sa femme ; mais, cette jolie fille, ce n'était pas un garçon, comme le petit défunt Jean-Marc-Étienne.

On la nomma Madeleine. Elle fut présentée au baptême par un cousin de David, Louis Remme ; de Crans, et par sa femme Jeanne-Marie-Madeleine Remme. Celle-ci était déjà une amie de dame Élisabeth, quand elle demeurait chez M. Quisart. Les Remme de Crans, comme leur cousin David, étaient des paysans riches, possé-

dant de bonnes terres dans les environs. Mais la famille avait de nombreux rejetons, et quand viendrait le partage, le *tronc* serait naturellement bien morcelé et diminué.

David, tout occupé de ses affaires de montagnes et de celles qu'il avait à Eysins, ne voyait Louis Remme qu'à de longs intervalles. Il amodiait aussi ses vaches, comme celles de tant d'autres gens. Louis Remme, de son côté, dirigeait les roues de son char beaucoup plus souvent du côté de Genève, qu'il ne venait se promener à Eysins, dont il était bien plus rapproché. Il faisait, en hiver, un petit commerce de bois de chauffage, de foin et de paille, avec la cité de Calvin, appréciant infiniment plus les florins et les sols que de saines doctrines religieuses. Il était du nombre considérable de ceux qui n'assistaient plus aux *Interrogats*, et s'il avait eu le goût de la lecture, sans doute que les livres de monsieur de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau auraient fait ses délices. Sans le savoir, il se trouvait du parti de ces grands incrédules, tant l'air était imprégné du souffle empoisonneur de l'école philosophique. Sa femme, tout au contraire, conservait soigneusement les traditions et les coutumes de la Réforme, mais sans y mettre la vie du cœur qui en fait la force. Ses pratiques religieuses n'étaient qu'une lettre morte. Élisabeth, infiniment moins formaliste que sa cousine de Crans, possédait un fonds de piété réelle et vivante comme celle de son mari.

Au baptême de la petite Madeleine, la marraine de Crans figura en robe de soie changeante, avec bagues aux doigts et collier d'or à large plaque. Les crochets de son livre de psaumes étaient d'argent massif. Ce volume contenait aussi les cantiques admis par l'Église, la liturgie du mariage, celle du baptême, celle de la confirmation du vœu du baptême et des prières pour les principales circonstances de la vie. Elle fit les présents d'usage à l'enfant, à la sage-femme et à la personne qui servait à table ce jour-là. Le baptême eut lieu à Nyon, le jour de l'Ascension, dans le vieux temple, dont le clocher subsistait encore, bien que les vibrations de la grosse cloche *Pacote* le fissent déjà trembler jusqu'en ses fondements.

Madeleine fut élevée essentiellement par sa mère, moitié en demoiselle et moitié en paysanne. Mauvais système d'éducation pour le dire en passant. Sans doute qu'on ne lui fit pas donner des leçons d'anglais et de clavecin ; sans doute encore qu'on ne lui permit pas de porter des vertugadins et des paniers, crinolines de cette époque, et qu'elle avait toujours une coiffe sur ses beaux cheveux noirs, au lieu de les porter effrontément en l'air et tout imprégnés de poudre blanche. Mais sa mère lui parlait en français, et son père en patois ; mais encore ses vêtements se rapprochaient, par la nature de l'étoffe, de ceux qu'on

portait à la ville, où ils étaient du reste confectionnés. Puis, on la mit en pension pendant les deux hivers qui précédèrent sa première communion. Enfin, Madeleine, fille unique et devenue une jeune personne de seize ans, s'occupait bien du ménage avec sa mère, mais elle n'allait pas travailler à la campagne. Elle acheva son instruction religieuse comme c'était l'usage, et fut admise à confirmer le vœu de son baptême en présence de toute l'église, dans laquelle figurait la marraine de Crans, sur un des premiers bancs réservés aux parents.

Jeune, riche et belle, plus grande que sa mère, et douée d'un caractère aimable et facile, on peut bien penser que Madeleine ne resterait pas longtemps sans se marier. Deux partis étaient en présence ; deux cousins, tous les deux beaux et bons garçons. Dame Elisabeth et son amie de Crans proposaient un des fils de cette dernière ; David aurait préféré pour gendre son filleul David Olivier, d'Eysins et de La Sarraz, orphelin de père et de mère, et qui, sans avoir beaucoup de bien, était seul de sa tige. Il passait pour un jeune homme actif, bon travailleur, mais un peu rustre et à grosse écorce comme son parrain. Il est facile de comprendre que les deux mères eurent l'avantage dans le débat, le cœur de la jeune fille n'ayant pas de préférence très marquée.

À seize ans donc, Madeleine, fille unique de David Remme, épousa Jacques-François, second fils de Louis Remme de Crans.

David Olivier, l'autre prétendant évincé, en conçut un chagrin profond : il allait s'enrôler dans les régiments suisses en Hollande, lorsque, sur le conseil de son parrain, il renonça tout à coup à ce folâtre projet, et ne tarda pas à épouser une fille de Marchessy, riche commune sur le plateau du Jura, dans la paroisse de Longirod.

Jacques-François Remme vint s'établir à Eysins, chez son beau-père, au grand contentement de dame Élisabeth et de son amie de Crans. Si les deux femmes avaient pu lire dans l'avenir et y voir déroulé le sort de leurs enfants, elles auraient versé bien des larmes amères, au lieu de se tant réjouir.

LE COMMERÇANT



David Remme se faisait vieux. Cinquante-deux et trois font cinquante-cinq, et seize font soixante et onze, et onze font quatre-vingt-deux. Tel était son âge, au moment où je reprends l'histoire de sa famille. A quatre-vingt-deux ans, il se rendait pourtant à pied, plusieurs fois par an, à l'église de Nyon, pour y participer au sacrement de la sainte cène. Il portait toujours le même costume ; son haut chapeau, la pointe en avant, et ses grands favoris tout blancs descendant jusque sur la poitrine. Il s'asseyait sur son banc d'église, portant le nom de David Remme d'Eysins, incrusté dans la traverse supérieure au moyen d'une marque à feu. Le culte terminé, il allait prendre un bouillon à l'auberge de la Maison de ville, en face de la fontaine de maître Jacques ; puis, suffisamment restauré, il retournait paisiblement à Eysins, par les sentiers qu'on trouvait à la sortie du faubourg de Feu-porte. Tout est bien changé par là aujourd'hui : le chemin de fer de l'Ouest-Suisse y court sur des ponts, ou à niveau du sol, ou sur des remblais ; et de divers côtés s'élèvent d'élégantes maisons de campagne, ainsi que de nombreux petits pavillons d'été, entourés d'un jardin cultivé par quelque famille de l'antique cité de Jules-César.

Depuis l'époque du mariage de sa fille, David, assez riche et acceptant de bon cœur la vieillesse, avait abandonné son train d'amodieur. Il ne conserva qu'un seul alpage de cent vaches, qu'il remit à son gendre avec le train de montagne, et un nombre égal de louis d'or pour la faire marcher. De cette façon, le troupeau de la maison continuerait à monter pour son propre compte, ou tout au moins sous son propre nom ; car, après avoir tant amodié de vaches en sa vie, il lui répugnait de louer les siennes à la fin de sa carrière. Puis, il pensait

que son gendre trouverait, dans une telle industrie, des avantages et des profits qui n'étaient point à dédaigner. Seulement, il désirait que Jacques n'en fit pas l'affaire principale de sa vie, laquelle devait être la culture des terrains appartenant à la famille. Jacques suivit d'abord les conseils de son beau-père et s'en trouva bien. Heureux, s'il eût continué de cette manière ! Mais l'ambition le gagnant, il voulut aller en France et y vendre lui-même ses fromages, ainsi que ceux qu'il achèterait de quelques amodieurs ses voisins. Son beau-père fronça le sourcil à cette idée :

— Es-tu fait pour aller commercer dans les grandes villes ? lui dit-il. Y as-tu des connaissances, des relations ? Connais-tu les ruses, les rubriques des négociants ? Toi, un bon enfant, un homme simple et crédule, tu seras la victime de gens retors qui te dépouilleront.

— Voyez-vous, beau-père, répondit Jacques, je veux faire comme vous : marcher dans le droit chemin. Pourquoi ne vendrais-je pas mes fromages moi-même, à Marseille ou à Paris ? Ceux qui les achètent de nous, gagnent en un jour ce que nous obtenons à grand'peine au bout de quatre mois de travail. D'ailleurs, je suis jeune encore et j'ai famille. Pendant que vous êtes là avec la belle-mère, vous pouvez diriger Madeleine et le train de la maison.

— Ah ! mon pauvre ami, prends garde à toi. Crois-moi, laisse les dangereux outils du commerce des grandes villes, à ceux qui savent les manier sans se couper les doigts. Tu comptes sur moi et sur ta belle-mère ; mais songe donc à mes quatre-vingts ans passés. D'un jour à l'autre je puis mourir ; ma femme a trop besoin de repos pour qu'on la tourmente d'affaires à son âge. Ne compte pas sur nous. Et vois pourtant Madeleine toute seule avec tes quatre enfants, si nous venions à manquer en ton absence. Crois-moi, je te le dis, il ne faut pas tenter Dieu.

— Mais pourtant, beau-père, vous aviez un grand commerce quand vous étiez amodieur, et il vous a bien réussi.

— Pas toujours, et d'ailleurs je n'appelle pas cela du *commerce*. C'était une routine que je suivais chaque année. Mes fromages vendus et livrés au chalet contre argent comptant, mes vaches et mes rentes payées, tout était dit. Je connaissais mes marchands depuis trente années, et je savais que je pouvais traiter de confiance avec eux. Toi, tu iras peut-être livrer ta marchandise au premier venu. Vois-tu, Jacques, tu n'es ni assez fin ni assez habile pour être jamais un vrai commerçant ; crois-moi, reste à ton petit train de la Conriéry et à nos affaires d'ici en bas. Tu as assez pour toi et les tiens ; après notre mort, qui ne peut tarder, vous aurez tout.

Jacques s'obstina dans son désir de faire un voyage d'affaires. Il

resta plus d'un mois absent de chez lui, et passa ce temps en France, dans les principales villes qu'on trouvait alors sur la route de Genève à Paris. Comme il était nouveau venu, qu'il avait de bonne marchandise et qu'il l'offrit à un prix moins élevé que ceux des autres marchands ses confrères, il réalisa facilement ses ventes et rentra chez lui avec un bénéfice net d'environ mille francs.

Ce fut un malheur ; car ce premier succès le décida, l'année suivante, à faire des achats beaucoup plus considérables. Il se trouva ainsi engagé dans un commerce qu'il pouvait bien conduire en temps ordinaire avec d'honnêtes correspondants ; mais si les temps devenaient difficiles et qu'il rencontrât des fripons sur son chemin, c'est alors que Jacques Remme regretterait de n'avoir pas suivi le conseil de son beau-père, et que toute la famille souffrirait avec lui.

Pendant ce second voyage, le vieux David se trouvant un soir au coin du feu, seul avec sa femme et sa fille, leur parla ainsi tout ouvertement :

— C'est avec un profond chagrin que je vois Jacques aller en France pour y vendre lui-même ses fromages et ceux qu'il achète. Vous verrez qu'il voudra faire ce commerce chaque année et qu'un jour il se ruinera. Il ne m'écoute plus. Ce serait pourtant bien terrible si ce que j'ai pris tant de peine à conserver et à gagner durant cinquante années, s'en allait ainsi tout d'un coup et que vous fussiez tous dans la misère. Aussi ai-je, Madeleine, l'intention de donner par testament la moitié de mon bien à Michel, ton fils aîné, afin qu'au moins cette portion ne puisse être engloutie dans les affaires de ton mari. D'ailleurs, vous avez six enfants et je désire qu'il reste un tronc assez fort dans la famille.

Dame Elisabeth et sa fille ne répondirent rien à ce discours. La première avait voulu ce mariage afin que Madeleine ne changeât pas de nom en se mariant ; et la seconde avait trop peu d'empire sur son mari, pour l'engager à renoncer à ses entreprises.

Mais David conçut son dessein trop tard. D'ailleurs il n'est pas bon que l'homme se mette, en quelque sorte, à la place de Dieu, et veuille régler les affaires d'un monde dont il ne fera plus partie. Il est rare que de telles dispositions portent d'heureux fruits. Trois jours d'une faiblesse subite suffirent pour ouvrir une tombe au vieil amodieur ; et il faut dire, à l'honneur de sa mémoire, qu'il employa le reste de ses forces, non à régler et à supputer des affaires d'argent ou de terres, mais à remettre son âme à Dieu, son Sauveur, dans une pleine et entière paix.

L'AUBERGE DU MIDI



Jacques Remme quittait Marseille pour revenir chez lui, pendant que les parents et amis de la famille accompagnaient au cimetière la dépouille mortelle de son beau-père. Il était loin de se douter qu'il ne le reverrait plus et se réjouissait, au contraire, à l'idée d'étaler à ses yeux les profits secs et sonnants contenus dans sa valise de voyage. A cette époque, les diligences ne cheminaient guère que de jour. Les voyageurs descendaient de voiture dans les relais de poste et y passaient la nuit, jusqu'au départ du lendemain. La vie était longue en ce temps-là : en tout cas, les gens qui courent aujourd'hui se seraient contentés de marcher au petit pas.

Jacques Remme s'arrêta un soir dans une grande ville. Il se rendit à une modeste auberge, où il avait déjà pris son gîte en passant. En entrant dans la salle commune, il posa sa valise sur la table. Presque au même instant, un voyageur se leva de sa place et vint le saluer poliment par son nom, en s'informant de sa santé et de celle de sa famille. Jacques, un peu confus des avances de cet étranger qu'il croyait bien avoir vu quelque part, mais dont le nom lui échappait en ce moment, finit par se mettre à table à côté de lui, et par causer de Genève et du pays de Vaud avec son voisin. Ce dernier paraissait connaître la contrée et plusieurs personnes des environs. Ayant quitté sa place un instant pour demander un renseignement à l'hôte, Jacques ne tarda pas à éprouver un malaise singulier, qui le força à se mettre au lit. Inquiet et empressé à son égard, le complaisant voisin l'accompagna dans sa chambre et lui porta sa lourde valise. Jacques s'endormit d'un profond sommeil, dont il ne se réveilla que le lendemain matin. La valise était bien toujours là et son poids n'avait pas

diminué. Jacques l'ouvrit pour s'assurer que tout s'y trouvait en bon état. Ô désastre ! les sacs d'écus et les louis avaient disparu, laissant à leur place des pierres de la grosseur du poing. Il appela l'hôte et lui demanda le nom du voyageur qui l'avait accompagné le soir dans sa chambre. Ce personnage inconnu était parti dès le grand matin sans dire où il allait.

Jacques Remme avait été volé par un habile filon. Pendant qu'il sortait de table, le mystérieux voisin avait jeté une poudre dans son vin pour l'endormir, et le dépouiller sans éveiller l'attention de personne.

Pourquoi Jacques ne donna-t-il pas sa valise à l'hôte ? pourquoi ? David l'amodieur le savait bien quand il lui disait qu'il se fierait au premier venu. Sa bourse contenait juste de quoi suffire à ses dépenses de retour, en sorte qu'il ne pouvait même songer à faire des perquisitions en France, pour essayer de retrouver les traces de son voleur.

Quand il arriva chez lui, malade de chagrin et d'inquiétude, il trouva toute la famille en deuil. Comment avouer son malheur et la manière dont on s'y était pris avec lui ! Il n'en dit rien pour le moment ; son accablement et sa tristesse furent considérés comme tenant au chagrin de n'avoir pas retrouvé le vieux David, qu'il aimait réellement beaucoup.

LES ÉMIGRÉS



h bien ! ce grave échec ne corrigea point Jacques Remme. Tout au contraire, il voulu regagner ce qu'il avait perdu si imprudemment. Il fit donc de nouveaux voyages en France chaque année, jusqu'à l'époque sanglante et désastreuse de la Terreur. Dame Elisabeth Remme était encore vivante ; malgré ses quatre-vingt-cinq ans, elle se tenait droite, allait et venait dans la maison, et pouvait lire sans le secours des lunettes. Elle prenait son repas de midi près du foyer, sur une petite table arrangée pour elle seule.

Une tasse d'argent, contenant du vin sucré et de l'eau chaude, était placée à sa portée, dans une cavité où l'on tenait aussi les allumettes soufrées. Les enfants de Madeleine étaient élevés, sauf le cadet, qui étudiait dans un collège. Deux filles, déjà mariées, avaient quitté le village ; deux autres aidaient leur mère dans la maison, ou le fils aîné aux champs.

Jacques Remme n'avait point réparé la brèche faite à la fortune de sa femme par la perte de son argent. Tantôt gagnant, tantôt perdant, toute la peine qu'il se donnait dans ses voyages ne servait qu'à user sa santé et ses forces un peu plus vite.

C'était alors le moment le plus fort de l'émigration française. Un soir, une voiture venant du pays de Gex et de plus loin sans doute, s'arrêta au village. Cinq ou six dames et messieurs en sortirent et demandèrent s'il n'y aurait pas, dans les environs ou au village même, quelque maison où il leur fût possible de se mettre en pension. On leur indiqua celle de Jacques Remme. Celui-ci décida encore assez vite Madeleine à recevoir ces étrangers, qui payeraient bien, exigeraient peu sans doute puisqu'ils étaient malheureux, et pourraient se loger

sans difficulté dans trois chambres inoccupées.

Les Français furent donc installés dans la maison, il y avait une abbesse, deux religieuses, un chanoine et un ancien noble. Durant le jour, les dames récitait leurs prières ou brodaient ; les messieurs jouaient et batifolaient ; le soir, les émigrés se réunissaient à la famille Remme. On parlait de la France ; on racontait les atrocités sanglantes qui s'y commettaient chaque jour, sur un point ou sur un autre, mais surtout à Paris. Ces braves gens, qui se trouvaient si bien, si tranquilles loin de leur pays, ne se doutaient guère qu'ils étaient reçus chez les descendants de protestants français que leurs pères, leurs prêtres et leurs rois avaient fait massacrer, sans même les appeler à se défendre devant aucun tribunal, et que cette vieille petite dame, qui lisait la Bible chaque jour et priait Dieu sans l'intermédiaire de leurs saints et de leurs reliques, était un témoin vivant des crimes de leurs ancêtres.

Les deux nonnes entourèrent la plus jeune des filles de Madeleine de beaucoup de prévenances ; elles lui firent force caresses et lui vantèrent le bonheur du couvent, l'engageant à les y accompagner lorsqu'elles pourraient y rentrer. L'ancien noble, qui la trouvait fort jolie, lui proposa tout simplement de l'épouser ; mais la jeune personne eut assez de bon sens, de crainte de Dieu et de ses parents, pour résister à de pareilles sollicitations.

Les émigrés passèrent un hiver et l'été suivant chez Jacques Remme, après quoi ils portèrent leurs pas plus loin sur la terre étrangère.

MICHEL



ame Élisabeth quitta ce monde peu après le départ dos émigrés. Elle conserva ses facultés intellectuelles jusqu'à son dernier moment, bénit ses enfants et petits-enfants, et s'endormit au Seigneur pendant qu'on lisait la Parole de Dieu auprès d'elle. Son gendre fut très impressionné par

cette mort calme et sereine d'une chrétienne parvenue à un si grand âge. Mais le courant des affaires, et l'état des choses en France, effacèrent bientôt cette impression. Tant que le cœur n'est pas atteint par la justice de Dieu, tant que les péchés d'un homme ne se dressent pas en bataille devant lui et ne le poussent pas vers la croix où *l'obligation qui nous était contraire a été abolie*, tout ce qui est affaire de sentiment ou d'impression passe, hélas ! bien vite et laisse peu de trace. Dans la Bible, ces impressions de quelques jours, cette sentimentalité religieuse qui ne mène à rien de solide, tout cela est représenté comme la semence tombée au bord du chemin et dévorée par les oiseaux, ou comme la rosée qui disparaît aux premiers rayons du soleil.

L'automne venu, Jacques expédia en France la même quantité de fromages que les autres années. La prudence aurait dû lui conseiller de cesser une fois pour toutes ses relations d'affaires avec un pays dans lequel tout était renversé et comme enflammé. Il était Suisse, et la loi qui déclarait *suspect* tout négociant qui discontinuait son commerce ou accaparait les marchandises de première nécessité, ne pouvait l'atteindre. Sa femme et son fils aîné, Michel, le supplièrent en vain de renoncer à expédier pour son compte le produit de sa montagne et ceux qu'il avait achetés dans les chalets voisins. Il fit partir le tout, à la garde de Dieu, comme on le met sur les lettres de voiture. La marchandise fut déposée aux douanes publiques, et,

comme il tarda de quelques jours à se présenter en personne pour en faire la vente, conformément aux règlements tout récemment adoptés par la commune de Paris, comme la disette était grande, les lois terribles, tout ce qu'il avait expédié fut vendu d'après le *maximum*, sans que l'administration daignât l'en avertir. Or, ce *maximum*, pour lui, c'était une perte de la moitié au moins de sa marchandise, en supposant même qu'il en fût payé. Ces sortes d'exécutions de par la loi se faisaient à propos de rien et à vue d'œil³. Tel négociant qui, comme Jacques Remme, venait nourrir le peuple affamé, était considéré comme accapareur ou retenant sa marchandise, uniquement parce qu'il n'était pas là à l'heure dite, au jour fixé. Un parent qu'il avait à Paris l'avisa de la mesure qui le concernait; Jacques se munit de papiers prouvant son innocence, c'est-à-dire, son intention formelle de vendre sans retard sa marchandise comme il le faisait chaque année, et se mit en route pour la capitale.

Avant de partir, il eut un entretien particulier avec son fils aîné.

— Michel, lui dit-il, je compte sur toi pour protéger ta mère, tes sœurs et ton frère en mon absence, et pour diriger la campagne. Je sais que tu le feras comme tu l'as déjà fait ces dernières années. J'ai toute confiance en toi. S'il m'arrivait malheur à Paris, tu continuerais à être le soutien de toute la famille.

— Cher père, répondit le jeune homme, vous pouvez compter sur moi, s'il plaît à Dieu. Mais ne pourriez-vous charger quelqu'un de vous représenter à Paris, au lieu d'y aller vous-même, dans un moment de troubles pareils?

— Non, mon enfant; c'est impossible.

— Eh bien, cher père, laissez-moi aller à votre place. Je ferai de mon mieux et vous resterez tranquille ici. Ma mère serait si contente! Elle est inquiète. Cher père, laissez-moi aller!

— Pas cette fois, Michel; mais l'année prochaine, à la bonne heure. Le jeune homme n'insista plus.

Dans la campagne, vers la fin du siècle dernier, les fils de famille devenus grands, devenus même des hommes faits, témoignaient encore à leurs parents un respect, une déférence qu'on ne rencontre plus guère aujourd'hui. L'esprit général d'insubordination et de révolte a fait, en notre temps, une brèche peut-être irréparable dans les familles: or, comment l'édifice social tout entier n'en serait-il pas ébranlé?

Michel était un modèle de fils aîné. Respectueux et soumis à ses parents; aimable et toujours bon avec son frère et ses sœurs; désin-

3 - Thiers.

téressé, grand travailleur, chacun l'aimait au village. « Vertueux comme Michel Remme, » disait-on. « Ce garçon-là me plaît ; je lui donnerais ma fille avec plaisir, » pensait plus d'un père de famille.

Jacques Remme partit donc, fort ému au fond de l'âme, mais faisant son possible pour que nul ne s'en aperçût dans la maison.

Michel entreprit avec les domestiques un travail pénible. Il creusait un fossé profond pour découvrir une source et l'amener près de la maison. Il revint un soir ayant le frisson de la fièvre. Comme il n'avait pas l'habitude de se plaindre, il n'en dit rien, mais se plaça près du foyer, pour se réchauffer et se sécher : tout à coup ses dents claquèrent les unes contre les autres, sa tête se tourna de côté : il voulut parler. Impossible. Frappé de paralysie générale, Michel fut porté sur son lit, où il expira huit jours après, sans avoir recouvré l'usage de la parole. Ses yeux dirigés vers le ciel, ou fixés avec tendresse sur sa mère et ses sœurs désolées, disaient tout son amour pour elles et toute sa soumission filiale à l'ordre venu d'en haut. L'heure de l'affliction avait sonné pour la famille tout entière ; le lecteur en jugera mieux encore par le chapitre suivant.

LA CONCIERGERIE



peine arrivé à Paris, Jacques Remme descendit à l'hôtel où il était connu depuis nombre d'années. Comme il se sentait éprouvé par le voyage, il soupa promptement et se retira dans sa chambre. Il se couchait lorsqu'un domestique lui amena une visite.

C'était un personnage très agité, qui se disait originaire de Nyon (il mentait) et qui le supplia de lui laisser passer la nuit dans sa chambre, sur une chaise, l'assurant qu'il ne l'inquiéterait en aucune façon et partirait au point du jour.

Jacques Remme, devenu moins crédule après son aventure de l'auberge du Midi, s'y refusa formellement. Au même instant, on frappe à la porte au nom de la loi. Un commissaire de police entre, suivi de soldats. Il fait saisir premièrement le visiteur nocturne, en lui montrant l'ordre qui le déclare porteur de faux assignats. Puis il demande à Jacques Remme son nom, le force à s'habiller, le déclare *suspect* pour avoir donné asile à un citoyen signalé à la police, et l'emmène avec lui, après avoir mis ses papiers sous scellés. Jacques eut beau protester de son innocence :

— Citoyen, lui répondit l'officier public, si tu es innocent, tu le prouveras au tribunal révolutionnaire : justice te sera rendue !

Tel fut le coup terrible qui tomba sur le pauvre Jacques, le jour même de son arrivée à Paris. Au lieu de dormir paisiblement dans son lit, il fut écroué dans les prisons de la Conciergerie, et attendit là, dans de mortelles angoisses, le sort qui lui était réservé. Des centaines de prévenus partageaient le même sort que lui. S'il se trouvait parmi ces malheureux quelque grand criminel, faussaire ou espion, l'histoire a prouvé que le très grand nombre des prisonniers

envoyés au supplice étaient innocents.

Il apprit bientôt la mort de son cher Michel. Nouveau coup de foudre, plus épouvantable encore que celui qui le frappait lui-même. Quels durent être ses remords, quand les avis affectueux de son beau-père se présentèrent à son souvenir, avec tout ce que sa situation présente avait d'affreux et d'horrible ! car il ne se le dissimulait pas : être suspect, en ces jours de fournaise ardente, et de plus être créancier de l'administration, c'était d'avance être condamné à mort. Mourir loin de sa femme et de ses enfants éperdus ! mourir loin de Dieu, peut-être, mourir accusé du crime d'accapareur en temps de disette, lorsqu'il apportait de la nourriture au peuple ; et ne pouvoir rien expliquer, rien prouver !... Mourir comme complice d'un porteur de faux assignats, quand il n'avait jamais eu de rapports avec un tel homme !... Quel sort réservé à un père de famille, qui n'avait qu'à restera son foyer pour y vivre heureux !.. Lecteur, ces faits sont malheureusement trop véritables.

Jacques Remme tomba bientôt gravement malade. L'air vicié, corrompu, de cette vaste prison d'état, lui causa une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Mais ce fut sans doute une dispensation miséricordieuse de Dieu à son égard. Sa comparution devant le tribunal révolutionnaire fut reculée jusqu'au moment où il pourrait se tenir debout. Il fallut envoyer beaucoup d'argent à Paris, pour le faire soigner convenablement ; Madeleine s'en procura en vendant un de ses fonds de terre. Des mois se passèrent ainsi dans une angoisse inexprimable. On vint enfin annoncer à Jacques que le jour de son jugement était fixé. Ce jour-là, les portes de la prison s'ouvrirent pour tous, car Robespierre était conduit lui-même à l'échafaud, avec ses complices. La nation, délivrée des bêtes féroces qui la dévoraient, avait vu luire le soleil du 10 thermidor.

On dit à Jacques qu'il était libre, à la condition toutefois de payer ses frais et tous ceux de son co-accusé, le porteur d'assignats, lequel était sans ressources.

Madeleine vendit un nouveau fonds de terre et en envoya le prix à Paris.

Mais le pauvre Jacques ne pouvait se tenir sur ses jambes. Il fut amené de Paris chez lui dans une litière, et ne se guérit jamais à fond du mal invétéré qu'il avait gagné dans la prison. Dès lors, il ne quitta plus le seuil de sa demeure et renonça à toute espèce de commerce, même à son chalet. Ce qui restait de terres était suffisant pour faire vivre la famille. Quant aux économies du vieux David, elles avaient disparu. Jacques ne reçut pas un liard de la vente au maximum. Vingt-cinq ans plus tard, l'auteur de ce récit, jeune garçon à cette

époque, trouva dans la maison de Jacques Remme une caisse toute remplie de vrais assignats de dix et de cent livres, portant la légende noire bien connue : *La loi punit de mort le contrefacteur; la nation récompense le dénonciateur*. C'était tout ce qui restait des opérations de l'honnête, mais malheureux commerçant.

Après de si grandes tribulations, Jacques Remme et Madeleine vécurent encore de longues années. Ils parvinrent à un âge avancé, moururent le même jour et furent ensevelis dans la même fosse. Paix sur leur tombe.

LE PONT DU NIGNOLET



orsque nous partions, en hiver, mon frère et moi, pour nous rendre chaque matin au collège de Nyon, l'un de nous deux prenait le panier couvert contenant le dîner de midi, et l'autre le sac des cahiers et des livres. Puis, s'il avait plu, gelé ou neigé pendant la nuit, ma mère nous

disait :

— Allez, mes enfants ; prenez bien garde en passant le pont du Nignolet.

Les garçons répondaient oui, et la bonne mère continuait à vaquer aux nombreuses occupations du ménage.

Pour faire le trajet qui nous séparait de la ville, nous avions à opter entre deux chemins très différents d'aspects et de longueur. L'un, celui de Nignolet, n'était à vrai dire qu'un sentier dans les trois quarts de son parcours ; il prenait vers la maison même de la ferme et suivait d'abord un alignement de noyers assez beaux, plantés dans un relèvement du sol ; sa trace était bien marquée dans le gazon, assez chétif, comme il reste d'ordinaire à l'ombre de ces arbres au feuillage épais et froid. Dans cette partie, le sentier était tout plat ; mais dès qu'on quittait le dernier arbre de la ligne, il devenait rapide et descendait brusquement un ravin, au fond duquel se trouvait le pont du Nignolet, jeté sur le Boiron, qui, en cette place, n'avait pas plus d'un bon pied d'eau en temps ordinaire. Le pont lui-même se composait de deux jeunes chênes, accolés ensemble et à demi équarris, auxquels on avait ajusté une barrière d'un seul côté, barrière branlante, légèrement inclinée. L'eau coulait six pieds au-dessous, sur une argile bleue. Une fois le pont traversé, le reste de la route se faisait sans aucune difficulté, tantôt entre des charmilles bien rasées et comme tirées au

cordeau, tantôt en longeant de grandes haies non-taillées. On montait, on descendait de nouveau, on remontait encore, et enfin, après une demi-heure toujours assez longue pour de jeunes garçons, nous faisons notre entrée dans la cour du bâtiment, sur le fronton duquel on lisait :

ICIVENTUTI PATRIÆ

mots barbares pour moi, mais qui voulaient dire en français, m'a-t-on assuré :

À LA JEUNESSE DE LA PATRIE.

Ah oui ! que de fois nous arrivâmes ici grelottant, à moitié transis ! C'est que, vêtus à la légère, nous n'avions le plus souvent sur le dos que la carmagnole étriquée, dont les manches s'arrêtaient bien avant le poignet, quoiqu'on eût recommandé au tailleur de nous faire ces vêtements *à la croissant*. Mais bah ! nous arrivions des premiers, car nous venions de plus loin que les autres, et nous avions encore le temps de nous frotter le dos et la paume des mains contre le grand poêle de catelles bleues, avant que le maître s'installât sur son estrade et que chacun dût être à sa place.

L'autre chemin, plus long du double, ne nous plaisait guère en hiver. C'était, d'abord, une longue avenue toute droite, dont on ne voyait jamais la fin ; et ensuite la grande route suivant le bord du lac, jusqu'au point où il fallait presque monter à l'assaut pour arriver sur le plateau élevé de la ville.

Notre trajet de chaque jour se faisait donc, sauf les cas extraordinaires, par le sentier de Nigiolet. Il fallait qu'il fût tombé beaucoup de neige pendant la nuit, ou que l'eau du ruisseau fût jugée bien grande le soir, pour nous décider à prendre le long chemin du bord du lac et de l'avenue.

Ma mère, dans les cas douteux, nous suivait de loin, sans que nous la vissions : elle s'arrêtait sur le haut du ravin, et ne retournait à la maison que lorsqu'elle nous avait vus sains et saufs de l'autre côté de la passerelle. Depuis que notre laitier s'était laissé choir dans la rivière avec sa charge de lait sur le dos, pour avoir mis le pied sur la neige qui débordait de la poutre de chêne, notre excellente mère se faisait de continuels soucis à notre égard : elle nous voyait glisser dans le sentier rapide, ou tomber dans le torrent qui nous emmenait tout droit au lac.

Un matin, vers la fin de novembre, nous partîmes comme à l'ordi-

naire par le petit chemin. Il avait plu toute la nuit et une partie du jour précédent ; la rivière devait être grande ; aussi, plus que jamais, on nous recommanda de nous bien tenir à la barrière et de ne pas regarder le courant. Nous passâmes sans encombre, l'un après l'autre, mais, pour ce qui me concerne, non sans quelque frisson nerveux à l'ouïe du bruit de l'eau, coulant rapide sous mes pieds, jaunâtre et déjà bien profonde. La journée fut des plus sombres, la pluie continuant à tomber sans interruption, et d'épais brouillards passant de temps à autre jusque sur les toits des maisons. Chacun travaillait avec entrain dans sa classe ; maîtres et élèves, tous étaient bien disposés : on aurait dit que la distraction ou l'ennui n'avaient jamais pénétré dans l'intérieur de ce collège.

À quatre heures du soir on plia bagage, et c'était déjà presque nuit. Or, avant de reprendre le chemin de la maison, nous avions encore quelque chose à faire.

Le lecteur ne se doute guère de ce dont il s'agissait. Pour le lui raconter, il faut que je recueille moi-même d'anciens souvenirs.

À l'angle nord des terrains arables de la ferme, passait une espèce de chemin réservé pour sortir les bois de la forêt ; mais les promeneurs, le laitier de la campagne de Bélair, ainsi que les gens d'Arnex, s'en servaient pendant une bonne partie de l'année : c'était pour eux, comme pour nous l'autre sentier, le trajet le plus court de leurs habitations à la ville. Avant d'entrer dans la forêt, ce chemin coupait un bout de champ, dont il laissait à droite un espace d'environ soixante perches, formant un triangle. Pas moyen de labourer avec la charrue cette pointe de fichu, d'ailleurs assez graveleuse et inclinée. Et puis, nous n'avions encore, à cette époque déjà bien éloignée, que la vieille charrue courante, à deux oreilles de bois toutes plates, ou la charrue allemande à versoir mobile, qui, ni l'une ni l'autre, n'étaient capables de mordre dans le sol en question, sur un si petit espace. Que faire du triangle ? l'abandonner aux alouettes ? non ; car le plus mauvais terrain, quelle que soit sa configuration, peut rendre à l'homme beaucoup plus qu'il n'en reçoit, s'il est d'ailleurs cultivé avec une judicieuse intelligence.

Un jour donc, mon père examinait ce coin de terre et se demandait s'il fallait y mettre la pioche pour défoncer le vieux gazon, ou bien y amener du terreau pour le bonifier et le rajeunir en y semant de nouvelles graines. Un homme vint à passer, qui lui demanda à sous-louer ce singulier champ.

— Je veux bien, répondit mon père ; et une idée subite lui traversant l'esprit, il ajouta : Vous êtes maître de danse ; je vous donne la jouissance de ce coin de terre pendant trois ans, à la condition que vous

apprendrez à danser à mes fils.

L'artiste, ayant besoin de pommes de terre autant que d'argent, s'empressa d'accepter ; et, dès le retour de l'hiver, nous fûmes admis comme ses élèves, avec deux autres camarades du collège. Nous prenions nos leçons une fois par semaine, de cinq à six heures du soir. C'était une fête à laquelle nous n'avions garde de manquer. Hélas ! il y a longtemps que nos deux compagnons ont quitté ce monde, jeunes et pères de famille tous les deux. Mon frère et moi nous sommes restés debout. Qu'as-tu, dit la Parole sainte, que tu ne l'aies reçu ? C'est Dieu qui donne la respiration et la vie.

A six heures du soir, lorsque nous sortîmes de notre leçon, la nuit nous parut d'abord si noire, que nous tîmes conseil un moment pour savoir ce que nous ferions. Trois alternatives furent posées :

Coucher à Nyon ;
Prendre le long chemin du bord du lac ;
Passer sur le pont du Nigiolet.

Nous nous décidâmes pour la dernière, malgré l'avis du maître de danse.

Cher lecteur qui allez au collège, je vous le dis encore : les temps d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux d'autrefois. Tenez, par exemple : je suis à peu près certain que vous possédez un bon et même fort joli parapluie en soie noire ; ensuite, un par-dessus en caoutschouck avec sa cape ; un burnous ou un raglan de drap gris, très épais, d'une grande souplesse ; vous êtes parfaitement habillé d'une bonne étoffe de laine ; vos bottines sont excellentes. Qui sait même si quelque tante, en souci de votre santé, ne vous a pas fait présent d'une jolie chemise de flanelle rouge et noire ? Eh bien, mon frère et moi nous n'avions, à votre âge, rien de tout cela. Pour nous deux, un seul parapluie à moitié disloqué, en grosse toile de coton, lequel se renversait au moindre coup de vent qui le prenait par-dessous. Pour nous deux encore, un seul col de manteau d'homme. Et quant à nos poitrines, — nues, mon cher, comme la main, dès qu'on entr'ouvrait la grossière chemise de toile écruë.

Nous partîmes en riant, bras dessus, bras dessous, le parapluie ouvert sur nos deux têtes et le col jeté sur nos quatre épaules. Ô sainte et fraternelle amitié, laisse-moi dire ici que le plus jeune des deux frères se sentait fortifié par la présence de l'ainé, guidant sa route et l'assurant que, sous l'œil de Dieu, ils étaient bien gardés !

Nous connaissions, du reste, si bien le sentier, qu'il n'était pas possible de nous égarer ; mais, à mesure que nous approchions de

l'endroit difficile, nous sentions augmenter notre curiosité et notre inquiétude. La rivière aurait-elle continué à monter depuis le matin ? Si elle touchait aux poutres de chêne, aurions-nous le courage de passer également ? Oh ! que oui ! le plus grand marcherait le premier en tenant l'autre par la main, et tout irait bien. L'espérance tient bon, à cet âge, jusqu'au moment où l'évidence contraire force l'enfant à reconnaître une loi plus forte que son désir, quelque vif que soit ce dernier. Encore quelques minutes et nous arriverons au passage : nous y voilà.

Ah ! certes, elle avait grandi, la rivière ! et sa voix était mugissante au fond du ravin ! Non-seulement il n'était plus possible de passer sur le pont, mais on ne pouvait même arriver jusqu'à la petite chaussée sur laquelle il reposait. Un bras du torrent avait fait irruption dans le pré voisin, et ne permettait pas de s'en approcher davantage. L'eau du courant principal, victorieuse, chargée de limon blanchâtre, ne laissait apercevoir que le haut de la faible barrière du pont ; ce dernier était entièrement caché par les ondes.

Et les pauvres garçons, trempés jusqu'aux os, frémirent à la vue de ce spectacle qui leur donnait une idée du déluge. L'horreur de la nuit ajoutait encore à tout ce qu'ils entrevoyaient devant eux. Ils appelèrent, pour s'assurer que personne ne les attendait de l'autre côté, puis, rebroussant chemin, ils allèrent recommencer le tour immense qu'ils avaient voulu éviter.

Plus d'un conte de fée fut raconté durant le voyage nocturne, et finalement ils eurent le bonheur d'entendre aboyer le gros *Turc*, qui, dès qu'il les eut flairés et reconnus, s'empressa de les accabler de caresses, et, tout joyeux, vint annoncer leur arrivée à la porte de la maison.

Notre mère était fort en peine ; elle avait envoyé un domestique au pont du Niglolet, puis à notre rencontre par le bord du lac. Le messenger, passant avant notre retraite, nous avait manqués à la jonction des deux chemins et était ainsi allé jusqu'à la ville, d'où nous étions partis depuis longtemps.

C'était samedi, jour du *four*. On nous avait gardé d'énormes morceaux de gâteau à la *congnarde*, dont le bord tordu et croquant, ainsi que la surface plane et triangulaire comme le terrain du maître à danser, nous dédommagèrent amplement de nos fatigues et de nos traverses. Neuf heures sonnant, nous nous endormîmes comme des bienheureux.

LA TANTE BERNARD

LA MÉDICINEUSE

I



Il faut retourner en arrière de quatre générations, pour se trouver au temps où vivait le principal personnage de cette histoire. À cette époque-là, nos villages étaient loin d'avoir l'air florissant qu'ils ont aujourd'hui, du moins à l'extérieur. Les maisons, en particulier, étaient fort mal

construites ; les toits bas et plats, couverts en tuiles courbes ; les murs se bâtissaient à vue d'œil, sans cordeau ni fil à plomb ; larges à leur sortie de terre, ils allaient en s'amincissant à mesure qu'ils s'élevaient, et lorsqu'une pierre était trop longue, difficile à *moucher*, l'ouvrier maçon lui permettait de faire une saillie de quelques pouces, en dehors ou en dedans. Les briques, dont l'usage est devenu si général pour les séparations intérieures, étaient chose presque inconnue au village. La paroi antique de sapin régnait tout le long du corridor, parallèle à celle de la grange sa voisine, et on la retrouvait dans toutes les chambres de la maison. La façade de tout bâtiment neuf, quel que fût d'ailleurs l'emplacement de la construction, devait être tourné du côté de la rue du village, ce qui prouve que le paysan tenait fort peu à jouir d'une belle vue. On bâtissait, non pour son agrément personnel, mais pour ajouter des portes et des fenêtres sur le passage public, et pour que chacun pût les compter ou les admirer en allant et venant devant elles.

Dans les petites villes situées au bord du lac, on suivait, en général, le même système : la rue était tout pour l'architecte. Au reste cela se comprend facilement. La vie était là, entrant et sortant par d'étroits portillons, tandis que personne ne songeait à lever les yeux du côté du lac et des Alpes.

Qu'on dise donc, tant qu'on voudra, du mal de notre siècle : on ne pourra lui enlever une de ses gloires, celle d'avoir retourné le regard de l'homme du côté des œuvres sublimes du Créateur, et découvert mille ingénieux moyens d'en jouir et de les mettre à sa portée.

En remontant au milieu du siècle dernier et même vers la fin seulement, nous trouvons aussi une absence presque complète des petites douceurs de la vie, qu'il est si facile de se procurer maintenant. Le sucre, le café, le chocolat, les confitures même, qu'on trouve aujourd'hui dans la plupart des maisons, étaient pour les neuf dixièmes des paysans, des objets de luxe. Il existait à l'égard de la pomme de terre une défiance universelle, et le vin ne paraissait sur la table que sept ou huit fois par an. La piquette de marc de raisin le remplaçait tant qu'elle était potable : venait-elle à s'aigrir, à se *tourner*, on prenait une mesure de pommes sauvages séchées au four, on les mettait dans un tonneau; on jetait de l'eau chaude dessus, puis de l'eau froide, et cela faisait une boisson acidulée qui durait indéfiniment, tant qu'il restait quelque saveur, disons mieux, quelque âcreté aux fruits déposés dans le vase.

Mais c'est surtout sous le rapport des soins à donner aux malades, que certains villages se trouvaient dans le plus complet dénûment. Pas de médecin, sinon à des distances considérables; et encore, ce dernier n'était le plus souvent qu'un charlatan. Le peuple avait plus de foi en ses meiges qu'aux *hommes de l'art*: plus de confiance dans les recettes baroques ou superstitieuses, qu'à la médecine de Herreschwand ou qu'aux institutions de Boërhave, à supposer que quelqu'un lui eût parlé de ces auteurs et de leurs énormes livres. *L'Avis au peuple*, de Tissot, fit, plus tard, exception, et peut-être aussi la médecine domestique de l'Anglais Buchan.

Et les apothicaires! C'est ici que la différence se voit et se touche. Alors, ils manipulaient leurs affreux remèdes dans des espèces de caves obscures, et ils les pliaient, sans le moindre goût, dans de vieux *cornets* de papier. Aujourd'hui, rien n'est si bien arrangé qu'une pharmacie; on y voit clair presque mieux qu'en plein soleil; tout y est d'une propreté et d'une élégance parfaites. Les remèdes les plus amers sont doux à avaler, car ils sont enveloppés de papiers satinés, glacés, qui sentent la rose; et tout cela est d'un bon marché qui ferait envie à nos ancêtres...

La tante Bernard vivait donc il y a quatre fois trente ans, pas bien loin du lieu où j'écris son histoire. Son nom véritable était Colombe Bernard, née Veigi, femme de Samuel Bernard. Elle était originaire de la Savoie.

Sous le règne de Louis XIV, il y eut aussi un Samuel Bernard, grand banquier de Paris, lequel prêta souvent de l'argent au monarque ; car, bien que ce dernier prétendit que la France tout entière lui appartenait, il se trouva maintes fois sans le sou et réduit à puiser dans les coffres d'un simple particulier. Mais le Samuel Bernard, allié Veigi, n'était point parent de celui de Paris, dont il n'avait sans doute jamais entendu parler.

Le mari de Colombe ne fut toute sa vie qu'un assez pauvre homme, travaillant peu dans la belle saison, et se bornant durant l'hiver à mettre du bois dans son fourneau, tout en fumant sa pipe, quand du reste il avait fait régulièrement ses quatre repas.

Lorsqu'un homme se marie, il prend l'engagement solennel d'aimer sa femme, de la nourrir et de lui fournir tout ce dont elle peut avoir besoin dans sa position. Cela est juste, non seulement au point de vue de l'autorité qui lui est déferée de Dieu et qu'il est appelé à exercer, mais cela est juste aussi au point de vue légal, puisque, dans notre pays du moins, les revenus de la fortune de la femme appartiennent au mari, tant qu'il n'y a pas séparation formelle de biens entre eux. Samuel Bernard, comme tous les maris, avait fait la promesse ; mais, à l'exemple de beaucoup, il ne la tenait point. C'était sa femme qui, au contraire, le nourrissait et rhabillait du produit de son travail. Lui, se bornait le plus souvent, ainsi que je l'ai dit, à allumer sa pipe dès le matin, à manger, à boire, à fainéanter par le village. Il préparait le bois de son fourneau ; il cultivait quelques misérables légumes, fauchait son petit pré, mais c'était là tout : et il fallait autre chose pour nourrir deux personnes, même de la manière la plus chétive. Sa propriété se composait de quatre à cinq arpents de prairie naturelle, situés dans un vallon solitaire, au pied du Jura, à quelques minutes d'un village. De nombreux bouquets de chênes, d'érables et de hêtres, s'étaient installés dans cette prairie et y avaient pris fortement racine. Les souris et les oiseaux apportaient les graines en automne ; ce qu'ils ne mangeaient pas durant l'hiver germait au printemps, et c'est de cette manière que les premiers buissons s'étaient formés. Une fois bien établis dans le sol, la faux de Samuel se détournait d'eux en passant, et les bêtes au pâturage les respectaient aussi. Du reste, quelques-uns de ces petits bosquets, beaucoup plus élevés que les derniers venus, existaient déjà depuis longtemps ; et l'on pouvait supposer qu'à moins de mettre partout la hache et la pioche, la prairie tout entière finirait par se boiser complètement.

Quant à la maison, lors du mariage de Samuel, ce n'était plus qu'uneasure ; l'herbe dépassait le seuil de la porte, et de grandes pariétales croissaient le long des murs, en compagnie des couleuvres,

des limaçons et des grenouilles. À l'intérieur, tout était sombre, humide, gluant. De grosses araignées noires couraient le long des poutres enfumées, et des milliers de cloportes se promenaient tranquillement sur les planchers et dans les armoires.

C'est dans ce lieu de délices que Samuel amena son épouse. Mais la Savoyarde en avait bien vu d'autres dans son pays. Ici, il y avait au moins des vitres aux fenêtres, et si elles étaient devenues aussi ternes que le bois de leurs châssis, il ne manquait pas d'eau à la rivière voisine pour les décrasser. Pour peu que la maîtresse de maison le voulût, les carreaux auraient bien vite retrouvé leur transparence première. Puis, l'endroit était réellement joli, agréable pendant la belle saison ; seulement, il faudrait travailler beaucoup pour remettre la maison en ordre. Si Samuel eût été un autre homme, il n'aurait pas eu les mains toujours dans ses poches, ou les pieds toujours devant le fourneau. Son jardin, son plantage et son champ de blé, bien cultivés, auraient suffi pour le petit ménage. Au lieu d'y voir de belles récoltes, ces différents carrés de terre s'étaient regazonnés tout seuls, ou bien de grandes herbes s'y étaient introduites : des *follasses*, de hauts chardons blanchâtres, des bardanes aux larges feuilles. Pourquoi Samuel Bernard abandonnait-il ainsi l'héritage de son père ? Il n'en savait rien lui-même. C'était un *bon-enfant*, mais un homme sans énergie. Fumer sa pipe, s'arrêter à causer avec le premier venu, passer le dimanche tout entier sous le tilleul à voir jouer les hommes du village, boire un bon coup de temps en temps au cabaret ou chez quelque vieux garçon comme lui ; c'était là sa principale affaire.

Colombe, tout au rebours de Samuel, était une vaillante femme. Elle comprit bientôt le caractère et la constitution de son mari, et lui donna l'exemple de l'activité et du courage. Ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre, car ils avaient bien près de quatre-vingts ans entre les deux. Par les soins de Colombe, la maison fut bientôt nettoyée, éclaircie, récurée, blanchie à la chaux. Les mauvaises plantes qui l'entouraient furent arrachées et détruites à fond, sauf les pariétaires, qu'elle conserva. Quand, à force de le turlupiner, Samuel eut défoncé le vieux jardin, Colombe l'envoya au plantage : elle broyerait assez la terre, tracerait les carreaux, sèmerait les graines. Quand le plantage fut fossoyé, elle lui dit d'aller au champ : elle ferait les raies pour les choux, les pois et le reste. Et ainsi de suite.

Colombe avait servi chez un apothicaire de Genève ; elle possédait quelques petits sous qui furent employés à l'achat d'une vache. Ils eurent une chèvre, deux moutons, un porc même. Au printemps et en été, Colombe cueillit dans les bois et sur les hauteurs une quantité de fleurs et de plantes employées en médecine ; elle les fit sécher et

verrait plus tard ce qu'elle en ferait. Son plan était tout formé quand l'hiver arriva. Elle acheta une hotte légère et pourtant assez grande (car Samuel n'aurait pas su en faire une), un panier couvert, et les remplit de centaines de paquets d'herbages et de fleurs. Les paquets étaient propres, de papier gris, bien faits. Elle irait les offrir de maison en maison, pour quelques sous, pendant que Samuel se chaufferait les pieds au logis et soignerait les bêtes. Elle avait aussi des emplâtres composés de résine de sapin et de plantes broyées : emplâtres verts, emplâtres bruns, emplâtres noirs. Il entraînait probablement de l'assa-foetida dans la préparation de ces derniers, car ils exhalaient une odeur pénétrante et nauséabonde.

Le voyage de Colombe réussit, en ce sens du moins qu'elle débita sa marchandise. Lorsqu'une paysanne refusait d'acheter un de ses paquets, elle le donnait.

— Prenez-le seulement, disait-elle ; vous en ferez de la tisane à votre mari ou à vos enfants quand ils seront enrhumés. Vous mettrez une cuillerée de miel au fond de l'écuelle, un peu de lait, et la tisane bouillante : vous verrez si ça ne leur fait pas du bien. Et quand je reviendrai l'année prochaine, je suis sûre que vous en voudrez six paquets au lieu d'un. Prenez aussi cet emplâtre vert. Si quelqu'un de chez vous se fait mal aux reins en fossoyant la vigne, ou en portant quelque chose de pesant, vous ferez chauffer un peu l'emplâtre et vous le mettrez sur la place malade. Il faudra le laisser jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

Les discours de Colombe se composaient d'un curieux mélange de mots patois et français, assemblés à grand'peine et prononcés encore plus difficilement.

Impossible, par exemple, de lui faire dire *quinze batz* : elle croyait prononcer comme tout le monde en disant *quinge baces*.

Mais quand elle se bornait au patois de son pays, c'était un vrai plaisir de l'entendre ; sa parole devenait accentuée et d'une merveilleuse rapidité.

Les gens se laissaient convaincre, et Colombe allait frapper à une autre porte. Elle parcourut ainsi plusieurs villages, sans être inquiétée par personne. Une Savoyarde ou même une femme du pays qui voudrait faire un métier pareil aujourd'hui, serait bien vite arrêtée et conduite à la préfecture. Une forte amende s'ensuivrait pour elle, si ce n'est une peine plus sévère encore. Cela se comprend : la loi règle ce qui a rapport à la vente publique des remèdes, et sans doute que ces derniers sont toujours excellents, parfaitement bien conditionnés. On ne saurait trop mettre le peuple en garde contre la vente clandestine de remèdes colportés par des ignorants, remèdes qui peuvent causer

beaucoup de mal, soit par la nature même de leur composition, soit par l'état détérioré dans lequel on vous les présente. Il est donc bien entendu que je ne prends point parti pour Colombe Bernard, ni pour quiconque marcherait sur ses traces. Je raconte simplement ce qui concerne cette femme, d'après ce que j'ai appris à son sujet.

Son voyage, donc, réussit : l'hiver suivant elle repartit de plus belle.

Voici la *médecineuse* qui revient, lui dit-on au premier abord. La tisane est excellente, j'en veux acheter.

— Que vous avais-ze dit ? répondait Colombe ; z'étais chure de mon fait. Et l'emplâtre vert ?

— Donnez-m'en quatre. — Combien est-ce pour tout ?

— Schet baces (7 batz), et pis vos me bailleri on boccon de pan.

— Pauvre femme, ce n'est certainement pas trop. Êtes-vous mariée ?

— Oui.

— Avez-vous des enfants ?

— Non.

— Et votre mari ?

— E fonme sa pipe vers le fourneau et choigne la vace.

— Et alors, vous allez comme ça par le monde ?

— Ah ! il faut bien que ze gagne quéques sous pour pyer notre intérêt quand il sera éçu. Mon mari-z-a une mauvaige santé. Il fait tant peu d'ouvrage, se vo savia !

La *médecineuse* (ce nom lui resta) revint chez elle avec une petite bourse bien remplie, la hotte et le panier complètement vidés.

Cela dura plusieurs années, tout doucement et sans bruit. Colombe *pyait* l'intérêt dû par Samuel, comme elle disait, et ce dernier se trouvait tout heureux d'avoir une femme qui se donnait tant de peine, pendant que lui ne faisait rien ou à peu près. Il engraisait à vue d'oeil et portait des joues pendantes.

Mais lorsqu'il approcha de la cinquantaine, toute sa machine lymphatique se détraqua ; il perdit subitement l'appétit, prit sa pipe en horreur et ne tarda pas à devenir aussi sec qu'un morceau de bois. Sa femme lui fit avaler d'excellentes tisanes fortifiantes, des amers : rien n'y fit. Samuel Bernard mourut ; on l'ensevelit, et personne ne pensa plus à lui dans le village. Il ne laissait ni parents ni enfants. Par testament, il donnait la jouissance de son bien à sa veuve pendant sa vie, et après la mort de cette dernière, son avoir deviendrait la propriété de la commune dont il était bourgeois et sur le territoire de laquelle sa maison était située.

Que d'êtres humains qui, comme lui, vivent et meurent sans que personne y prenne garde ! Combien qui suivent le chemin de toute la

terre, en se tenant toujours dans les lieux les plus bas ! Quand je rencontre de ces figures terreuses, dépourvues d'un regard intelligent, je cherche à me consoler en pensant qu'une transformation lumineuse peut être leur partage dans un autre monde. Et puis, quant à leur état actuel, il ne leur sera certainement pas plus demandé qu'il ne leur a été confié.

II

La veuve Bernard ne pouvait songer à vivre toute seule, si elle voulait continuer ses petits voyages en hiver, ses ventes d'emplâtres et de tisanes. Elle se décida donc promptement à une chose fort simple. Elle pria quelqu'un du village de venir soigner son bétail pour un soir et un matin, et partit de son pied robuste pour le bord du lac. C'était jour de marché dans l'endroit ; il était arrivé des Savoyards avec des paniers de cerises, des poules, des œufs et des canards. Colombe sauta dans leur bateau, paya un batz pour son passage, continua sa route à pied de l'autre côté du lac et entra vers le soir dans une maisonnette en ruine, bâtie au pied d'un grand rocher.

— Adieu, François, dit-elle à un homme en train de vieillesse.

Ce François était son frère. Elle lui demanda de lui donner un de ses garçons déjà un peu grand ; elle l'habillerait, lui payerait un petit gage et, s'il se conduisait bien, lui ferait un sort meilleur que celui de la maison paternelle.

Le frère François dit qu'oui. Quand les garçons rentrèrent au logis, Colombe en choisit un qui pouvait avoir dix-huit ans, une taille ordinaire, les cheveux épais, mine jouffle, dents blanches et pieds nus.

— Veux-tu venir demeurer avec moi, Bernard ? lui dit la tante.

— Pardine, pourquoi pas !

— Eh bien, nous partons demain matin.

Colombe ramena son neveu comme on ramène un petit bœuf d'une foire. C'était déjà fort drôle qu'il se nommât Bernard, comme le nom de famille de feu son oncle inconnu ; ce qui ne l'était pas moins, c'est que le jeune homme paraissait aussi éveillé et dégourdi, que feu son oncle avait l'air pesant et endormi. Le neveu Bernard Veigi, élevé sur la montagne comme un cheval en liberté, n'avait point encore travaillé à la terre ; il s'y mettrait bientôt, pour peu qu'il le voulût, car il était déjà fort et de tout temps robuste. Sa tante lui acheta un chapeau de paille et une paire de souliers ; mais à peine eurent-ils traversé la ville où ils abordèrent à leur retour, que le neveu s'empressa d'ôter ses

souliers, ne pouvant s'accoutumer si promptement à la chaussure. Pour le chapeau, il le supportait encore. Tout son trousseau se composait de ce qu'il avait sur le corps, savoir d'assez peu de chose. Et encore parlait-il sa veste de bure blanche sur l'épaule, au lieu de passer les bras dans les manches. Il savait traire la vache ; c'était l'essentiel : il savait grimper sur les arbres comme un chat, contrefaire le chant du coucou et du pigeon, en arrondissant sa langue en tube creux, dans lequel il chassait l'air fortement ; il imitait le chant de la caille en se frappant le menton avec les doigts fermés ; il cordait le chanvre dans la main et sifflait avec les doigts de manière à se faire entendre d'une demi-lieue. Il faisait aussi *la roue* admirablement, c'est-à-dire qu'il s'élançait sur le gazon en tournant sur ses mains et sur ses pieds, comme la roue d'une charrette. C'est avec un tel compagnon que la veuve entreprit de cultiver le petit clos dont elle avait l'usufruit. Pourquoi n'en viendrait-elle pas à bout, aussi bien que du temps où elle y laissait son mari, tout seul, au coin du feu ?

Doué d'un bon caractère, le neveu se mit promptement au travail demandé par sa tante ; il y trouva plaisir et profit. Il s'habitua peu à peu à porter des souliers, des culottes et une bonne chemise. Les cultures prospéraient sous sa main. Les chouettes des environs venaient lui faire des visites le soir, quand il les appelait. Le coucou du vallon le rasa souvent de son aile pointue, en pensant qu'il avait dans le voisinage quelque invisible cousin. Dans le village, tous les jeunes garçons raffolaient de Bernard, qui savait si bien les divertir par ses tours de force et par les nombreuses histoires qu'il leur racontait. Il fit mieux que cela ; il suivit régulièrement les écoles de veillées en hiver, et apprit en peu de temps à lire, à écrire, à calculer.

La tante Colombe continuait à faire sécher sa fleur de sureau, son tilleul, ses *pattes de chat* et autres plantes de montagne ; elle recommandait une infusion de bourgeons de pin, prise régulièrement et à la longue, aux personnes dont les catarrhes commençaient ordinairement par l'inflammation de la trachée-artère ; — elle préparait la pâte de ses divers emplâtres ; — elle composa un excellent onguent pour activer la guérison des maux de doigt et les clous, autrement dits *envers* ; — elle sut se procurer de la graisse de lièvre, excellente pour faire sortir une épine plantée profondément dans les chairs. — Peu à peu, la brave Colombe se montait une pharmacie rustique, dont les éléments ne lui coûtaient que l'emploi de son temps et de son intelligence, et qui, l'hiver venu, se transformaient en un joli profit sonnante. Quelqu'un se sentait-il indisposé dans le village, il allait en se promenant jusque chez la *tante à Bernard* ; il lui contait son affaire, après quoi Colombe lui donnait un conseil, ordinairement bon, et quelque

paquet de tisane qui ne pouvait lui faire aucun mal.

— Combien *est-ce*? demandait le visiteur ou la visiteuse.

— Pas la moindre des *soges* (choses), répondait la médecineuse. Aux zens de l'endroit ze ne fais rien pyer.

Les gens de l'endroit, on le comprend, savaient bien rendre d'une main ce qu'ils recevaient de l'autre; ils faisaient part à la tante Bernard des produits de leur ménage et du meilleur.

Mais comment cette simple femme avait-elle appris à connaître ces herbes salutaires, et surtout, comment savait-elle les administrer à propos? D'abord, Il faut remarquer qu'elle avait servi chez un apothicaire, lequel lui faisait broyer et macérer maintes drogues. Puis, dans sa famille, on récoltait des plantes médicinales pour les vendre dans les pharmacies; puis enfin, et pourquoi pas? — c'était un don naturel sur lequel son intelligence s'exerçait. Eh! la chose est-elle donc si extraordinaire? et chacun ne se croit-il pas un savant docteur, dès qu'il s'agit du mal de son prochain? Y a-t-il beaucoup de personnes qui, par scrupule de conscience, refusent de donner un avis, un conseil même fortement appuyé, lorsqu'un voisin leur dit: — «Je ne sais pas ce que j'ai; depuis quelques jours je manque d'appétit, j'ai souvent mal à la tête, la langue mauvaise, et je ne dors pas?» — Pour moi, je sais fort bien que je m'abstiens rarement en ces cas-là, et j'ai tort sans doute, car je ne suis point médecin, ni ne voudrais l'être, et je n'ai pas le don de la tante à Bernard. Mais je ne donne jamais de remèdes, excepté de la graisse de lièvre quand j'en ai, des camomilles quand on m'en demande, et deux grains de tartre stibié quand notre docteur me l'ordonne verbalement ou par écrit. Je n'oserais pas même, tant je suis craintif, sous le rapport en question, offrir à mes voisins des globules homœopathiques, si j'en possédais.

Avant de condamner la médecineuse Colombe, il faudrait donc que chacun s'examinât en particulier. Peut-être alors serait-on moins disposé à jeter la pierre contre elle, si la pauvre femme reparaisait quelque jour au milieu de nous.

III

Mais elle ne reviendra point. Il n'y a pas longtemps, je vis par hasard, dans un cabaret, une créature buvant sa demi-bouteille de vin comme aurait pu le faire un vieux caporal ivrogne. Cette dégoûtante femme, au nez tout barbouillé de tabac, portait aussi une hotte, étroite au bas et fort large dans le haut. On me dit qu'elle vendait des emplâtres et divers onguents. Je le crus sans peine, quoique pour rien au monde je n'eusse consenti à me servir de sa marchandise. Tant pis pour elle si ces lignes lui tombent sous les yeux ! Qu'elle se réforme : alors, je dirai que ses emplâtres sont aussi bons que ceux des pharmacies, et coûtent moitié moins. Jusque là, j'affirme qu'ils ne méritent pas la moindre confiance.

Ceux de la tante Bernard continuèrent à se vendre, ainsi que tout ce qui sortait de son officine. Une fois chaque année, elle louait char et cheval, pour te rendre à la foire de ***, en France. En quelques heures, toute sa pacotille était placée.

On comprend que, dépensant très peu, ayant d'abondantes provisions de ménage, grâce au travail de son neveu, elle dût faire des économies. Où plaçait-elle son argent ? c'est ce que personne ne savait.

Enfin, Bernard avait trente ans, et Colombe bien près de soixante. Un hiver, avant de se mettre en route comme à l'ordinaire, elle fit venir son neveu dans sa chambre et lui montra sa cachette. La tablette inférieure de la fenêtre était recouverte d'une toile cirée, sous laquelle se trouvait une glissoire en bois, très peu apparente et dont personne n'aurait soupçonné l'existence. Le mur était creux en dessous. C'était là qu'elle déposait, chaque année, le petit sac rapporté de son voyage.

— Cet argent t'appartient, Bernard, lui dit-elle. Veux-tu te marier et acheter une maison avec un morceau de terrain, ou bien devenir fermier ?

— Il n'y a rien qui presse, répondit le garçon. Ne suis-je pas très heureux avec vous ? D'ailleurs qui soignerait vos affaires, si je m'en allais ?

— C'est bien vrai : mais tu pourrais amener ta femme ici.

— Non ; je n'ai pas besoin de me marier pour le moment.

À la bonne heure. Au reste, quelque chose m'avertit que je ne suis pas pour longtemps dans ce monde.

Colombe partit. Le surlendemain, elle rentrait subitement, haletante d'oppression et avec beaucoup de fièvre. Le dix-septième jour de sa

maladie, elle demanda à Bernard de lire encore une fois à haute voix un des beaux chapitres du livre *des protestants*. Elle donnait ce nom à un gros Nouveau Testament, trouvé dans la maison après la mort de son mari. Bernard lut la parabole du cep et du sarment.

— Oui, c'est bien cela, dit la malade....Adieu, mon enfant, reprit-elle ; tu m'as bien soignée : tu as été bon pour moi ; je te remercie. Je vais faire le grand voyage ; mais au lieu de vendre des remèdes, j'ai besoin de celui que les médecins ne peuvent pas composer eux-mêmes. C'est le bon Dieu qui nous le donne dans son divin Fils. Je veux me tenir à lui comme le sarment se tient au cep. Comprends-tu ce que je veux dire ?

— Oui, ma tante.

Colombe serra la main de son neveu, fit le signe de la croix, prononça le nom de Celui qui ôte le péché du monde, et s'endormit bientôt du dernier sommeil.

Huit jours après, la commune prenait possession du petit vallon. Bernard demanda de pouvoir passer l'hiver dans la maison, en payant un loyer. On le lui accorda volontiers ; l'honnête garçon laissait l'héritage en bon état. Il fallait d'ailleurs, s'il ne continuait pas à vivre ici, qu'il vendît son bétail et son mobilier, car la tante Colombe lui donnait tout par testament, sauf un legs aux pauvres de la commune. Aujourd'hui qu'il avait trente ans, Bernard n'était plus le même garçon folâtre. À l'école de sa tante, son caractère s'était développé heureusement. Il se sentait fort et doué d'énergie. Point bigot, mais craignant Dieu au fond du cœur, et obéissant à sa conscience.

Plusieurs personnes lui demandèrent ce qu'il allait faire, maintenant qu'il était seul. Il répondit qu'il ne savait pas ; qu'il voulait y réfléchir. Un jour, il se présenta devant le conseil de la Commune et demanda si l'on voudrait lui vendre l'héritage de feu son oncle Bernard ; comme il se plaisait ici, il désirait de pouvoir plus tard en acquérir la bourgeoisie.

Après l'avoir fait attendre assez longtemps, on lui répondit que non. Dès lors son parti fut pris. Il vendit tout ce qu'il possédait, fit une visite en Savoie, et revint dire un dernier adieu au petit vallon. Il alla aussi de maison en maison, dans le village, serrer la main à toutes les personnes qu'il connaissait. Puis, par un des premiers beaux jours d'avril, on le vit se mettre en route à pied du côté de la France. Un havresac sur le dos, un bâton ferré à la main, cinq mille francs en or dans sa ceinture, et la force au cœur, Bernard Veigi quittait notre pays pour n'y plus revenir.

Où se rendait-il ? on ne me l'a pas dit, mais nous savons que les Savoyards sont actifs et entreprenants quand décidément ils le

veulent ; et voici ce qu'on m'écrivait d'Amérique en 1841, c'est-à-dire quatre-vingts ans après son départ. Je laisse la lettre telle quelle, mettant seulement des points à la place du nom de la ville d'où elle est datée.

« N, le 18 juillet 1847.

» Monsieur et cher cousin,

» Depuis mon dernier voyage sur l'Ohio et le Mississipi à Nouvelle-Orléans, j'ai été gravement malade. Déjà en quittant le steamer pour prendre le chemin de fer à Buffalo, je me sentais peu bien. En arrivant chez moi, je fis tout de suite appeler le docteur Veigi ; c'est un fort habile homme, un savant, mais mieux que cela, un cœur excellent. Il a eu soin de moi comme si j'eusse été son propre frère. Enfin, après quarante jours de maladie, me voilà de nouveau sur pied, prêt à expédier 20 000 quintaux de seigle au gouvernement du grand-duc de Bade. Les connaissements de mes achats sont déjà sur mon bureau.

» A propos, ce docteur Veigi possède une grande fortune, déjà du fait de son père ; et il ne pourra faire autrement que d'en gagner lui-même une considérable, bien qu'il n'envoie jamais de note à ses malades. Ses frères et sœurs sont propriétaires de terres et d'esclaves dans le Kentucky ; je leur ai fait une visite en passant. Ils vivent là comme des princes, et ne toucheraient pas un nègre du bout du doigt. Quel inique et absurde préjugé ! Voilà des gens dont l'arrière-grand-père était, m'a-t-on dit, un pauvre garçon Savoyard, arrivé dans ce pays avec 800 piastres dans sa ceinture. Et aujourd'hui ses descendants sont des millionnaires. Vous, Monsieur et cher cousin, qui connaissez le greffier Kaisermuller, demandez-lui un peu de vous expliquer la *symbolique* (je m'exprime mal, mais vous me comprendrez), la *symbolique* d'un tableau de famille que j'ai vu chez le docteur Veigi. C'est une femme qui n'est plus jeune, mais forte et active. Son regard est intelligent, honnête et doux. Elle est chargée d'une grande hotte, recouverte de toile cirée, sur laquelle se tient un pigeon, ou plutôt une colombe. Elle s'appuie sur un bâton et s'arrête pour examiner deux plantes fleuries au bord du sentier où elle marche. Je ne suis point botaniste, mais une de ces plantes m'a paru ressembler à la digitale pourprée, et l'autre à la saponaire qu'on trouve dans nos haies. On dit que vous aurez la guerre civile en Suisse. Ne vous en tourmentez pas trop : ce sera vite fait. Après la question des Jésuites, lesquels certes ne valent pas grand'chose aujourd'hui, à supposer qu'ils aient jamais valu quoi que ce soit de bon, vous aurez aussi la question de Neuchâtel. Il faut que tout cela se débrouille et se règle. Moi, qui suis négociant et dans le haut commerce, j'aime les comptes

clairs et en deux lignes. Il faut que la Suisse devienne unie et forte. Adieu, mon cousin. Tâchez de m'expliquer le sens du tableau de mon docteur, car j'y tiens beaucoup et je n'oserais le questionner directement là-dessus. Si mes jeunes arbres souffrent de la chaleur, veuillez les faire arroser ; vous me porterez les frais en compte. Les salaisons continuent à être demandées. Mes jambons de Cincinnati se sont fort bien vendus à Anvers.

» Agréez, Monsieur et cher cousin, mes salutations et mes souvenirs affectueux. »

Le vieux greffier Kaisermuller me reçut avec sa bienveillance habituelle. C'était un petit homme de quatre-vingt-cinq ans, se tenant droit comme une pique, et ne se plaignant jamais que d'une douleur à la main droite, venue là on ne sait pourquoi, disait-il. À l'ouïe de la première phrase concernant le célèbre docteur Veigi, il ne put s'empêcher de dire :

— C'est ça ! Je continuai :

— C'est ça, c'est ça ! disait-il à tout moment. Et quand j'eus fini :

— Monsieur, me dit-il, ces millionnaires du Kentucky sont les descendants, j'en suis sûr, de Bernard Veigi, au sujet duquel vous trouverez une inscription dans les registres de la commune F. III, 118.

Je l'ai lue mainte fois cette inscription, et voilà pourquoi je m'en rappelle si bien la place. Si vous avez le temps de m'écouter, je vous conterai l'histoire de la *médecineuse* ou de la *tante à Bernard*.

Je n'avais garde de refuser. L'aimable greffier me fit l'histoire qu'on vient de lire, et j'eus donné tout de suite un narré succinct à mon cousin, le négociant d'Amérique. Il y a quelques jours, comme il pleuvait continuellement et que je ne pouvais travailler dehors, je me mis à l'écrire, en y ajoutant par ci par là quelques réflexions qui me sont propres ; peut-être aurais-je mieux fait de m'en abstenir et de me borner simplement au récit du vieux greffier Kaisermuller.

Quelque opinion que le lecteur se fasse à cet égard, il est parfaitement vrai que, tout près de notre village, il existait autrefois un charmant vallon. C'était un pâturage communal, garni ça et là de jolis bouquets de hêtres et de chênes. La rivière coule au fond et y fait grand bruit dans le mois de mai. De loin, on dirait un ruban d'argent dans le vert feuillage. En été, elle sautille de pierre en pierre ou s'arrête dans l'étang d'une scierie ; en automne, elle reprend vie sous ses dômes de pourpre ; en hiver, elle dort. — La maison de Bernard n'existe plus. Ses matériaux ont servi à la construction d'un bâtiment public. Peu à peu les bosquets se sont rapprochés ; ils ont fini par se joindre. Le parcours du bétail ayant été aboli, une forêt superbe s'est

formée dans la prairie et dans les anciens plantages cultivés par Bernard Veigi. Si, quelque jour d'hiver, vous passiez en cet endroit, et qu'il n'y eût pas de neige, vous entendriez sans doute le bruit de la hache des bûcherons ou la voix des chiens courants dans les ravines, ou celle, non moins bruyante, de quelque charretier des environs. Il y a un vieux petit pont, nommé le *Pont de terre*, sur lequel passent les Franc-Comtois qui retournent dans leur pays ou viennent en Suisse. Le vallon tout entier est connu sous le nom de : *En tante à Bernard*.

LE CREUX À LA GRIFFE



Parmi mes souvenirs de jeunesse, je trouve un hiver qui fut pour moi bien différent de ceux que j'avais passés jusqu'alors. En effet, jusqu'à seize ans révolus, on exige peu d'un jeune garçon à la campagne, pendant l'hiver, en dehors des écoles qu'il doit suivre régulièrement. De seize à dix-huit ans, il fait connaissance avec les travaux d'un homme ; il manie la pioche, la pelle carrée, il scie le bois et commence à se servir de la hache pour le *moucheter* ; mais dans tous les ouvrages qui demandent des bras solides, des reins fermes et des forces acquises, il est entendu qu'on doit le ménager. Cela n'est pas toujours très facile à obtenir du jeune homme, qui, le plus souvent, se croit déjà un fort ouvrier, parce qu'il est membre de la *Jeunesse* du village, qu'il fait l'exercice et qu'il possède une douzaine de poils follets au menton, en compagnie de trois brins de véritable barbe. Pour se convaincre qu'il n'est encore qu'une plante mal affermie, il n'aurait qu'à examiner ses camarades du même âge : l'un s'est voûté pour avoir beaucoup fauché à seize ans ; un autre s'est allongé le buste et les bras en battant à la grange ; un troisième est tout déhanché parce qu'il a trop fossoyé à la pelle ; et tous ont la démarche mal assurée.

Pour en venir à ce qui me concerne, on agit avec prudence à mon égard. Travailler au jardin, un peu aux vignes, aux cultures des champs, manier le râteau et la fourche, conduire les bœufs ou le cheval, telles furent mes occupations pendant la belle saison. L'hiver venu, je dus sans doute prendre ma place à la grange, mais on eut soin de me donner un fléau léger et je fus dispensé de vanner le blé. On rabattait les haies, on fabriquait des échalas, on émondait les saules, on nettoyait les arbres, — tout cela se faisait d'une manière lente, sans trop de fatigue. Les parents qui s'y prennent autrement avec leurs fils, ont bien tort à mon avis : sans parler du dégoût profond que des travaux abrutissants peuvent procurer aux jeunes gens, il est

rare que leur santé n'en soit pas atteinte, que leur développement corporel ne soit pas en péril, parfois même leur vie.

Deux ans plus tard, les choses changent de face. Le fils de la maison doit donner l'exemple aux domestiques, se lever le premier et tenir la première place à l'ouvrage, de quelque nature que soit ce dernier. Malheur à lui si ses compagnons, Savoyards trapus, Français maigres et nerveux, ou gros Suisses, sont plus actifs et plus forts que lui ; s'ils entendent mieux la manière de planter le fossoir ou de lancer la faux tranchante ! Malheur à lui, encore, si, quoique jeune, robuste et adroit, sa pensée le travaille et fatigue son esprit, pendant que le corps seul des autres est occupé ! Il y a des angoisses dans toutes les positions de la vie ; celles que je laisse entrevoir ici à mes lecteurs, sont plus poignantes qu'on ne peut se l'imaginer, quand on ne les a pas éprouvées soi-même.

J'avais dix-neuf ans, et, l'hiver en question, je fis pendant quelques semaines le métier de bûcheron montagnard, bien que notre demeure fût assez éloignée des premières pentes du Jura : nous en étions à une lieue et demie. Mon père était copropriétaire de forêts connues sous le nom de forêts des *Abergataires* ou *Bois-badis*, lesquels occupaient diverses bandes plus ou moins larges, sur les deux versants est et ouest du Jura, au-dessus des villages de Gingins et de Chésereux. Cette singulière société des Abergataires est maintenant dissoute et les forêts vendues. Elle se composait de familles ayant acheté autrefois, pour fort peu de chose, des moines de Bonmont, *l'abergement* à certaines forêts de cette riche abbaye, pour en jouir, gaudir, badir, ainsi qu'on peut le lire dans les vieux parchemins relatifs à ce droit. De là, sans doute, le nom d'Abergataires, donné aux familles qui le possédaient. Le *droit* de mon père était seul de son espèce, car il était attaché à sa maison et non à sa famille. Il n'était pas *croissant*, *décroissant* ou *extinctif*, comme les autres, par le fait de l'accroissement, de la diminution ou de l'extinction de la famille ; mais il était unique, toujours le même et impérissable tant que la société subsisterait. Autrefois, les garçons seuls héritaient du droit d'Abergataire ; les filles en étaient exclues, ce qui, pour le dire en passant, était une franche vilenie, car les demoiselles ont tout aussi besoin de bois que les messieurs.

On me demandera pourquoi notre *droit des bois* avait ce caractère particulier : en voici la cause et la raison. Elles sentent aussi un peu l'arbitraire, mais je n'y puis rien.

Il y a un siècle environ, le propriétaire de la maison était un avocat. Ce monsieur avait plusieurs filles ; mais pas de fils. Prévoyant que son droit d'abergement serait éteint après lui, il eut les bras assez longs

pour le faire transférer de sa personne sur sa demeure. Or, on sait que les maisons n'ont ni fils ni filles, mais seulement des acheteurs ou des vendeurs ; et voilà pourquoi la répartition annuelle ne donnait qu'un lot de bois à notre foyer. Ce lot, ordinairement, se composait de quelques grosses plantes de sapins, et de quelques moules⁴ de bois de hêtre pour le chauffage.

Lorsque l'état prospère des forêts permettait une vente en dehors des répartitions annuelles de bois, le produit de cette vente se partageait entre tous les ayant-droit ; il ne laissait pas d'être fort agréable à recevoir par les veuves, par les vieux garçons, et même par les chefs de famille entourés de leurs femmes et de leurs enfants.

Les nombreuses courses que je dus faire dans la montagne, souvent tout seul avec char et cheval, étaient bien fatigantes ; mais elles avaient le beau côté de me laisser à mes pensées en allant et venant, sans être obligé d'écouter la conversation de mes compagnons de travaux. Puis, la connaissance de la montagne a un charme tout particulier pour l'habitant des plaines. Je ne pouvais me lasser d'admirer là-haut, et les grands sapins chevelus, et la nature sauvage de la contrée, et parfois aussi la beauté incomparable de la vallée du Léman, lorsque le temps était clair et serein. À mon retour, je trouvais la table mise pour moi ; puis, mon char déchargé et la nuit venue, je montais dans ma chambrette solitaire, où je trouvais quelques livres, de l'encre et du papier. Cinq ou six pages étaient bien vite barbouillées avant de me livrer à un doux sommeil. Enfin, le lendemain, longtemps avant le jour, mon père venait frapper à ma porte, et me dire :

— Je viens de donner à manger au cheval ; il faut te lever.

Êtes-vous curieux, cher lecteur, de lire un de mes premiers essais littéraires, écrit quelque soir à mon retour des bois ? le voici dans toute sa simplicité juvénile :

JOURNÉE AU BOIS

À mon ami C.-E.

Vous me demandez, mon cher ami, ce que nous pouvons faire pendant l'hiver. Dans cette saison morte et tranquille, dites-vous, le

4 - NdÉ : *Moule* : ancienne mesure de bois à brûler, faite de deux traverses entre lesquelles on rangeait les bûches. Au Québec on utilise, pour le bois de chauffage, la mesure de la *corde* (16 pouces de large X 4 pieds de haut X 8 pieds de long) ou encore la *corde pleine* (4 pieds X 4 pieds X 8 pieds) qui ne sert presque uniquement pour la pitoune.

cultivateur se repose des fatigues de l'été et de l'automne ; il mange en paix, à loisir, ce beau pain de froment dont maintenant, grâce à Dieu, chaque pauvre peut se rassasier ; et le soir, il trempe la châtaigne savoureuse dans le vin nouveau. Heureux cultivateur ! il ne connaît, ni les soucis du professeur qui peut à peine respirer au milieu de ses livres, ni les angoisses de l'étudiant qui redoute l'examen et qui s'y prépare en s'inspirant d'un roman de Victor Hugo. Point d'examens, pour vous autres gens simples et bornés : vous travaillez librement, comme il vous plaît, sans contrôle. Heureux, vous dis-je, heureux sont les cultivateurs pendant l'hiver !

Telle est votre pensée, n'est-il pas vrai ? Elle est, je l'avoue, juste en bien des points. Oui, nous sommes plus heureux que vous ; oui, dans nos chambres basses et obscures, dans nos écuries, au moins avons-nous chaud, tandis que vous gelez dans ces rectangles à trois fenêtres qu'on nomme salons.

Mais notre vie d'hiver n'est pas toujours la vie molle du coin du feu ; pour plusieurs, pour beaucoup même, elle se compose d'une suite de travaux des plus fatigants. Vous en jugerez par le récit suivant qui servira de réponse à votre question.

Un bon matin, par un froid lourd et humide, je partais pour la montagne. Il n'était pas jour encore ; je suivais pas à pas le char et, les mains passées dans les ouvertures de ma blouse, je pensais...

Quelle dure condition que la mienne ! me disais-je. Il faut que je marche ainsi tout seul et de nuit, dans la boue, pendant plusieurs heures ; il faut gravir la montagne deux fois aujourd'hui ; charger et décharger mon char, etc.

Arrivé au bas des bois, je ne pouvais plus m'abandonner à ces rêveries fort peu touchantes ; il fallait prendre le cheval par la bride et le conduire dans les sentiers rocailleux, jusqu'à ce qu'on se trouvât sur une petite esplanade nommée le *Creux du renard*. Là, je détélais ; je retournais le char du côté de la plaine qu'il avait l'air de menacer comme une pièce d'artillerie ; je mettais le traîneau et les *commanles*⁵ au cheval, et nous montions plus haut, après avoir caché soigneusement dans quelque buisson fort épais mon bissac et les chaînes du char.

Bientôt nous arrivions aux dévaloirs rapides. Les branches, s'entre-laçant sur nos têtes, formaient, par le givre dont elles étaient chargées, un berceau admirable, fantastique, des plus curieux à examiner. Que de fois mon imagination frappée n'a-t-elle pas cru voir se balancer sur ma tête des êtres blancs et déliés, aux figures souriantes,

5 - Anneau de fer garni de bouts de chaînes, terminés par une pointe qui, plantée dans le bois, sert à le traîner.

ou grimaçantes, suivant la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais ! Assemblage mystérieux de brins d'air et de pluie, givre des montagnes et des grandes forêts, berceaux d'air suspendus dans l'air, personne aujourd'hui n'a pu dire vos couleurs ternes ou brillantes ; personne avant moi n'a vu d'ici le soleil levant percer de son premier rayon l'œuvre entière de la nuit, et précipiter sur la terre humide et froide ces mille fantômes d'un instant. Le givre des montagnes, c'est l'imagination hasardeuse de qui n'est pas poète. Un éclat de soleil suffit pour le faire tomber en poussière d'air, bientôt chassée par la tempête. Le poète, c'est le printemps et sa tendre feuille ; c'est l'été avec toutes ses ardeurs ; c'est l'automne avec sa grappe dorée ; c'est aussi le soleil d'hiver ; mais le givre, hélas ! c'est la folie, c'est la vanité, c'est la parade du mensonge.

Pendant que le cheval s'arrêtait pour reprendre haleine à la vue d'un pas difficile, je m'asseyais sur le dos de ma hache, et, regardant la plaine à mes pieds, je ne voyais parfois qu'une mer de vagues étincelantes. Il était rare que je fusse triste alors ; l'air était pur et la montagne bientôt vaincue.

La bande causeuse des bûcherons arrivait aussi, mais ordinairement après moi ; je n'aimais pas à cheminer avec elle. Le bûcheron montagnard, sauf le respect que je lui dois, est souvent un homme colère, jureur, blasphémateur.

Il était huit heures lorsque j'arrivai, ce jour-là, au pied du rocher de Pierre-lente, dans le Creux à la griffe, où se trouvait notre bois. Mon père avait déjà, quelques jours plus tôt, coupé et préparé les rondins de foyard. J'en accrochai douze ensemble, quatre par quatre : le tout formait une traîne de cent pieds de longueur, que le cheval devait amener auprès du char.

C'était un plaisir de voir ce brave cheval traîner sans pitié ces habitants du Jura. Les uns, têtus, ne voulaient marcher que par bonds et par secousses, mais le cheval tirait toujours et il fallait suivre. S'il se trouvait dans la bande un grand, mince et courbe foyard, vous l'eussiez vu se planter, se cramponner au vieux sol de la patrie et le déchirer, le ronger, plutôt que de suivre doucement la force qui l'entraîne et à laquelle il ne saurait résister. J'en ai vu, de ceux-là, se dresser sur leur tête et menacer d'écraser dans leur chute de pauvres enfants d'arbres qui les regardaient passer. Qu'on ne s'étonne pas de la résistance obstinée de ces libres habitants des montagnes : descendre à la plaine, pour eux, c'est mourir.

Vers le char, plus de gémissements. Je décommanlais, et je remontaï une seconde fois jusqu'au sommet de la montagne. Cette fois-ci, je rencontraï des hommes avec du bois et leurs chevaux. Ils juraient

à faire frissonner les rares sapins noirs mêlés dans les taillis.

— Yu ! carogne ! marche donc ! criait l'un d'eux à là barbe épaisse et noire. Yu ! puisse-tu crever là ! Et cet homme, cette brute plutôt, frappait de grands coups de manche de hache sur les reins du pauvre animal. Et cet imbécile ne voyait pas une pierre, contre laquelle un de ses rondins s'était accroché et qui arrêta ainsi son cheval.

Je fis ma seconde traîne heureusement. De retour vers le char, je mis mon cheval au soleil, devant sa botte de foin ; je lui jetai une couverture sur les reins ; puis, je tirai mon bissac de son réduit. En un quart d'heure j'eus dîné. On mange peu à la montagne ; du pain, du vin, un morceau de fromage ou de viande salée, c'est tout ce qu'il faut pour un excellent repas.

Tels étaient les occupations et les loisirs du jeune paysan. Son printemps passa comme celui de la nature, couronné de fleurs et souvent flétri par les gelées tardives. L'été vint avec ses ardeurs, ses menaces et ses orages. Les vieux cahiers furent jetés au fond d'un tiroir, à côté des lettres d'affaires et des carnets de vendanges. Les livres furent plus souvent de papier blanc réglé, que d'in-douze imprimés en petit romain. L'automne, un beau matin, l'appela en passant. C'est alors qu'il se ressouvint d'un fusil de chasse et qu'il fit sa première prise littéraire sur le ruisseau voisin ; il en rapporta un merle d'eau. Aujourd'hui, l'hiver frappe à sa porte. Que lui veut-il ? Lui dire de laisser en paix oiseaux, lièvres et renards.

La lune est belle ; le ciel étoilé, le ruisseau murmure : il fait bon se lever matin en hiver. Il se lèvera donc, et, jetant du hêtre sec dans la cheminée, il écrira peut-être encore pour vous, cher lecteur, à la vive flamme de son rustique foyer.

L'ONCLE JACOB



Je reviens d'un village de La Côte, où j'avais un minage de vigne à examiner. Il faisait bon marcher, voir autour de soi, penser aux vieux temps comme aux jours actuels. Un des nombreux villages que j'ai traversés en chemin, m'a vivement rappelé une histoire que je sais depuis longtemps et que j'ai bien envie de raconter à mes lecteurs. Cela me reposerait probablement de ma fatigue. La voici donc telle, à peu près, que je l'ai apprise.

En l'année 1754, un jeune homme de vingt-trois ans travaillait, comme domestique, chez le vigneron d'un des meilleurs clos de La Côte, lequel, comme de raison à cette époque, appartenait à un riche Bernois. Jacob Jarroz (mais on prononçait Jarre par abréviation) s'était engagé à la Chandeleur chez Frédéric Knipp, jusqu'à la Saint-Jean des vignerons, soit jusqu'au 4 juillet, pour le prix de trois louis d'or, un écu-neuf d'arrhes et deux aunes de toile de ménage. Le maître et le domestique avaient marchandé assez longtemps sans pouvoir tomber d'accord ; mais Knipp ayant conduit Jacob à sa cave et lui ayant fait boire coup sur coup cinq verres de vin, dont trois de gros rouge et deux de blanc, Jacob Jarre finit par dire oui. Il était du village même où Knipp exerçait son industrie. Ce dernier, d'origine allemande ainsi que son nom l'indique, tenait beaucoup à avoir Jacob pour valet de vigne ; car il l'avait vu travailler l'année précédente chez son collègue Boinche, et son ouvrage était parfaitement bien exécuté. Quoique le plus jeune de la bande à Boinche, Jacob fut reconnu pour celui qui *couchait*⁶ les provignures avec le plus d'habileté et d'adresse ;

6 - *Coucher* : étendre tes sarments et tes plier dans ta terre.

il était rare qu'il cassât un *bois*⁷ en le ramenant au pied du cep, et il ne quittait jamais un creux, ne fût-il même qu'à deux *pointes*⁸, sans étendre la terre remuée autour et en ressortir les échalas qui pouvaient s'y trouver engagés.

Pour tailler la vigne, ce fut encore lui qui se trouva le plus expert. Du premier coup d'œil et rien qu'en appuyant le cep du pied gauche, il avait jugé la taille. Avec la rapidité de la pensée, sa serpette coupait jusqu'au vif tout ce qui devait être élagué ; puis il terminait l'opération en formant les deux, trois ou quatre *porteurs*⁹ qui, selon la force du cep, contenaient dans leurs bourgeons futurs les espérances du propriétaire et du vigneron. Jamais, non jamais vous n'eussiez trouvé après Jacob un *chicot*¹⁰ de l'année précédente : la serpette avait tout raclé et extirpé.

Pour le dire en passant, je doute que l'agréable et gai sécateur dont nous nous servons presque tous aujourd'hui, fasse de l'ouvrage aussi propre, aussi bon que l'ancienne serpette mince et arrondie de nos ancêtres.

S'il s'agissait de manier le lourd fossoir, Jacob Jarre était encore le premier entre tous. D'un seul coup, il vous l'enfonçait jusqu'à la tête, puis il retournait sa terre sans marcher dessus. Sa *route*¹¹ était toujours bien décousue et profonde ; son fossoyage égal, pas trop mince, mais grené. Ce n'est pas lui qui eût laissé ni *loup*¹² ni *molette*¹³ au pied d'une souche ; et ses échalas ne faisaient pas *l'exercice*¹⁴ comme la plupart de ceux que plantaient ses voisins. Bref, Jacob était un excellent valet de vigne. Complaisant dans la maison, actif, d'un bon caractère, on comprend que Frédéric Knipp, surnommé *Fréderi*, eût cherché à l'avoir chez lui, au risque de se brouiller avec Jean-Louis Boinche, dont les vignes passaient, en général, pour être meilleures que les siennes. Le défaut, l'unique et assez grave défaut, si on peut le dire, de Jacob, était de boire toujours son verre de vin d'un seul trait, au lieu de s'arrêter au milieu, comme cela doit se faire en général, surtout lorsque les verres sont de l'espèce devenue rare, que les vigneronns nomment des *godeaux*. Quand on portait les *neuf*

7 - Bois : nom vulgaire du sarment.

8 - Pointes : bouts de sarments provignés.

9 - Parteurs : base du sarment taissée à ta tête du cep.

10 - Chicot : bois sec, très dur, qu'il s'agit d'enlever.

11 - Route : fossé ouvert par ta houe.

12 - Loup : rejet de mauvaise nature.

13 - Molette : tronçon d'échalas.

14 - L'exercice : aller à droite et à gauche.

heures à la vigne, Jacob aurait avalé ses trois verres de gros rouge sans même respirer entre deux, tant il avait la poitrine bien constituée. Et pendant les vendanges, dans les moments où il faut se hâter, il aurait porté le broc tout entier à ses lèvres plutôt que de s'amuser à plonger plusieurs fois le petit verre dans le liquide coloré. Et avec cela, point ivrogne. Il ne prenait à l'ordinaire que juste sa ration, comme les autres, seulement il l'avalait en glouton. S'il se grisait trois fois par année, c'était le plus, et encore c'était plus la faute de ceux qui le faisaient boire que la sienne propre.

Comme sa mère et sa sœur demeuraient au village, son linge était toujours bien raccommodé. Chaque dimanche matin, après avoir graissé ses souliers, balayé la cour et travaillé au jardin jusqu'à huit heures, il allait s'habiller chez sa mère, d'où il rapportait une bonne chemise blanche, à haut col tout droit et aussi raide que du fer-blanc. On aurait presque pu couper des pommes avec ce col. Jacob passait le reste de la matinée à aller à l'église ; et il se tenait volontiers l'après-midi, assis avec d'autres jeunes gens sur un bout de mur ou sur un tas de bois, à causer des divers travaux de la semaine ou des nouvelles du jour. La causerie, ordinairement assez lente et nazillarde, s'interrompait de temps en temps pour donner passage à des bâillements démesurés, qui finissaient par gagner toute la compagnie et par procurer à quelques-uns des hoquets tenaces, qu'il fallait absolument couper avant qu'ils ne devinssent trop sérieux.

Ainsi se passait la vie pour ces jeunes hommes : travailler pendant six jours, se reposer le septième, danser une ou deux fois par année et boire de temps en temps un bon coup.

La vie des jeunes filles n'était pas beaucoup plus animée ou divertissante : filer le chanvre en hiver ; coudre la toile au printemps : préparer les repas et les porter à la campagne ; effeuiller, lever et retenir les vignes ; vendanger ; — et toujours recommencer les mêmes séries d'occupations.

Jacob avait donc une sœur plus jeune de deux ans que lui ; une belle vigneronne au teint rosé, aux noirs cheveux. Jenny Jarre, on pouvait le supposer, ne resterait pas à marier, quoiqu'elle fût absolument sans fortune. Son père n'avait rien laissé en mourant, et la mère Jarroz avait eu beaucoup de peine à élever seule ses deux enfants. Maintenant, elle se tirait assez bien d'affaire avec sa fille, car les deux femmes *faisaient* quatre poses de vignes à Fréderi, puis elles travaillaient aussi à d'autres ouvrages. Jenny cousait beaucoup de linge chez elle, et la mère Jarre était la meilleure couleuse de lessive de tous les environs. On la demandait pour cela régulièrement quatre fois par an dans les grosses maisons de paysans, de même que chez

plusieurs riches Vaudois et Bernois de la contrée; elle gagnait ainsi d'assez bonnes journées, au prix desquelles venait s'ajouter, en partant, le don d'un vieux morceau de lard ou d'une *longeole*¹⁵ rance.

Le terme de l'engagement de Jacob approchait, et il ne savait pas encore ce qu'il ferait le reste de l'année. L'été précédent, il était allé faucher les foins dans la montagne: il ne se souciait pas d'y retourner. Frédéri le retenait bien d'avance pour les vendanges, mais de juillet en octobre, il fallait pourtant songer à se procurer de l'occupation. Un événement de peu d'importance en lui-même vint décider assez promptement de son avenir.

On était au milieu de juin. C'est peut-être alors, pour notre pays, le plus beau moment de l'année. Mais il est court, et les citadins qui se proposent de visiter nos campagnes à cette époque ne doivent pas hésiter d'un moment à se mettre en route, si d'ailleurs le temps est favorable à une excursion de quelques jours. Toutes les forces de la nature sont alors maîtresses de la situation; la vie circule partout avec abondance. Les prairies artificielles sont couvertes de fleurs et prêtes à être entamées par la faux; les vergers et les prés naturels, moins précoces, sont encore d'un vert où la sève déborde; les arbres sont couverts de feuillage, dans lequel se nouent les fruits. Les eaux limpides descendent rapidement des montagnes, et le soleil est bien alors le roi des grands jours. La caille et la perdrix couvent leurs œufs dans quelques petits creux tapissés d'herbe assouplie; puissent-elles, pour nous autres chasseurs, avoir fait leurs nids dans les blés et non dans les prairies, car, dans ce dernier cas, les couvées seraient perdues! Mille autres oiseaux chantent partout; les uns vont et viennent le long des haies; d'autres se cachent dans le gazon; d'autres aussi, en grand nombre, ont choisi les bois pour demeures. Sur les coteaux, la vigne étale ses feuilles luisantes et ses bourgeons délicats. Dès le point du jour les effeuilleuses, arrivées un peu de partout, se rendent à l'ouvrage les bras nus et le tablier retroussé. Elles chantent pour s'encourager au travail, pendant que les *hommes* donnent la seconde culture avec des fossoirs moins larges et plus courts que ceux dont ils se sont servis en avril. Et le maître vigneron va et vient dans les sentiers on derrière son monde, pour s'assurer que tout se fait comme il l'entend et comme il l'a dit. Le propriétaire du clos récemment arrivé de la ville avec sa famille, contemple de son

15 - Espèce de saucisson de qualité très inférieure.

haut balcon, et les coteaux verdoyants, et la plaine fleurie, et le bleu lac Léman qui s'étend à ses pieds.

C'est ce que faisait, en un jour pareil, le maître de Frédéric Knipp et de Jean-Louis Boinche, noble Nicolas de Hanslibruck. On aurait pu croire qu'il se bornait, en ce moment-là, à la contemplation du magnifique tableau qu'il avait sous les yeux, mais il examinait encore autre chose. Une voiture parut sur la route, et noble Nicolas de Hanslibruck s'écria en se retournant du côté du salon entr'ouvert :

— Les foici, ma gère ; les foici !

La voiture entra bientôt dans la cour de la maison ; deux messieurs fort élégants en sortirent.

Bonjour, ma chère mère, bonjour, mon cher père, dit l'un d'eux en embrassant Monsieur et Madame de Hanslibruck, je vous présente mon meilleur ami, le marquis de M.

Ces deux messieurs, le fils de noble Nicolas et le marquis, venaient de Paris et allaient faire un voyage en Suisse. Le marquis trouva le pays magnifique, les vins excellents et ses hôtes pleins de cordialité. Chaque matin, après que son valet de chambre l'avait rasé, poudré et que ses cheveux étaient tressés, il faisait une promenade à pied dans le village, s'arrêtant avec celui-ci, causant avec celui-là, faisant aux uns et aux autres des questions relatives à la culture de la vigne. Ces bons gros Vaudois d'autrefois lui parlaient toujours le chapeau à la main, aussi lentement que possible.

— Eh bien ! vigneron, dit-il un jour à ceux de noble Nicolas, aurez-vous une belle récolte ? Que fait le ver, cette année ? N'est-ce pas en juin qu'il paraît ?

— *Ma fion* ! répondait Boinche, si ça va en continuant, notre Monsieur fera bien-z-encore au mouins quatre chars per pose.

— Et combien une pose de ce pays fait-elle d'arpents de France ?

— *Ma flon* ! saurais pas dire à Monsieur le marquis.

Knipp se mit alors à hausser les épaules de pitié en regardant son collègue Boinche, puis il répondit dans un accent allemand très prononcé :

— Moussié le marquis, eine pose, c'est presque la même chose qu'une arpent.

Boinche, à son tour, pouffa de rire en répétant : — Eine arpent, eine arpent ! qu'en sais-tu, mon pauvre Frédéri ?

Il ne fallut pas beaucoup de temps au marquis de M. pour remarquer deux personnes dans le village : Jacob Jarre et sa sœur Jenny.

— À qui appartient ce superbe garçon qui passe plusieurs fois par jour devant la maison en portant si bien son outil sur l'épaule ? demanda-t-il un jour à noble Nicolas.

— C'est un des tòmestiqs de mon figneron Knipp.

— S'il était libre, je l'emmènerais avec moi à Paris, et au lieu de cette houë, je lui mettrais à la main une hallebarde.

— Mais, mon cher, dit le jeune Hanslibruck, c'est peut-être très faisable ce que vous dites. Le voilà justement : voulez-vous que nous l'appelions ?

— Oui, appelez-le.

— Hé ! carçon, fénez un peu ici, dit noble Nicolas. Jacob s'empressa d'arriver, ôta son bonnet et attendit respectueusement qu'on lui adressât la parole.

Cette manière de se présenter plut à M. de M., qui lui demanda aussitôt s'il était engagé à l'année chez son maître.

— Non, Monsieur le marquis ; mon *temps* est fini dans trois semaines.

— Veux-tu que je t'emmène avec moi à Paris ? Jacob ouvrit de grands yeux, réfléchit un instant et répondit :

— À Paris ? Monsieur le marquis, et pourquoi faire ?

— Tu serais placé dans mon hôtel ; ton service, quoique assujettissant, ne serait pas pénible, et tu aurais soixante écus par an, outre la nourriture et le logement.

— J'en parlerai à ma mère à midi, et je rendrai réponse à Monsieur le marquis aujourd'hui même. Le voyage serait-il payé ?

— Oui, sans doute.

— Je remercie infiniment Monsieur le marquis. Jacob s'éloigna.

— Ce garçon me plaît, dit encore M. de M. Avez-vous remarqué comme il prononce bien les *r* ? il sera facile de le former.

Il y avait alors tant de propriétaires nobles à la Côte, que le plus simple paysan apprenait de bonne heure comment on devait s'adresser à eux dans la conversation. Il ne faudrait donc pas s'étonner de voir Jacob si bien stylé pour un rustre. Dans la montagne, on n'en savait pas autant à beaucoup près.

Cette journée fut marquée par deux décisions importantes pour les membres de la famille Jarroz, et la mère ne fut pas la moins émue des trois en voyant ce qui leur arrivait.

D'abord, en venant passer à la maison son heure de reposée, Jacob trouva chez sa mère un garçon d'un autre village. Jacob le connaissait pour avoir reçu de lui quelques honnêtetés, dans une danse où le jeune paysan avait plusieurs fois valsé avec sa sœur ; mais il ne s'attendait point à le voir aujourd'hui chez sa mère. Gabriel Meyrin venait tout ouvertement demander Jenny en mariage. Il était fils unique, son père se faisait vieux et sa mère était morte. M^{lle} Jenny lui avait plu tout de suite, il y pensait continuellement, et il suppliait M^{me} Jarroz et

Jacob son fils de la lui accorder.

Le conseil de famille fut court : environ dix minutes. On dit oui de toutes parts, et il fut convenu que la mère Jarre irait demeurer chez son gendre.

Quand cette grosse affaire fut décidée, Jacob conta la sienne avec M. le marquis. La question fut résolue en fort peu d'instants aussi, et Jacob ne tarda pas à faire savoir à M. de M. qu'il acceptait sa proposition.

— J'en suis bien aise, Jacob, lui répondit M. de M. Nous partirons dans un mois, au plus tard. Dès aujourd'hui, tu vas te laisser croître la moustache.

Avant de quitter le pays de Vaud, Jacob Jarroz eut encore le temps d'assister au mariage de sa sœur et de voir sa mère établie chez les Meyrin, lesquels étaient de braves gens, ayant tout juste de quoi vivre en travaillant leur petit bien de terre.

Il n'est pas besoin, je pense, d'entrer en de longs détails avec la plupart de mes lecteurs, sur ce qu'on appelait autrefois à Paris, un *Suisse* ; mais comme il serait possible que quelques-uns d'entre eux, surtout parmi les plus jeunes, ne sussent pas bien quelle espèce de gens on désignait souvent par cette expression, je vais le leur dire en peu de mots.

Le nom de *Suisse* ne s'appliquait point exclusivement, comme aujourd'hui, aux citoyens de la Suisse, notre chère et libre patrie.

On le donnait aussi à tout grand gaillard remplissant à la porte des palais, des hôtels somptueux ou des temples catholiques, les fonctions d'huissier ou de factionnaire permanent. Il portait, en général, un riche costume, imité plus ou moins de celui sous lequel on nous représente les chefs des anciennes tribus helvétiques : chapeau à plumes, justaucorps serré à la ceinture, hauts-de-chausses bouffants à crevés de couleur, et une hallebarde à la main.

C'était presque une caricature de Guillaume Tell ou d'Arnold de Melchthal.

Pour être accepté et employé comme Suisse, il fallait être de haute taille, droit et bien planté sur jambes ; il fallait aussi, je le suppose, avoir de bons certificats de moralité.

Depuis la révolution de quatre-vingt-neuf, on renonça peu à peu à avoir des *Suisses*. Ces factionnaires domestiques furent dès lors remplacés par ceux qui portent aujourd'hui les noms de concierges et de portiers.

Jacob Jarroz remplit les fonctions de Suisse à l'hôtel de M. pendant plus de trente années, à la satisfaction de ses maîtres et des visiteurs de tout rang devant lesquels il abaissa sa hallebarde.

Pendant ce long espace de temps, il ne vint qu'une seule fois au pays de Vaud. Ce fut pour recevoir la dernière bénédiction de sa mère, qui s'en allait mourir. Alors, il passa quinze jours au pays, tant chez son beau-frère Meyrin que chez ses anciens amis de la Côte. On admira beaucoup, à cette occasion, sa manière toute nouvelle de s'exprimer, sa politesse, et aussi ses beaux habits noirs de Paris. Qu'eussent dit les enfants, s'ils l'avaient vu à la lumière éclatante des flambeaux, dans son riche costume ! — Jacob dut boire de nombreux verres de vin, en allant ainsi saluer les gens de maison en maison. Il avait beau dire à l'un :

— C'est assez, Daniel, d'un seul demi-verre : à Paris, on boit infiniment moins de vin qu'ici et on le trempe toujours.

— Ah ! que.... répondait le Daniel, tu ne t'en iras pas comme ça sur une jambe, ami *Jacobe* : *a-goûte voir* ce 1753, et tu me diras si ton marquis t'en donne du meilleur.

Après le 53, venait le 62, le 69, etc..., comme aujourd'hui c'est le 46, le 54, le 59.

Oui, j'aime l'hospitalité généreuse et cordiale du Vaudois ! oui, un verre de vin pris avec un ami, une connaissance, ou même un simple passant dont la soif est visible, est une bonne et vieille chose qu'il faut conserver ; mais la buvaille cachée au fond des caves, comme celle qui prend plaisir à s'étaler dans les établissements publics, nul, plus que moi, n'a ces habitudes-là en horreur. Elles sont le fléau des villes et de nombreux villages, et ne cessent de conduire un grand nombre d'hommes à l'abrutissement et à leur ruine.

Jacob fut donc bien aise de se retrouver à l'hôtel de M., et il est probable qu'il y serait demeuré beaucoup plus longtemps encore, si les bruits précurseurs de la grande crise politique et sociale qui se préparait ne fussent venus l'inquiéter jusque dans ses humbles fonctions. L'argent commençait à devenir rare : il entendait, d'ailleurs, et voyait beaucoup de choses à l'hôtel de M. Toutes ses économies, soigneusement déposées chaque année chez le banquier du marquis, avaient fini par y former une pelote assez grosse, les intérêts se cumulant avec le capital. Il avait 56 ans passés et ne songeait point à se marier. Si la malemparée venait en France pour son maître, que ferait-il et que deviendrait-il, lui Jacob ? Le mieux ne serait-il pas de filer tout doucement en Suisse dès à présent, avec son magot dans un portefeuille, et d'aller vivre chez son neveu Isaac Meyrin, dont le père et la mère étaient morts. Là, il serait sans doute reçu à bras ouverts : il le

savait. Il travaillerait un peu au jardin pour s'amuser, irait et viendrait pour se distraire, et finalement serait heureux comme un prince. Jacob réfléchit beaucoup à cela dans son vestibule, tout en saluant cinquante fois par jour : monseigneur le prince de **, son excellence Monsieur le duc de **, Monseigneur l'évêque de **, Monsieur l'avocat **, Monsieur n'importe qui, pourvu qu'il eût le droit de passer.

Il se décida donc à demander son congé définitif, qu'il obtint non sans peine, car M. de M. l'aimait beaucoup. Il régla son compte avec le banquier ; puis, sa malle étant faite, il dit adieu pour toujours à l'hôtel de M., place Royale. Après cinq jours de route, comme c'était l'usage eu 1788, il se trouvait au pays de Vaud, prêt à embrasser son neveu Isaac et la famille de ce dernier.

Isaac Meyrin et sa femme étaient d'excellentes gens, doux, paisibles et tranquilles. Ils avaient hérité du caractère de leurs parents, Isaac surtout ; car Gabriel Meyrin et Jenny Jarroz, ses père et mère, firent toujours bon ménage pendant les vingt-huit années que dura leur union. Ils moururent à deux ans de distance, Jenny la première, à quarante-neuf ans. Ils avaient eu plusieurs enfants morts en bas âge ; Isaac seul leur était resté. Ce dernier se maria de bonne heure avec une femme *venue* de Château-d'Œx, endroit qui fournit, dit-on, des natures remarquables par leur débonnaireté en quelque sorte native.

Le village qu'ils habitaient ne ressemblait pas à ces communes riches, puissantes, qui montent la garde au pied du Jura, ou qui, placées plus haut, surveillent les vallées supérieures. Au lieu de recevoir chaque année 50 livres de fromage, 20 de beurre, une douzaine de chars de bois et quelquefois même de l'argent, le bourgeois de la commune d'Isaac Meyrin ne recevait rien du tout. Il était même astreint à de nombreuses corvées pour l'entretien des chemins, et peut être qu'aujourd'hui cette commune, en souffrance comme tant d'autres, doit s'imposer extraordinairement pour subvenir à ses charges. Elle est atteinte, sans nul doute, par le paupérisme, au dehors et au dedans. À l'époque dont nous parlons, le paysan payait les dîmes, les censes, le *tiers* ou le *quart-vin*, là où il était dû : toutes choses qui ont fait leur temps et ne reviendront plus. Mais en somme, il payait peut-être moins qu'aujourd'hui : impôt foncier ; impôt sur les bâtiments ; impôt communal ; assurance mobilière ; impôt militaire ; impôt sur les chiens ; impôt sur les chars, etc. Ce n'est jamais fini, et tout cela ne laisse pas de faire au bas du coupon une somme assez ronde. Mais comme le mal, sous ce rapport, est encore beaucoup plus

grave ailleurs que dans notre pays, je ne me plains nullement pour ce qui me concerne, et je paie ma quote de bon cœur, lors même qu'il ne reste parfois qu'un écu au fond de ma bourse. Les plus habiles tireurs d'impôts sont, sans contredit, ces fiers insulaires qu'on nomme Anglais ; ils mettent le nez de l'impôt partout ; il faut qu'ils écrément tout, et ils ont la main lourde. Et puis, ce qui me paraît le plus drôle, c'est qu'ils trouvent cela très naturel.... surtout s'il s'agit de successions appartenant à des étrangers. Dans ce dernier cas, ils ont presque l'air de vous dire qu'il serait convenable de leur abandonner le tout. « Le gouvernement de la reine a tant besoin d'argent ! »

Mais retournons à Isaac Meyrin. Il possédait ce que son père lui avait laissé : une maison, un petit bout de verger à la suite d'un jardin qui touchait aux murs, et trois poses de prés et de champs. Au moyen d'un char de regain qu'il achetait chaque année pour augmenter sa provision de fourrage sec, il pouvait nourrir une vache, une chèvre et un mouton. À côté du travail de son terrain, il cultivait comme vigneron deux poses de vigne. Cela lui procurait l'argent nécessaire pour acheter du blé quand sa récolte était épuisée, et pour payer les intérêts de deux petites créances qu'il devait encore ; Quand la fin de l'année arrivait et qu'Isaac Meyrin ne devait plus rien à personne, s'il lui restait seulement deux écus-neufs, il se trouvait riche encore et très content de son sort. Sous ce rapport, il ferait bien honte aujourd'hui à ces grands richards qui ne cessent d'ajouter des milliers de francs à leurs colossales fortunes ; et même aussi à ces paysans qui se plaignent toujours de la dureté des temps, alors que leurs rentiers ne cessent de s'accroître chaque année.

La maison d'Isaac Meyrin n'était pas *fameuse* ; on y entrait par la grange, au fond de laquelle on trouvait un escalier assez rapide, conduisant à l'appartement. Mais celui-ci était chaud, tourné au soleil levant. Le rebord extérieur du toit, large et lambrissé en forme de dôme arrondi, recouvrait une vieille galerie où l'on était parfaitement à l'abri des vents froids et de la pluie. Cet endroit, fort agréable même en hiver dès que le soleil se montrait, était précieux pour étendre le linge, faire sécher les noix, les haricots et suspendre le maïs. Le petit verger produisait de belles pommes reinettes jaunes, que la femme d'Isaac vendait fort bien. Il y avait aussi un immense poirier bon-chrétien d'été, qui ne manquait jamais et dont la récolte était presque toujours arrêtée d'avance. Est-ce peut-être une erreur de ma part, mais il me semble qu'on ne voit presque plus de ces arbres magnifiques, et que leurs fruits, dorés d'un côté et rouges de l'autre, n'ont plus cette saveur parfumée que nous leur trouvions autrefois, lorsque nous les disputions à la voracité et à l'insolence des énormes frelons

qui, comme nous, en étaient fort avides. Au temps d'Isaac Meyrin et de sa bonne femme Marguerite, c'était par bottées qu'on les cueillait.

C'est donc chez son neveu et dans cette maison que l'oncle Jacob vint frapper un soir en arrivant de Paris.

— Bonsoir, mon neveu Isaac ; bonsoir, ma nièce Marguerite. Comment va-t-il, et voulez-vous me loger pour quelques jours dans votre maison ?

— Eh ! quel miracle ! ça va bien, oncle, répondit Marguerite la première. Comment allez-vous aussi ? Croyez que nous sommes très heureux de vous voir. Prenez la peine de vous asseoir. J'ai des œufs tout frais d'aujourd'hui ; je vais vous en mettre vite à la coque, à moins que vous ne les préféreriez en omelette ? Nous avons justement encore une tranche de jambon...

— Merci, merci, ma chère nièce. Rien ne presse pour le souper. Mais tu ne sais pas, mon neveu Isaac, que j'ai une grosse malle avec moi. Me veux-tu avec tout mon bagage ?

— Mon oncle, vous êtes chez vous ici. Seulement, nous n'avons pas une bien belle chambre à vous donner ; mais c'est celle de ma mère et nous vous l'offrons de bon cœur.

— Comme qu'elle soit, elle est bonne pour moi. Crois-tu que j'aie complètement oublié le temps de ma jeunesse ? Oh que non ! mon cher. J'ai été valet de vigne avant que tu fusses né, et je pourrais peut-être encore te montrer comment on *taillait*, de mon temps. Tu m'as écrit une fois que tu avais deux enfants : où sont-ils ? que je les embrasse.

— Ils sont couchés, répondit Marguerite à demi-voix, et comme pour engager l'oncle Jacob et son mari à parler plus bas.

On descendit la grosse malle du char ; Jacob paya son voiturier, auquel Isaac s'empressa d'offrir un verre de vin et encore un autre, puis, quand l'oncle et le neveu rentrèrent par le vieux petit escalier, ils trouvèrent la poêle à frire sur le feu ; Marguerite, la jupe retroussée et fixée par une grosse épingle jaune, battait quelques œufs avec une fourchette de fer, au fond d'un saladier. L'omelette fut promptement cuite et déposée sur la table, à côté du jambon fumé. Isaac versa du petit blanc à son oncle, qui en prit modérément ; mais il se régala d'une tomme de chèvre à croûte un peu crevassée : Marguerite n'était pas de Château-d'Œx pour rien, et personne au village ne savait faire ces petits fromages comme elle, ni surtout les conserver pour de bonnes occasions.

L'oncle et les deux époux causèrent amicalement pendant une bonne heure ; après quoi, comme ils étaient tous fatigués, ils allèrent se reposer.

— Où vas-tu demain matin, Isaac ? demanda l'oncle.

— Quand j'aurai soigné mon bétail, j'irai nettoyer les arbres du verger.

— Je serai bien aise de causer un peu avec vous deux demain matin, leur dit-il. En attendant, bonne nuit ! et merci de votre accueil.

Pendant que Marguerite préparait le déjeuner et qu'Isaac achevait de mettre sa petite écurie en ordre, l'oncle Jacob, qui s'était aussi levé de bonne heure, vint s'établir dans la galerie que nous connaissons. Le soleil d'automne brillait déjà dans la vallée et sur les coteaux vaudois ; les grappes étaient couvertes de cette fleur humide qui aide à la maturité du raisin, en adoucit la peau, et fait entrevoir la prochaine arrivée des vendanges. Une brume légère, qui disparaîtrait sans doute vers le milieu du jour, obscurcissait les Alpes : la cime du Mont-Blanc, seule, se montrait resplendissante comme pour défier les nuages. À la vue du pays natal retrouvé dans toute sa beauté, après tant d'années passées sur le seuil d'un hôtel de Paris, le cœur de Jacob se dilata : ses yeux se mouillèrent. L'air était frais et pur, il l'aspirait à pleine poitrine et se sentait rajeunir au sein de l'heureuse famille de son neveu. Je veux croire aussi qu'un sentiment de reconnaissance pieuse envers Dieu remplissait son âme. Jacob était resté simple et droit, malgré le voisinage corrupteur et dissolu qui l'entourait et qui régnait à Paris à cette époque, dans les plus hautes comme dans les plus basses classes de la société.

Il était parti à 23 ans, honnête et pauvre ; il revenait à 56, honnête encore et presque riche pour sa position. Il n'avait qu'à bien gouverner sa petite fortune, acquise si longuement d'une manière assez pénible ; car cette espèce d'activité qui consiste à tout voir sans bouger de sa place est une des occupations les plus fatigantes de la vie.

Après le déjeuner, l'oncle Jacob déposa sur la table quelques présents pour la famille : une robe pour Marguerite ; de l'étoffe pour des habits complets aux enfants, et pour Isaac un excellent gilet tricoté. Le tout fit grand plaisir ; les enfants vinrent embrasser le bon oncle de Paris ; ils grimpèrent sur ses genoux et s'habituèrent encore facilement à ses grandes moustaches grises. Leur mère les envoya dans la galerie, après quoi Jacob dit aux parents :

— Ainsi que je vous l'ai écrit, je suis donc revenu pour tout de bon. Vous êtes mes seuls parents rapprochés et je désire que vous soyez mes héritiers. En attendant que mon heure vienne, je voudrais passer le reste de mes jours avec vous : je vous aiderais un peu dans votre

travail et je vous payerais une pension. Vous ne changeriez rien à votre genre de vie. Cela vous va-t-il ?

— Comment cela ne nous irait-il pas, mon oncle ? répondit Isaac. Vous reviendriez tout à fait pauvre que notre devoir serait de partager avec vous le peu que nous possédons.

— Ah ! bien certainement que nous le ferions de bon cœur, ajouta Marguerite. Seulement, je n'accepte pas ce que vous dites qu'il ne faudra rien changer à notre ordinaire : je sais bien qu'à votre âge, oncle, on a besoin de quelques petites douceurs et de fortifiants. Ainsi, puisque vous voulez payer une pension, j'entends que nous achetions de la viande de boucherie au moins une fois par semaine et que mon mari se procure un bon fromage du Pays-d'Enhaut, pas trop gras, mais bien percé et dont la pâte soit douce : en vieillissant ils deviennent toujours assez salés. Et puis, je crois qu'un peu de vin vieux....

— Assez, assez, ma nièce — Comme vous y allez ! je ne tiens point à engraisser. Ne vous inquiétez pas de la nourriture. Le temps où je buvais avec le *seillon* du pressoir est passé. — Mais voici l'état de mes affaires, que je vous confie à vous seuls, rien qu'à vous deux, entendez-moi bien. Je rapporte sept cents louis avec moi, c'est le fruit de 33 années de service et d'économies. En attendant de savoir comment je les placerai, je veux les déposer à Genève chez le banquier qui a ordre de me les payer. Le banquier de Monsieur le Marquis m'a donné ce conseil ; c'est un homme qui a toujours été extrêmement bon pour moi. Avec mes billets, il m'a remis une lettre pour son correspondant de Genève. Je compte la lui porter demain.

Les Meyrin ouvrirent de grands yeux en apprenant que l'oncle Jacob avait bien réellement 700 louis dans son portefeuille. Sept cents louis ! Fallait-il qu'il eût économisé ! Combien ils étaient heureux d'avoir un si bon oncle ! Ah ! il faudrait en avoir bien soin, de toutes manières, afin que personne ne pût les accuser d'ingratitude à son égard, quand il ne serait plus là. 700 louis ! pour des natures simples et enfantines, assurément c'était beaucoup plus que trente mille francs de rente pour un jeune ménage de grande ville, qui se croirait perdu s'il devait se contenter de vivre avec la moitié de cette somme.

Jacob employa la journée à faire des visites dans le village et aux environs. Il voulait arranger ses effets tout de suite dans sa chambre, mais sa nièce le pria d'attendre pour cela qu'il fût de retour de Genève. Elle voulait récurer le plancher, puis, elle emprunterait une décrotoire et essaierait de le cirer. Elle voulait aussi nettoyer à fond la grande armoire de noyer, laver la fenêtre, mettre des rideaux, afin que tout fût propre et en ordre chez son oncle, comme il convenait.

Ce dernier alla donc à Genève. Le chef de la maison de banque le

reçut lui-même et, sur le vu de la lettre de son confrère de Paris, il dit à l'honnête Jacob que, s'il lui convenait de laisser son argent dans sa maison à l'année, il lui en payerait le 5 pour cent, même davantage si l'intérêt remontait, ce qui était fort probable.

Jacob se décida pour un dépôt momentané, contre un intérêt raisonnable, s'en rapportant sur ce point à la loyauté du banquier. La chose fut ainsi arrangée.

L'oncle ne tarda pas à se féliciter de n'avoir pas gardé son argent chez lui ; car il s'était passé fort peu de jours depuis son retour, que déjà plusieurs personnes du village lui avaient demandé de leur prêter quelques sommes. Ainsi, l'un de ces emprunteurs venait lui dire d'un air patelin : — Bonjour, Monsieur Jarroz. Comme je sais que vous êtes un bon enfant et que vous aimez à rendre service, je suis venu vous en demander un pour une quinzaine de jours. J'ai acheté deux bœufs maigres afin de ne plus travailler les autres qui sont *bien portants*, et j'aurais besoin d'une trentaine de louis. Je vous les rendrai dès que j'aurai vendu mes bœufs gras.

Jacob répondait qu'il n'avait pas d'argent à la maison et que son petit avoir était déposé en pays étranger.

Tel autre emprunteur, le chapeau sur l'oreille et la canne à la main, lui offrait sa future récolte de vin à acheter. — Quand on revient de France, disait-il, on ne sait que faire de ses écus ; il faut les placer sur du vin et on gagne le double. Voulez-vous partager une bouteille avec moi au Cerf-volant, Monsieur Jaroz ?

Jacob répondait que sa santé ne lui permettait plus de boire du vin entre les repas.

— Eh bien, M. Jarroz, reprenait l'autre, faites-moi un petit service pour six semaines : j'ai besoin d'un cheval ; il me faudrait vingt-cinq louis, que je vous rendrai avec l'intérêt.

— Je n'en ai que trois ou quatre à la maison pour mon usage, Monsieur, en sorte qu'il m'est impossible de vous en prêter vingt-cinq.

L'emprunteur, qui faisait sans doute un métier pareil depuis longtemps, s'en allait en grommelant que ce vieux moustachon n'était qu'un ladre..., « à moins, pensait-il encore, qu'il ne soit réellement comme moi et bien d'autres, sans le sou. »

Un honnête paysan dans quelque embarras d'argent n'eût pas osé s'adresser à Jacob de cette manière ; il eût soupiré mainte et mainte fois en secret, avant de se résoudre à la dure extrémité d'un nouvel emprunt.

Toutes ces demandes plus ou moins indiscrètes, et en tout cas mal venues dans l'esprit de Jacob Jarroz, le décidèrent à écrire à la maison de banque de Genève que, réflexion faite, il lui laissait ses fonds pour une année, aux conditions dont on lui avait parlé. Il voulait pouvoir dire en toute vérité à ses interminables emprunteurs qu'il n'avait réellement pas d'argent disponible. Il paya ce scrupule de conscience terriblement cher, comme nous le verrons pi-après.

Dans le courant de l'année, son neveu apprit du Curial qu'on pourrait acheter à bon compte une jolie petite montagne dans le Jura. Il y avait un chalet en bon état, du bois en abondance et un alpage renommé. Le propriétaire, vieux noble endetté, céderait le tout pour cinq cents louis argent sur table.

Isaac en parla à son oncle comme d'un placement qui lui conviendrait : « Vous auriez chaque année une jolie rente, lui dit-il, et votre capital ne pourrait que s'accroître par le renchérissement successif des bois. L'impôt des montagnes est presque nul. Vous ne courrez aucune chance de perte ; réfléchissez bien.

— Non, répondit Jacob ; je suis trop vieux pour aller souvent à la montagne ; d'ailleurs, je ne pourrais retirer mon argent qu'à la fin de l'année.

— Mais, mon oncle, croyez-vous que ce banquier refuserait de vous livrer ces cinq cents louis, en lui expliquant ce que vous en feriez ?

— C'est possible que non ; mais je ne me soucie pas de cette montagne. J'ai eu pendant trente-trois ans l'habitude de mettre mon argent à la banque ; je veux continuer, tant que je m'en trouverai bien. À la fin de l'année, nous verrons.

Isaac Meyrin vit qu'il était inutile d'insister davantage, et, pour la première fois, il comprit que son oncle avait une dose encore assez forte d'entêtement.

Quelqu'un d'autre acheta la montagne, laquelle a sans doute triplé de valeur aujourd'hui.

L'argent de Jacob rapporta trente-cinq louis au bout d'un an ; il en ajouta vingt au capital, en donna dix à Isaac pour sa pension et garda les cinq autres pour sa dépense personnelle.

— Tu vois, dit-il à son neveu, que c'est pourtant bien commode.

— Oui, mais....

— Mais quoi ?

— Je regrette toujours la montagne. Au moins elle est solide, comme le rocher qui la porte.

— La maison de banque est solide aussi, va seulement. Un nombre considérable d'anciens domestiques comme moi y ont placé leurs économies.

— Enfin, puisque vous le préférez ainsi, je n'ai plus rien à dire.

Les pressentiments d'Isaac n'étaient que trop fondés, quoiqu'ils ne reposassent sur aucun fait positif à lui connu. Mais le peuple est doué parfois d'un instinct remarquable sur ces matières.

Dans le courant de l'année suivante, la maison de banque suspendit ses paiements et finit par une banqueroute désastreuse. De tous côtés, les domestiques effrayés venaient réclamer leurs épargnes : les bureaux étaient fermés. — Jacob Jarroz, comme tant d'autres, perdit tout ce qu'il possédait, le fruit de trente-trois années de travail et de bonne conduite.

Le banquier fut-il un grand coupable, un grand imprudent ou seulement un homme frappé par le malheur ? Ce n'est pas à moi de le juger. Je préfère achever de conter au lecteur comment se passèrent les années de vieillesse du pauvre Jacob.

Je dirai donc tout de suite que jamais son neveu ni sa nièce ne lui firent de reproches sur son entêtement funeste. Ceux qui avaient voulu emprunter de lui au village, se réjouirent de son malheur : cela ne les rendit ni meilleurs ni plus riches.

Quant à Jacob, il fut comme foudroyé par la nouvelle de l'anéantissement de son avenir et de ce qu'il voulait faire pour les Meyrin. Il alla maintes fois à Genève ; il pénétra même un jour avec d'autres créanciers jusque dans la salle à manger du banquier : tout fut inutile ; il ne reçut pas une obole.

Pendant quelque temps il n'ouvrit pas la bouche et vécut de rien : c'est au point qu'il n'avait pas la force d'avalier une bouchée de pain. Sa nièce avait beau chercher à le remonter, à le consoler en lui disant qu'ils partageraient tout avec lui et le soigneraient comme s'il était encore riche, — rien n'y faisait. Isaac craignait surtout que son oncle ne se remit à boire, comme dans sa jeunesse, et alors il serait bientôt perdu.

Un dimanche, Jacob revint de l'église avec un air tout différent, quoique très sérieux : il pria sa nièce de le suivre dans sa chambre. Là, il ouvrit sa garde-robe, en tira son habit de grande cérémonie tout galonné d'or ; puis un louis qu'il possédait encore, et dit à Marguerite :

— Ma chère nièce, depuis mon malheur j'ai été jusqu'à présent un insensé ; je vous prie de me pardonner le tourment que je vous ai causé ainsi qu'à Isaac. Aujourd'hui, à l'église, j'ai entendu des paroles qui m'ont donné à réfléchir ; et, avec l'aide de Dieu, je me relèverai *de celle-ci*, quoiqu'elle soit terriblement difficile à supporter à mon âge.

Plusieurs fois j'ai eu la folle pensée de couper cet habit en morceaux avec une hache, ou de l'enterrer dans le fumier : à quoi bon ? — maintenant auriez-vous la bonté — demain, non pas aujourd'hui dimanche — d'ôter ces galons qui sont d'or ; vous irez les vendre où vous voudrez ; avec le prix que vous en retirerez et ce louis qui me reste, vous m'achèterez de la milaine grossière pour un habillement complet, s'il y a, toutefois, assez pour le payer. Avec le drap de l'habit, qui est encore tout bon, vous pourrez faire une veste à votre garçon. Que Dieu vous bénisse, ma nièce, pour tout le bien que vous m'avez fait.

Marguerite, émue jusqu'aux larmes, ne put que serrer la main à son oncle. Peu de jours après, ce dernier dit à son neveu qu'il prît seulement une pose de vigne de plus à cultiver, s'il la trouvait dans le voisinage des siennes. Jacob coupa sa moustache, reprit l'ancien vêtement de l'ouvrier de vigne et se remit à travailler avec son neveu, comme aux jours de sa jeunesse. Il ne reprit point son habitude de boire à verre plein, et quand son neveu voulut lui donner quelque argent, il lui répondit avec calme :

— De l'argent : pourquoi faire, mon neveu ? je te remercie : je n'en ai nul besoin et même je ne peux plus le voir. Pendant trente-quatre ans j'en ai fait mon idole. Grâce à toi et à ta femme, et aussi un peu à mon travail, je n'ai besoin de rien. Sème un peu plus de chanvre et tâche d'avoir deux moutons au lieu d'un seul, cela vaudra mieux.

Sobre, actif, sain de corps et d'esprit, Jacob Jarroz ne connut l'extrême vieillesse que fort tard. On peut dire qu'il travailla gaîment jusqu'à son dernier jour, ne voulant, disait-il, être à charge à personne en ce monde. Et quant à la vie à venir, il remettait le tout à Dieu son Sauveur.

Les Meyrin le pleurèrent non comme un simple parent, mais comme un second père.

Le vieillard de qui je tiens le fond de cette histoire me montra un jour, dans un tiroir de vieux bureau, les titres relatifs aux sept cents louis perdus à Genève ; il avait connu l'oncle Jacob dans son enfance, et, je puis bien le dire en terminant ce récit, il était pauvre et l'un de ses héritiers naturels.

L'ANCIEN RÉGENT

JEUNE



Il était seul de sa famille. Ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs. Tous étaient morts. Des cousins éloignés pour proches parents, la bourgeoisie d'une commune de la montagne, un héritage de trois mille francs, telle était sa position et sa fortune. Mais il était jeune et, de plus, il possédait une âme forte, un caractère d'une droiture inflexible. Grand, lent à la marche, bien pourvu d'os, fumeur à la pipe, il semblait fait pour rester cultivateur montagnard et homme des bois, comme ses pères. Il aspirait à quelque chose de meilleur, de plus élevé.

Il entendit parler d'une place de régent, vacante dans un village de la plaine, et se présenta pour l'examen. Il y a soixante ans de cela. Alors, on ne demandait pas du postulant, comme aujourd'hui, l'enseignement régulier et positif de dix-sept branches des sciences humaines; il n'était question, ni d'école normale, ni de brevet de capacité, ni de tout ce qui s'ensuit. Pourvu que l'aspirant fût raisonnablement grand, qu'il sût lire, écrire et *chiffrer*; qu'il pût chanter les psaumes à forte voix, juste ou faux n'importe; qu'il eût, d'ailleurs, un certificat de bonne conduite et vingt ans au moins, on n'en demandait pas davantage.

Le nôtre ayant ces diverses qualités, on l'admit sans marchander. Lui, non plus, ne marchandait pas. Son traitement se composa d'un logement, de deux cents francs au moins en argent, de deux moules de bois et d'un plantage. C'était merveilleux pour l'époque, d'autant plus qu'en été il ne serait tenu qu'à une heure d'école dans le milieu du jour, en sorte qu'il pourrait travailler comme ouvrier dans le village pendant six mois, si toutefois il le voulait.

Il fut bientôt rendu à son poste. Son bagage se composait de fort

peu de chose : un lit et quelques chaises. De livres, point, excepté pourtant le catéchisme d'Osterwald et les psaumes à quatre parties. Parmi ses rares effets, se trouvaient un nerf de bœuf et une bûche à trois coins. Tout bon régent se munissait de ces deux instruments de torture, avant d'entrer en fonctions. — J'en ai connu d'autres qui, venus plus tard, avaient su en augmenter le nombre, les perfectionner, les varier d'une agréable manière. Ainsi une rognure de poutre, percée d'un trou dans lequel passait une mince ficelle, allait fort bien sur le dos d'un écolier, suspendue au cou de l'enfant, sur la peau nue. Cela ne pesait qu'une douzaine de livres. Ainsi, encore, une règle en fer, carrée, appuyait mieux sur les ongles renversés d'un jeune garçon, que si le maître se fût servi d'une règle en bois. La main qui trace aujourd'hui ces lignes a dû se présenter plus d'une fois pour recevoir la terrible *châtaigne*, et il me semble parfois que la marque rouge de la ficelle autour du cou n'a pas encore entièrement disparu.

Honte à l'époque barbare d'une éducation pareille !

Notre jeune régent devint la terreur des enfants du village. Mais, chose curieuse ! il se fit aimer des parents et généralement apprécier. C'est qu'il était juste et bon, autant que sévère dans son école ; et qu'en dehors de ses fonctions officielles il savait être aimable, gai, toujours prêt à donner un coup de main, à rendre service. Il se mit à travailler comme ouvrier de campagne, dès que les écoles d'hiver furent terminées. On voyait bien en lui le garçon sage, rangé, économe, mais rien de plus. Il se lia d'amitié avec un jeune homme du village, lequel lui inculqua le goût de la lecture et celui d'une causerie un peu différente de celle qu'on a d'ordinaire en chargeant le fumier ou en piochant la vigne. Dès lors, le grand montagnard devint tout autre : il se mit à étudier, à travailler pour lui, et si bien, qu'il ne tarda pas à faire de notables progrès. Son école y gagna beaucoup aussi, elle fut citée comme une des meilleures de la contrée au bout de peu d'années. « Et pourtant, me disait-il vingt-cinq ans plus tard, quand je me présentai à l'examen pour la première fois, je ne savais pas même qu'il y eût un livre nommé *grammaire française* ; on m'aurait, en tout cas, fort embarrassé en me demandant d'expliquer le sens de ce mot. Dès lors, j'ai composé celle dont je me sers dans mon école. »

Il ne resta que cinq ans dans son premier poste d'instituteur. L'air de la plaine ne lui convenait pas. Et puis, cent francs de plus et divers autres avantages étaient bons à prendre dans une commune de la montagne. Il se présenta donc là-haut, fit l'examen d'une manière distinguée, et s'établit bientôt dans un des plus jolis appartements de maître d'école que j'aie vus.

FORT



ar, dans ce temps-là, ces appartements étaient fort peu commodes. En général, la maison de commune comprenait sous le même toit les divers établissements publics : le cabaret, d'abord ; on le mettait en première ligne, au grand soleil ; après, la chambre de la municipalité et les archives : ceci, un peu à l'ombre. Puis, la prison, si la commune était un chef-lieu de cercle ; puis encore, la fromagerie, quand il en existait déjà ; enfin, la salle d'école et le logement du magister. La pompe à incendie devait se trouver aussi par là, dans quelque appentis, ainsi que le four public et une écurie banale.

Rien de tout ce vilain bagage chez notre ami : son logement était bien, si vous voulez, joint à une auberge ; mais il se trouvait à l'autre extrémité de la maison, dont il occupait une aile entière. Au rez-de-chaussée, grande, belle salle d'école, fraîche en été, chaude en hiver. À l'étage, deux jolies chambres, un cabinet et une cuisine. Et tout cela propre, bien éclairé, malgré le prolongement considérable du toit, sous lequel on pourrait fendre le bois à l'abri de la pluie ou de la neige. À la rue, assez de mouvement : trois fois par semaine une diligence ; des gendarmes qui se promènent de jour et font sentinelle de nuit ; — une chaise de poste contenant des Anglais moroses ; — des étrangers venant passer la belle saison à la montagne ; — les vaches qui montent, changent de chalet ou redescendent ; — l'odeur résineuse du sapin fraîchement écorcé et déposé devant les maisons ; — le temple à deux pas ; — une population parlant le même langage : n'y avait-il pas dans tout cela de quoi donner à l'instituteur entrain, gaité, force, courage ?

Oui. Et il y avait quelque chose de plus encore. Il y avait une grande

et belle jeune fille des montagnes, toute disposée à devenir Madame la régente. Les deux mille francs qu'elle possédait se marièrent aussi aux trois de son époux : cela fit cinq ensemble. Le revenu de ce petit capital, joint aux trois cents francs du salaire, et le lait de deux chèvres, les pommes de terre du plantage, le foin pour la brebis, le petit porc au fond de l'étable, tout cela faisait deux fois plus qu'il ne fallait à l'heureux ménage. Mais le régent ne s'arrêta pas en si beau chemin. À vingt-huit ans, chez un homme de cette taille comme chez tout individu bien constitué, la force du corps déborde, quand on ne sait ou qu'on ne veut pas l'employer utilement. Alors, où va-t-elle ? Je réponds hardiment : à mal. Chez notre régent, elle allait, au contraire, à bien, comme on va le voir.

D'abord, sans avoir du tout la prétention de devenir un savant, il se tenait au courant de la science, pour ce qui concernait son école, et pour ses besoins intellectuels. Un journal et quelques bons livres, renouvelés de temps en temps, lui suffisaient. Son plantage lui prenait une bonne partie de ses vacances. Il avait la main légère et ferme : eh bien, une fois par semaine, il rasait les mentons barbus de la communauté. Il essaya de mettre en mouvement la roue d'un tour à bois ; son poignet fort et solide sut guider avec aisance la gouge, le ciseau, la filière à vis. Un établi de menuisier fut placé à côté du tour, et bientôt des rouets à filer le chanvre sortirent de ce rustique atelier. Il les vendait douze francs. En hiver, les soirées sont longues : cela lui donnait du temps. Puis, il savait se lever matin. — Il fit des meubles pour son ménage : lits, armoires, tables. — Il échangeait à la plaine ses produits travaillés, contre un tonneau de vin, un sac de farine. Et l'école n'en allait pas moins bien pour tout cela. Au contraire, ces travaux manuels, rafraîchissant le cerveau du maître, donnaient de l'activité à son estomac, de l'entrain et du ressort à son esprit. C'est singulier comme le mariage l'avait développé ! ou bien il s'était fait un grand changement dans sa nature. À trente-cinq ans, l'ancien gros montagnard était devenu un homme de bonnes manières, point pédant du tout, sachant parler de beaucoup de choses même avec des gens distingués, et ne craignant point de laisser voir son ignorance là où elle existait encore. C'est que, après tout, il avait beaucoup d'esprit et de bon sens, sous sa rude enveloppe. Ses lettres étaient charmantes ; rien d'apprêté ni qui sentît le pédagogue, à moins qu'on ne veuille considérer comme un défaut ou un manque de simplicité, une écriture élégante, toujours bien conduite du commencement à la fin, et jamais de fautes d'aucune espèce. Il faut le dire aussi : le voisinage de deux pasteurs très distingués l'un et l'autre, et ses fréquents rapports avec eux, n'avaient pas peu contribué à lui

ouvrir de nouveaux horizons. Il lui suffisait d'écouter pour comprendre, de voir pour admirer.

HEUREUX



Tout lui réussissait. Aimé et respecté dans la commune, au large dans ses affaires, grâce à une administration excellente, à un travail soutenu, à une stricte économie, le ménage du régent était cité comme l'asile du bonheur domestique. Je n'ai, en effet, jamais vu d'intérieur de famille plus heureux. Deux beaux enfants, fille et garçon, étaient venus enrichir ces époux de leur tendresse filiale. Un seul mot du père faisait règle dans la maison ; et chacun l'acceptait de bon cœur. Les enfants se donnaient habituellement, sans la moindre affectation, les doux noms de frère et de sœur, au lieu de s'appeler Jean et Marie. Nous allions les visiter chaque année, dans la saison des fraises de montagne. Comme nous nous amusions là haut ! Et comme, à notre retour des forêts, nous trouvions le vin frais, le pain excellent, la maison agréable ! Les *cornets* d'écorce de sapin, bien remplis de fraises rouges, se vidaient dans les soucoupes blanches, et, cueillis par nous tous, ces fruits n'en paraissaient que pins délicieux. Le soir venu, nous chantions des psaumes ou quelque hymne patriotique. Le dimanche, on alla au temple le matin ; l'après-midi sur quelque sommité voisine.

C'était en automne qu'ils venaient nous voir. Nous les conduisions à la vigne, panier au bras. Quelle joie pour nos amis montagnards, de cueillir et de manger ! Rouge, blanc, violet, coulant, fendant, muscat, tout était bon, parfait, délicieux. Une moitié de jambon fumé et quelques poires de beurré gris ne gâtaient rien à l'affaire. Puis, nos gens remontaient chez eux, plus contents que des princes.

Vingt-cinq années d'un bonheur presque sans mélange passèrent sur la famille du régent. Sa fille était remarquablement douée : d'une

piété douce et vivante, elle faisait la joie de ses parents. Le garçon venait de partir pour étudier à l'étranger en vue d'une carrière spéciale, avec le désir de bien faire. La petite réserve du père s'était plus que doublée, en sorte qu'il saurait où prendre pour faire honneur aux traites qui viendraient de France, tous les trois mois. Et ceux qui restaient au foyer paternel allaient travailler de plus belle, pour subvenir à ces nouvelles dépenses, sans trop écorner le fonds capital.

On a beaucoup parlé du traitement des régents depuis quelques années. On l'a augmenté et on a fort bien fait. L'ouvrier est digne de son salaire. Si la journée du père de famille est employée tout entière au pénible métier de l'enseignement, il faut qu'elle produise le nécessaire pour lui et les siens. Aujourd'hui, le prix du travail de l'ouvrier de campagne, accompagné de quelque savoir-faire et d'une sage économie, suffit pour nourrir la famille. Je me suis souvent demandé, à ce sujet, si tout régent ne pourrait pas, à l'exemple de celui dont je raconte ici l'histoire, se créer une ressource à côté du produit de son travail officiel. Beaucoup le font sans doute et s'en trouvent bien. Il ne faut pas grand'chose pour en venir à bout : un peu de courage, un peu d'initiative, quelque adresse des mains. Je sais bien que rien n'est fatigant comme de toujours expliquer, reprendre, enseigner ; et que les leçons terminées, le pauvre maître éprouve un beaucoup plus grand besoin d'aller respirer l'air et fumer une pipe que d'essayer un nouveau travail. Mais je sais aussi combien c'est une chose agréable, reposante, de passer d'une occupation intellectuelle énervante à un travail manuel quelconque. Pour ma part, j'ai souvent rendu grâce à Dieu d'avoir persisté dans mes essais de tourneur et de menuisier ; et j'ai mille fois oublié le monde, ses révolutions et ses folies, comme aussi mon propre accablement, lorsque j'étais venu à bout d'un assemblage régulier, juste, ou que je faisais voler des rubans d'érable sur mon tour. Quand un régent devrait se mettre à faire des paniers, des ruches d'abeilles, et à les vendre pour augmenter son petit revenu, je lui dirais également : « Courage, ami ! tresse tes osiers ou serre tes cordons de paille sans t'inquiéter du qu'en dira-t-on. Et moi aussi j'en ai fait, des corbeilles ! et même de toutes grandes. »

Chez notre ami le régent montagnard, vous auriez tout de suite remarqué une belle armoire vitrée, contenant quelques porcelaines et des poteries de diverses couleurs, présents faits au ménage par la jeunesse. Ce grand buffet rouge, pour lequel il n'avait pas dédépensé quinze francs en achats de bois et de ferrure, en valait bien cent. Il était son ouvrage, entièrement. Se représente-t-on le plaisir qu'il eut à le dominer à sa femme, et celui, plus grand si possible encore, dont jouit cette dernière en le remplissant de tous ses petits trésors ?

MORT



mi lecteur, si vous avez dépassé le milieu de la vie, vous n'êtes pas arrivé au point où nous nous trouvons sans avoir éprouvé la vérité de cette parole : *Nos jours sont comme l'ombre qui passe.*

Savez-vous ce que je vois de ma fenêtre en ce moment ? je vais vous le dire. Tout à l'heure, je vous parlais de mes rabots et de mes scies : l'endroit où je les tiens est une vieille chambre basse. où l'on ne voit pas trop clair. Mais je m'y trouve bien et cela suffit. Un trou de la grosseur du bras, pratiqué dans le mur, donne passage à mon tuyau de fourneau, quand je m'en sers. En été, je le bouche du dedans avec une poignée de copeaux de sapin. L'ouverture extérieure reste libre, et, cette année, un ménage de rossignols de muraille s'y est établi. Le nid est composé d'herbes sèches : il est à l'abri de l'épervier ; les fouines n'oseraient s'y introduire, et si notre vieille chatte grise y mettait le nez, je lui romprais le cou. Le père et la mère rossignols vont et viennent tant que le jour dure, et ne cessent d'apporter vermisseau ou chenille à leurs petits chéris. Ceux-ci sont d'une prudence extrême : ils ne disent mot, de peur d'éveiller l'attention de leurs ennemis. Dans huit ou dix jours ils prendront la volée ; dans six semaines ils quitteront le pays. Où iront-ils alors ? Vers d'autres cieux — Oui, vers d'autres cieux. Reviendront-ils l'année prochaine ? Pas tous, très certainement. Pour les parents, tout est joie et bonheur maintenant, même dans leur anxieuse tendresse. Mais la vie est courte pour les petits oiseaux, et elle est semée de mille dangers sans cesse renaissants. Dieu n'en oublie pas un seul, est-il écrit. À plus forte raison n'oublie-t-il aucun homme. Croyons bien cela ; confions-nous en Celui qui nous donne une si précieuse assurance. Pour nous

aussi la vie est courte, et nous voguons vers d'autres cieux.

Je reprends notre histoire.

Après tant d'années de prospérité, un épais nuage noir parut tout à coup à l'horizon de nos amis. Leur fille chérie fut surprise en chemin par l'orage et tomba malade, très gravement malade. Cela dura six mois. Elle supporta les plus cruelles douleurs, des opérations même, sans jamais murmurer. Dès l'invasion de la maladie, elle se donna au Sauveur, pour le temps et pour l'éternité. Elle mourut à vingt-cinq ans, bénissant ses parents et priant pour son frère absent.

Peu après, le jeune homme revint au pays pour s'y établir. Il passa ses examens d'une manière brillante. Son père ayant droit à la retraite, résigna ses fonctions de régent, et acheta une maison entourée de quelques arpents de prés et de champs. Les trois membres de la famille allèrent s'installer dans leur petite propriété, qu'ils mirent tout de suite en bon ordre et où ils pourraient couler encore d'heureux jours.

Un second nuage noir, accompagné de coups de tonnerre, se montra de nouveau au couchant du ciel. Le fils unique, à vingt-trois ans, se flétrit comme un lis qui penche. Au début d'une carrière dans laquelle il se fût distingué, il dut partir pour une patrie meilleure, où la grande vocation de louer le Seigneur devient le partage éternel de ceux qui l'ont aimé ici-bas.

Ce coup funeste, inattendu, brisa le cœur et les forces du malheureux père. Mais sa foi l'empêcha de sombrer dans les profondeurs inconsolables du murmure : il se soumit, en adorant. Il crut de toute son âme en une vie meilleure, mille fois plus désirable que son demi-siècle de bonheur évanoui. Et bientôt lui-même fut appelé à rejoindre ceux qui l'avaient devancé.

La veuve resta seule au monde. Elle revint habiter non loin des lieux qui lui rappelaient son bonheur passé. L'avez-vous peut-être vue, le dimanche matin, se rendre à la prière ? Heureuse d'avoir entendu parler du ciel, elle rentrait chez elle calme, affectueuse, presque souriante. Enfin, comme ses bien-aimés, elle est partie. Tout est maintenant fini ici-bas pour la famille de l'ancien régent.

LES HÉRISONS



i. par une froide journée d'hiver, vous vous promenez avec un chien d'arrêt dans quelque chemin enfoncé, à l'abri des vents du nord et enfermé de haies d'épines bien garnies d'herbe sèche, vous verrez peut-être votre chien s'arrêter tout à coup devant le buisson le plus fourré. Il regarde, ou plutôt il flaire dans la haie, la tête penchée de côté ; mais il ne lève point la patte, ne dresse point la queue, et surtout ne prend point cette position tendue sur tous les membres, comme s'il s'agissait de fondre d'un seul bond sur un lièvre qui va partir. Non ; le chien arrête tout tranquillement, d'un air bon enfant, sans y mettre la moindre passion de chasse. Mais sa patience n'est pas de longue durée ; et, moitié curiosité, moitié instinct de race, il veut voir ce que contient ce gros nid d'herbes amassées. Il avance une patte, écarte les obstacles avec légèreté, et vous montre bientôt un gros hérisson roulé en boule, qui s'est endormi paisiblement dans cet asile il y a peut-être un mois. Il dort si profondément que la présence du chien ne le réveille pas, et que la voix même de ce dernier ne le fait pas tressaillir. Ses piquants sont immobiles, croisés dans tous les sens. Il se laisse pousser de côté, emporter même au bout des dents et déposer au milieu du chemin sans renoncer à sa somnolence. Le pauvre animal est transi, et sans doute qu'il fait en ce moment de mauvais rêves. Nous allons donc le remettre dans son nid et le recouvrir, car si nous le laissons ici, sur la voie publique, il serait gelé demain matin et mort tout de bon. Or, nous ne voulons pas être cruel. Dernièrement, *Belle* trouva un hérisson gelé, dont le corps sonnait comme du bois sur lequel on frappe. Quelqu'un, en passant, l'avait déniché et laissé au bord de la haie.

Dans les autres saisons de l'année, les choses se passent différemment entre hérisson et chien d'arrêt. Si la rencontre a lieu comme je viens de le décrire, ou dans un bois, l'animal épineux ne cherche point

à fuir. Il se met en pelote, cache son nez entre ses pattes, darde ses piquants, et maintenant prends-moi si tu l'oses ! Le chien ne se tient pas pour battu par cette manœuvre ; il aboie fortement, gratte des pieds, va derrière, devant, à droite, à gauche, lui crie des sottises aux oreilles : rien n'y fait. Le hérisson rit dans sa barbe et fait le mort. Brillant le pousse avec la patte, mais une contraction des dards lui arrache un cri de douleur. Que faire ? *Brillant* n'en veut pas démordre et le hérisson non plus. Ah ! voilà qui est bien et qui dénote du courage.

— À moi, Brillant, et laisse-le !

Le chien l'avait empoigné à pleine bouche, et, bien que cet acte de valeur la lui eût mise tout en sang, le vainqueur ne lâcha prise qu'à mon commandement. Brillant était un vieux chien, sourd et presque aveugle. Un jeune Médor en eût-il fait autant ? C'est peu probable.

Dans les avoines ou dans les orges, le hérisson surpris par un chien se fait chasser : c'est-à-dire, qu'il marche vite, accomplit de nombreux circuits, mais ne sort pas des hautes tiges qui le cachent. Au bout d'un quart d'heure d'évolutions pareilles, il se sent fatigué et se décide à s'enfermer dans ses retranchements personnels. S'il découvre un aqueduc, une tanière quelconque, il en profite sans hésiter et va s'y tapir en assurance.

Les petits hérissons sont fort jolis, presque blancs ; leurs piquants mous et flexibles ; on peut très bien les prendre dans la main et les tenir sans être piqué. En général, c'est un animal fort doux, sans malice, plutôt rare que commun, et dont la présence n'est point onéreuse au campagnard. Il vit de racines, de souris, d'insectes divers. Les renards leur font la guerre, et les jeunes garçons aussi. Ces derniers feraient beaucoup mieux d'étudier leurs livres d'histoire naturelle, ou d'observer les hérissons sans leur faire de mal. La chair du hérisson est extrêmement coriace, d'un goût fort étrange. Il faut avoir bien faim pour se résoudre à en manger.

Cet animal me remet en mémoire deux personnages qui sont morts depuis longtemps et que j'ai vus souvent dans ma jeunesse. Singulières gens que ces deux solitaires ! Je vais vous faire leur portrait tout en causant de hérissons.

Des fonctions municipales m'appelèrent un jour à visiter leur petite campagne, située à quelque distance du village que j'habitais. Pour s'y rendre, on descendait un chemin à char bordé de deux grandes haies de coudriers, entremêlés çà et là de vigne sauvage et de clématites qui retombaient gracieusement de tons côtés, ou qui, grimpant jusqu'au sommet des plus hautes branches, s'entortillaient et formaient des tonnelles cent fois plus admirables que celles de nos jardins. Tous les quatre ans et de par la loi, les haies tombaient sous la serpe ; les

vignes et les clématites disparaissaient pour ne laisser à la place de ces charmantes créations naturelles qu'un alignement sec et raide de tronçons coupés à deux pieds de hauteur. Les bonnes âmes de la contrée criaient au meurtre : tout était perdu ; plus d'ombrage au bord du chemin ! une chaleur brûlante et toujours aride ! « Vraiment, ces paysans n'ont ni goût ni *mou*, et il nous faudra quitter le pays. »

Non, ne quittez pas le pays parce qu'on y rabat les haies tous les quatre ans, ni même pour quoi que ce soit. Le pays est bon, les gens pas trop *crouyes*, et il faut absolument que les haies soient tondues. Fermez les yeux pendant quelque temps seulement, et vous retrouverez, plus fraîches que jadis, vos chères petites merveilles. Voyez : il ne faut pas être trop égoïste : un peu, à la bonne heure ! mais *trop c'est trop*, comme le disait une bonne femme à propos de la religion de son fils.

Le chemin, contournant peu à peu, conduisait au bord d'une petite rivière dont le courant se trouvait arrêté par une grande pièce de sapin jetée en travers de l'eau et bien garnie de matériaux divers, amassés à la longue. Arrivé sur cette petite digue, le ruisseau faisait un bond de quatre à cinq pieds, en nappe transparente, puis, ressortant de sa chute en bouillonnant, il ne tardait pas à reprendre son cours, plus leste et plus rapide.

Les belles truites rouges qu'on prenait dans cette cascade artificielle ! On se tenait sur le petit pont de bois, et, de là, on jetait sa ligne dans les profondeurs écumantes.

De l'autre côté de la rivière, nous laissons le chemin à char, pour suivre un petit sentier pratiqué dans les pentes buissonneuses d'un sol composé d'argile bleue et de terre jaunâtre. De temps en temps, le sentier changeait brusquement de place, le terrain ayant glissé jusqu'au bas, quelque beau matin après la pluie. On traversait, toujours en grimpant, des fouillis de troëne, d'épine-vinette et de fusain, et l'on se trouvait enfin sur un plateau bien dégagé de tout obstacle à la vue. Au soleil du matin, les divers groupes de maisons reluisaient propres et blanches, de cette lumière douce et calme qu'on ne voit qu'au village ; et les vergers s'en allaient tout doucement jusqu'au ruisseau. Sur la hauteur où nous sommes parvenus, une terre forte, taillée en sillons rapprochés, forme des ados. Ici croissent les céréales vigoureuses : le froment au grain fauve, l'avoine à la cosse piquante, le pois croquant, la fève à l'œil noir.

Sur la gauche, un peu plus loin, nous retrouvons le vieux chemin ; il longe une haie qui, dans ce temps là, se composait de charmes tout touchants, non taillés, d'environ vingt pieds de hauteur. Robinson, quand il planta sa palissade vive, eût pu prendre modèle sur celle-ci,

car c'était un véritable rempart de bois. « Quel feu, quelles braises rouges, ces bûches tordues et rugueuses pourraient produire ! et comme le sol voisin en deviendrait meilleur, réchauffé et tout réjoui ! »

Je me disais cela en longeant la haute charmille ; puis j'arrivai près de la maison. Celle-ci tournait le dos à la route, et elle était si bien cachée de ce côté par un grand poirier planté à l'un des angles, et par un énorme lierre couvrant la moitié du mur, qu'on la devinait plutôt qu'on ne la voyait en passant. Du côté du nord, c'était bien autre chose encore. Ici se trouvait autrefois le jardin potager ; mais comme les arbres n'avaient pas été taillés depuis vingt ans au moins et qu'on avait laissé croître ensemble tous les drageons des pruniers et des cerisiers, le jardin s'était peu à peu transformé en un véritable bosquet d'arbres fruitiers et de sauvageons qui poussaient à merveille, s'ils ne donnaient que de maigres fruits. Le devant de la maison était libre sur une largeur de quelques toises ; en hiver, le soleil y arrivait dès les dix heures du matin, lorsqu'il s'était élevé à l'horizon par-dessus les pommiers dont le petit verger était garni plus bas. Ici, pas de bruit d'eau ; pas de fontaine coulante ; pas même un petit chien. Nul bruit de vie autre que le chant des oiseaux en été, dans ce lieu solitaire.

L'appartement se trouvait à l'étage ; on y parvenait par un escalier de bois, placé extérieurement sous l'avant-toit de la maison. Au bas de l'escalier était la grange.

Mon apparition fit tressaillir un hérisson qui se chauffait là au soleil ; il se leva et se laissa glisser dans un trou conduisant sous les plateaux de la grange, absolument comme s'il fût entré chez ; lui. Au même instant je vis passer entre les arbres du jardin une espèce de fantôme. C'était un homme mince et maigre ; ses membres décharnés étaient affublés d'une redingote traînant par terre, dont les vastes pans auraient pu l'envelopper deux fois. Sa coiffure se composait d'un haut bonnet pointu, de laine grise. Je ne fis qu'apercevoir ce personnage, lequel me parut se diriger vers une vieille baraque en bois, construite à l'extrémité du soi-disant jardin.

Je montai l'escalier et je frappai à la porte. Une voix claire et perçante fit entendre un « qui va là ? » fort peu engageant ; puis on vint ouvrir.

Je dis mon nom et l'objet de ma visite à la maîtresse de la maison (car c'était bien elle), et je fus prié d'entrer. L'invitation était accompagnée du plus gracieux sourire. Nous traversâmes une cuisine en désordre ; je suivis mon introductrice au salon, où se trouvait un gendarme occupé à l'agréable fonction qu'on désigne chez nous sous le nom de *faire les dix heures*, c'est-à-dire que le brave protecteur des maisons foraines mangeait du pain et du fromage et prenait

un verre de vin.

— Veuillez vous asseoir dans ce fauteuil, Monsieur, me dit la dame ; je vais signer le carnet de passage du caporal et je suis à vous.

Pendant cet instant, j'examinai un peu le local et son ameublement. C'était bien un salon, mais comme on en voit peu, je vous assure. À droite, il y avait toute une rangée de grands sacs de blé, dénoués et tout ou verts, de manière à laisser voir le grain, comme on le fait au marché. Un piano de Vienne, couleur tabac, se présentait en face ; à gauche, le mur était couvert de portraits en miniature ; puis, un peu ici, un peu là, des paquets de vieux linge, des corbeilles de pommes de terre ; une grande cloche en fer, et cinquante autres choses. Tous ces divers objets sentaient le *renfermé*, le hérisson, d'une étrange manière, et maint article n'avait pas été remué de sa place depuis un quart de siècle, ni jamais épousseté.

Le gendarme remercia, partit et nous laissa seuls.

L'étrange personne chez laquelle je me trouvais pour la première fois, était une demoiselle de soixante-cinq ans au moins, affublée comme il n'est permis de l'être qu'en un lieu pareil. En outre, elle était affligée d'un goître énorme ; et ses mains enflées accusaient visible-ment un commencement d'hydropisie. Dans cet état et à son âge, M^{lle} *** faisait elle-même son ménage, pétrissait et cuisait son pain : c'est même beaucoup si elle ne trayait pas sa vache, ce qu'elle avait, au reste, fait pendant nombre d'années. Quand elle était jeune, elle battait à la grange, fauchait les prés et se chargeait lestement sur les épaules un sac de cent cinquante livres, sans le secours de personne. Elle avait été fort jolie, disait-on, et ses parents lui avaient fait donner une instruction variée et solide : elle parlait très bien et passait pour avoir du talent comme musicienne. Bonne à l'excès pour les pauvres et pour deux ou trois commères qui la visitaient, gracieuse et enjouée dans la conversation, elle se transformait tout à coup en hérisson qui darde ses piquants, si vous aviez le malheur de lui parler de ce qu'elle appelait la *nouvelle* religion, ou bien si l'on approuvait, en quoi que ce fût, les opinions du fantôme que j'avais entrevu du bas de l'escalier. Ce fantôme était son propre frère. À eux deux ils constituaient tout ce qui restait de leur famille ; et si la sœur était de première force en fait de pointes aiguës, le frère pouvait passer pour un vrai porc-épic. Il partit pour l'étranger dans sa jeunesse, resta quarante ans sans donner de ses nouvelles, puis revint tout à coup, sans doute avec le même habit marron et la même casquette grise à soufflet qu'il avait en partant. Son retour troubla la vie paisible de sa sœur, qui, à dater de ce jour néfaste, n'eut pas une heure de tranquillité. Le porc-épic s'installa au grenier, au milieu de vieilles ferrailles et de divers engins

mécaniques. On eût pu le prendre lui-même pour un objet moitié bois moitié fer, tant il était dur et sec.

À peine établi là haut, son premier soin fut de redresser ses piquants du côté de sa sœur. Il lui fit un procès, dans lequel il réclamait je ne sais quoi, mais sans doute de vieilles choses dans lesquelles le droit n'était pas de son côté. La sœur répondit par de volumineux mémoires, bien garnis de plaisanteries malicieuses. Elle les lisait à ses visiteurs, après quoi elle leur jouait la *Bataille de Prague* sur le vieux piano tabac. Le procès n'en allait que mieux ; il durait : et cependant le frère et la sœur faisaient leur cuisine au même foyer, mais chacun à part. Le frère, ordinairement, profitait des charbons de la sœur pour cuire ses pommes de terre, qu'il mangeait froides pendant toute la semaine, avec du bœuf qu'il ne réchauffait point. De vin, pas une goutte : il agite les nerfs, disait-il, et l'eau de pompe est bien préférable : d'ailleurs, elle ne coûte rien. — Il faisait ses lessives lui-même, par le clair de lune et tout au beau milieu du ruisseau. Quand il allait en voyage aux villes des environs, il mettait sa haute casquette à soufflet, de feutre cendré, son habit marron de quatre-vingt-neuf ; prenait un long bâton qu'il avait fabriqué lui-même, et marchait en élargissant les jambes, de peur d'user son étroit pantalon par le frottement. Souvent il plaidait en chemin, tout seul, à haute voix, ou faisait des calculs relatifs à ses machines imaginaires. Il n'allait jamais à l'église, ayant sans doute de bonnes raisons pour ne pas s'absenter de chez lui le dimanche. Chose étrange ! cet homme, dont l'avarice pour lui-même et pour sa sœur était extrême, ouvrait largement la main quand un pauvre lui demandait l'aumône. Dans la campagne, on donne au mendiant un morceau de pain, rarement quelques centimes. Dans les villes, il y a des marchands qui gardent la monnaie hors de cours pour en gratifier les misérables qui tendent la main. Eh bien ! le vieil avare savait donner un franc et même deux, sans les regretter. Il en donna même une fois quarante pour une œuvre philanthropique. Du reste, quoiqu'il attachât ses guêtres avec des ficelles, il était assez riche pour remplir ses bas de louis d'or. Pendant une époque de crise politique, il réalisa ses rentes à l'étranger et cacha sous terre, dans le vieux hangar du jardin, une somme de quatre-vingt mille francs. Ce trésor passa un temps considérable dans la cachette, connue de lui seul et d'une personne de confiance. On peut croire qu'il fit bonne garde autour du magot, de jour et de nuit.

Le procès dura des années. Enfin la sœur mourut et le combat finit. Le frère hérita des sacs de blé, du vieux piano et de tout le reste, les chats et les hérissons compris. Il n'en jouit pas longtemps, car lui aussi ne tarda pas à faire la rencontre de ce vieillard inflexible qui

porte une faux et de longues ailes. Il se courba à son tour sous le poids des ans ; et, quand son heure fut venue, quand ses grands sourcils noirs s'abattirent pour la dernière fois sur ses petits yeux gris, de nombreux collatéraux ne tardèrent pas à se partager le trésor qu'il laissait intestat et qui fut ainsi dispersé aux quatre vents des cieux.

Ces deux personnages épineux avaient été élevés d'après les idées de Rousseau, alors fort à la mode ; on voit que de tels principes avaient produit des fruits excellents.

Quand les hérissons périssent au bord des chemins ou dans leurs tanières, tout est fini pour eux ; et leurs piquants n'ont plus le pouvoir de se redresser. Quand le froid de la mort saisit le corps de l'homme, il reste quelque chose : il reste l'aiguillon du péché planté dans l'âme de celui qui n'a pas demandé grâce au Souverain Juge. Ah ! pendant qu'il en est temps, prions le Sauveur d'arracher ce dard empoisonné, afin que nous ne l'emportions pas de l'autre côté de la tombe.

BONHEUR ET FORTUNE

I

JÉAN-PAUL CROY

SIX AUTOUR DU FEU



'excellent meuble qu'un poêle de fer, quand il est construit sur un bon modèle et que son tirant d'air, sans être trop fort, est pourtant suffisant pour chasser rapidement la fumée! J'aime ce bruit du feu qu'on aperçoit à peine, mais rouge et brillant, par une petite porte toujours

ouverte, au moyen de laquelle l'air extérieur se précipite dans le brasier. Et cette bonne odeur de soupe, comme elle est appétissante! On sent déjà que le potage bouillant sera quelque chose de sain, de fortifiant. Heureuse la famille qui possède un de ces fourneaux de Morex! Si la cuisine est vaste, il faut le placer au beau milieu, sur quatre morceaux de briques et avoir soin que les tuyaux soient d'un diamètre un peu fort; il faut aussi que le coude soit élevé, arrondi de loin et non formé à angle droit comme on le faisait autrefois.

L'industrie a fait des progrès admirables en matière de poêles de fer depuis quelques années; et maintenant chacun peut s'en procurer à bon marché. Il n'en est pas de même du bois à brûler qui devient toujours plus cher et plus rare. Peut-être l'industrie nous procurera-t-elle du combustible à bas prix: qu'elle se dépêche donc, car en vérité c'est une grande question que celle du bois à brûler et de l'argent qu'il faut y mettre. Si le bois continuait à être aussi cher, les fourneaux de fer seraient peu à peu détrônés et remplacés par on ne sait quoi, au grand préjudice de la chaleur et de la vie.

Un soir, toute une famille de paysans se trouvait réunie autour d'un de ces poêles dont je viens de parler. C'était au commencement de l'hiver, en décembre; il faisait, ce jour-là, un froid de six à huit degrés Réaumur¹⁶. Huit degrés, dans cette saison, c'est déjà quelque chose.

16 - NdÉ: Environ 7°C.

Chacun se dépêche de mettre les tricots de laine et les gilets à manches de coutil poilu ; les poignées des loquets de portes sont déjà bien froides, surtout quand on vient de se laver les mains à la fontaine, et souvent les doigts s'y collent en *débattant* d'une terrible manière.

Chez Jean-Paul Croy, chaque membre de la famille jouissait vivement de l'établissement récent du fourneau. Lui d'abord, Jean-Paul, qui s'était assis sur une chaise haute : il tenait sur ses genoux le rond supérieur d'une ruche d'abeilles, en paille, qu'il avait commencée le soir précédent. Jean-Paul pouvait avoir quarante ans, la poitrine large, les mains fortes et maigres ; un bonnet très bas, de forme cylindrique, en pluche grossière, noire, couvrait le sommet de sa tête et ses cheveux déjà un peu grisonnants. Sa physionomie était celle d'un homme de bien, doux et honnête, plutôt que vantard et orgueilleux comme on en voit tant. Vis-à-vis de lui et fort près d'une lampe dont le pied de bois reposait sur une petite table carrée, était assise sa femme. Elle mettait une large pièce neuve à un pantalon de son fils aîné, Auguste, garçon de quinze ans, qui cherche dans sa Bible les passages sur lesquels il sera interrogé demain au *catéchisme*. Les passages trouvés et appris par cœur, il prendra ce corbillon en osiers jaunes, que voilà suspendu à l'une des poutres du plafond : Auguste fait ce panier dont on aura besoin au printemps, pour planter les pommes de terre. Il ne peut y travailler que dans la soirée, parce qu'il est à l'école la plus grande partie du jour. Une jeune fille de treize ans essuie proprement les soupières vides ; c'est Isaline, la seconde des enfants ; ses deux frères cadets, Paul-Edmond, qui a dix ans, et Étienne, qui en a huit et demi, sont occupés à la fabrication d'une *mésangère*. Assis par terre tout bonnement, l'un perce les petites planchettes avec un poinçon rougi au feu, pendant que l'autre les fait passer dans les fils de fer destinés à lier le tout ensemble.

Toute la famille se porte bien et paraît heureuse. Suzette Croy, la mère, jouit beaucoup de se voir si bien entourée et tendrement aimée de son mari et de ses enfants. Plus jeune de deux ans que Jean-Paul, elle a conservé de la fraîcheur et un beau teint : cela est assez rare chez une femme de la campagne, qui a nourri elle-même ses quatre enfants tout en faisant son ménage. Mais on voit tout de suite que Suzette Croy est une forte et vaillante femme ; on voudrait en douter que la chose ne serait pas possible, car, une masse considérable de cheveux noirs, et toutes ses dents encore intactes, prouveraient immédiatement le contraire.

Jean-Paul Croy s'est donc marié bien jeune, à vingt-trois ans tout au plus. Il est vrai qu'il passait pour un garçon raisonnable et sage, d'une conduite irréprochable aux yeux des hommes. Pour le carac-

tère, on aurait pu, à quelques égards, lui donner au moins trente ans. Puis, il se trouvait complètement seul, ayant perdu son père et sa mère deux ans auparavant. Il n'était donc pas possible qu'il eût une domestique pour faire son ménage, à moins de prendre une femme âgée, et il ne pouvait se passer de quelqu'un chez lui. Aussi, se décida-t-il bien vite à se marier. Il aurait pu épouser la fille d'un riche paysan du village: quelqu'un l'assura même qu'il n'avait qu'à se présenter pour être bien accueilli, mais il se retira dès la première visite qu'il fit dans cette famille: on ne sut jamais pourquoi. Probablement que quelque chose lui avait déplu, soit chez la jeune personne, soit chez les parents. Comme il ne s'était point avancé, nul ne put le blâmer.

Son parti fut bientôt pris. Jean-Paul s'habilla proprement, se fit la barbe, cira ses bottes et partit un beau matin sans dire où il allait. Il se rendit chez le pasteur d'une petite ville auquel il avait vendu un moule de bois l'année précédente; il fut reçu à la porte par une jeune et belle personne nommée Suzette Aëbli, qui le lit entrer poliment, sans sourire et sans lui adresser aucune question. Jean-Paul demanda à parler au ministre. Celui-ci le reçut dans la chambre du presbytère où il composait ses sermons depuis trente années; il écouta gravement, tout en fumant sa pipe, ce que venait lui dire Jean-Paul, et il fut tout à fait de l'avis de ce dernier, savoir, que Suzette Aëbli était précisément la personne qui lui convenait pour tenir son ménage en ordre, sa maison dans une propreté parfaite, et lui donner beaucoup de bonheur. Suzette ne possédait que ses économies de quatre années de service; mais elle avait une armoire remplie de bon linge, hérité de sa mère. Son père s'était remarié, et Suzette avait dû quitter là maison paternelle, pour faire place à une belle-mère. Suzette Aëbli devint donc, au bout de trois mois, Suzette Croy de tout son cœur. Madame la ministre la vit partir de chez elle avec beaucoup de regret, car les bonnes domestiques étaient déjà rares à cette époque, et allé prévoyait de nombreux ennuis avec la jeune fille appelée à la remplacer.

Le mariage de Jean-Paul fit jaser dans le village; on disait:

«Voilà un garçon *tout seul*, qui aurait pu faire un bon mariage, un mariage riche, — car la Césarine aura au moins dix à douze mille francs pour sa portion après la mort de l'oncle Daniel, — et ce nigaud va épouser une fille qui n'a rien: car on dit qu'elle n'a rien. Elle est belle femme, si vous voulez; elle a l'air de se porter aussi bien que le cerisier de la Volette, mais qu'est-ce que cela sans fortune! Lorsque Jean-Paul aura une troupe d'enfants à élever et à nourrir, ce n'est pas avec la beauté de sa femme qu'il mettra du beurre à sa soupe, et ce

n'est pas non plus avec ce qu'il peut semer *sur lui*, qu'il pourra donner du pain à sa famille toute l'année.»

Quelqu'un qui se trouvait là, quand on tenait de pareils discours sous le tilleul devant l'église, avant d'entrer pour le culte, répondit :

— Je ne sais pas que vous dira, François, mais Jean-Paul n'est pas encore si nigaud que vous le faites. *Contentement passe richesse*, dit le proverbe, et il faut avouer que Suzette est une vaillante femme, la plus belle fille que nous ayons vue ici depuis longtemps. Je sais bien que la pièce à Jean-Paul n'est que de sept poses anciennes de quatre cents, mais c'est du bon terrain, qui a de la fermeté. Jamais vous n'y voyez du blé qui s'écloppe, et le trèfle y prend toujours bien. Et puis, les arbres ! Croyez-vous qu'il ne fait pas bien de l'argent avec leurs fruits ? On assure que son grand poirier *Sans-crappe* a eu cette année trente-cinq quarterons qu'il a vendus aux bourgeois, à huit batz. Comptez *voir* un peu la somme ! l'intérêt de sept cents, au cinq. À présent, son champ de la Gratte, le comptez-vous pour rien ? il a pourtant mille toises. D'ailleurs, qui vous dit qu'ils auront des enfants ?

— Ah ! tu peux compter qu'ils en auront, va seulement.

— Eh bien ! s'ils en ont, tant mieux ! J'aurais bien voulu en avoir, moi. Mais voici le pasteur ; il nous faut entrer.

C'est de cette manière qu'on s'entretenait des jeunes mariés à la porte du temple. Le dernier interlocuteur avait eu raison. Jean-Paul et sa femme élevaient fort bien leurs quatre enfants, et jusqu'à présent le petit héritage avait suffi aux besoins de la famille. Les sept poses, formant le mas principal, étaient situées côte à côte d'un grand et beau domaine appartenant à un riche fabricant étranger, maintenant retiré des affaires. La petite maison de Jean-Paul, bâtie à quelques toises de la route, prenait un côté de la vue de la belle habitation du négociant, et gênait même quelque peu le passage des gros chars de foin à l'entrée principale ; toutefois M. Forré supportait patiemment cela et vivait en bonne intelligence avec son voisin Jean-Paul, dont il reconnaissait les excellentes qualités. Il venait souvent, le soir, causer un moment avec lui, vers le fourneau. Ce même soir-là, M. Forré ne tarda pas à entr'ouvrir la porte de la cuisine en disant :

— Est-il permis d'entrer ?

— Soyez le bienvenu, Monsieur, répondit Jean-Paul.

— Bonsoir, Madame Suzette ; bonsoir les enfants. Eh bien ! voisin Jean-Paul, voici un froid solide : 8, Réaumur. Mais vous ne le craignez guère, autour de ce bon fourneau ; et puis, vous avez su préparer depuis longtemps un beau tas de troncs sous votre avant-toit. Vous êtes des gens heureux.

— Voilà une chaise, Monsieur, dit Suzette Croy. Voyons, petits, faites

place. Mettez-vous là-bas pour votre ouvrage. — Ne vous gênez pas de fumer, Monsieur, si cela vous fait plaisir. Vous savez que je ne crains pas l'odeur du tabac, bien que je félicite chaque jour mon mari de n'avoir ni pipes ni cigares.

M. Forré ralluma son havane, au moyen d'un bout d'allumette déposé sur la tablette du fourneau ; puis il se mit à questionner son voisin sur la ruche à laquelle il travaillait.

— Combien vous faut-il de temps pour l'achever ? lui dit-il.

— Pour faire la ruche même, c'est-à-dire, le corps principal, que je fais en ce moment, il faut bien quatre soirées, et encore, avoir les côtes toutes préparées. On peut faire la cape, à part, d'une bonne veillée.

— De quoi sont-elles, ces côtes ? Vous donnez ce nom au fil de bois qui sert à coudre les cordons de paille ?

— Oui, Monsieur : elles sont faites de ronces vertes. Pour qu'elles soient bonnes, il ne faut cueillir que celles d'un an, droites, fermes, sans branches latérales. On ne se sert que du bout solide, dont le bois est suffisamment mûr. Les ronces, ou *ronzes*, comme nous disons, ne sont pas rondes ; elles ont ordinairement cinq côtés ; on les refend avec un couteau bien tranchant, après quoi on racle la moelle. Le bois qui reste après cette opération est mince et flexible comme le meilleur osier, et il dure longtemps. Il a aussi davantage d'être plus long, car il y a des ronces qui donnent des côtes de sept à huit pieds. On fait aussi des côtes avec de jeunes tiges de noisetiers et de frênes, quand on en possède.

— Et une ruche entière se vend avec sa cape ?

— Trois francs de France, si elle est bien faite.

— Je comprends que, pour vous, il vaille la peine de les fabriquer.

— Pensez donc, Monsieur ; il m'en faut quatre cette année : voilà douze francs gagnés.

— L'intérêt de 300, au 4. — Je suis venu, voisin Jean-Paul, pour vous demander un service.

— Eh ! Monsieur, avec plaisir : deux, si c'est possible.

— Ce serait de venir chez moi, demain matin, à neuf heures : je veux vous parler d'une affaire de terrain.

— J'irai avec plaisir.

— Bien obligé. Allons, bonsoir, madame Suzette, et toute la famille, dit-il en se levant.

— Bonsoir, Monsieur, dirent le père et la mère sans quitter leur ouvrage : — bonsoir, Monsieur ; — bonsoir, Monsieur ; — bonsoir, Monsieur ; — bonsoir, Monsieur ; — dirent les enfants en se levant et les garçons en ôtant leurs bonnets.

UNE PROPOSITION



Attends un moment, — disait Suzette à son mari en voyant qu'il se disposait à sortir, — je veux brosser un peu le col de ta veste. Ah ça ! tiens-toi sur tes gardes avec M. Forré : j'ai fait d'étranges rêves cette nuit, et je crains qu'il ne soit question de nous dans ce qu'il veut te demander.

— Sois tranquille, Suzette, et embrasse-moi ; tu peux être sûre que, s'il s'agit de nous, je ne ferai rien sans ton consentement.

Jean-Paul arriva bientôt chez son riche voisin, qui l'attendait dans un petit salon, près d'un magnifique feu de hêtre. Un valet de chambre parlant à voix basse introduisit le paysan dans cette pièce, après l'avoir conduit au bout d'un long corridor garni de tapis et chauffé par deux poêles situés à chaque bout : les catelles en étaient aussi blanches que la neige.

— Bonjour, mon cher voisin, lui dit M. Forré ; vous êtes exact au rendez-vous ; je vous remercie. Mettez-vous dans ce fauteuil et prenez une poignée de feu.

— Merci, Monsieur ; je n'ai pas froid : mais vous avez là de fameux bois. Où l'avez-vous acheté ? On dirait qu'il a été coupé dans les forêts des Abergataires.

— Précisément. Je l'ai acheté, il y a deux ans, pour vingt-trois francs le moule, environ sept écus de cinq francs : ce n'est pas cher.

— Non, en vérité.

La porte s'ouvrit et le domestique entra de nouveau, portant un plateau chargé de plusieurs bouteilles, de verres à pied et d'une assiette de lékerlets.

— Il faut prendre un doigt de vin, voisin Jean-Paul : duquel voulez-vous ? Voici, je crois, du malaga ; et voilà du bordeaux : choisissez.

— Mais, Monsieur, je ne connais pas ces vins ; je ne bois jamais que du vin de notre pays, et celui que je préfère à tous, c'est le vin de l'année. En hiver, je ne bois guère que la piquette : on garde le vin pour le printemps et les chaleurs.

— C'est clair ; vous faites bien ; mais aujourd'hui vous ne me refuserez pas ce petit verre de malaga, pour trinquer avec moi. Un morceau de lékerlet va très bien avec : à votre santé !

Maintenant, causons un peu. J'ai une proposition à vous faire ; vous me direz ce que vous en pensez, et si je vous fais une question sur votre famille, ne croyez pas que ce soit par curiosité, mais bien par l'intérêt que je vous porte à tous.

— Je vous remercie, Monsieur, dit Jean-Paul, et je vous crois. Jusqu'à présent je n'ai eu qu'à me louer de vos procédés et de votre bon voisinage.

— J'espère bien qu'il en sera toujours ainsi, reprit M. Forré.

Puis il se mit à donner de l'air à son feu, en soulevant les deux bûches qui brûlaient *de pointe*, en avant de celle placée au fond de la cheminée ; il s'en suivit un moment de silence que Jean-Paul ne voulut pas rompre, car il ne pouvait comprendre où son hôte en voulait venir. M. Forré remit les pincettes à leur place et dit enfin d'un ton très naturel :

— Vous avez une belle famille, voisin ; trois garçons et une fille, sans compter ceux qui peuvent venir ; et quand on a des enfants comme les vôtres, bien portants et bien élevés, il n'y en a jamais trop : avez-vous l'intention de les garder tous quatre avec vous quand ils seront grands ?

— Nous n'avons encore rien décidé à cet égard, Monsieur ; nous autres paysans, nous avons l'habitude de vivre au jour le jour, comme on peut, à la garde de Dieu. Mais il est sûr qu'il nous faudra penser à tout cela avant qu'il soit longtemps. Par exemple, pour Isaline, ma femme ne se soucie pas de la mettre en service : elle l'a dit plus d'une fois.

— Votre femme a parfaitement raison ; les jeunes filles de la campagne sont exposées à bien des tentations et à mille dangers, lorsqu'elles ne sont plus sous les yeux de leurs parents, et surtout si elles sont placées dans de grandes maisons où il y a plusieurs domestiques. Je puis vous en parler sagement, car j'ai vu de bien tristes choses sous ce rapport, et (je suis fâché de le dire, mais c'est la vérité) particulièrement avec des filles de votre pays. Ainsi, madame Suzette fera très bien, si vous le pouvez, de garder Isaline auprès d'elle. Mais alors, il est clair que, vos garçons devenus grands et forts, il faudra songer à leur trouver de l'occupation. Qu'en ferez-vous ?

Votre petit clos n'aura pas besoin de leurs bras réunis.

— Franchement, Monsieur, je n'en sais rien et je ne m'en inquiète pas davantage : Dieu y pourvoira.

— C'est très bien dit, mon cher voisin, Dieu y pourvoira : cependant, votre devoir, comme père de famille, est d'y penser sérieusement, permettez-moi de vous le dire. Nous devons compter avant tout, sans doute, sur l'assistance divine et sur la direction d'une sage providence ; mais Dieu demande de nous, tout aussi bien, que nous fassions valoir les talents qu'il nous a confiés. La raison, le jugement, l'intelligence, sont des talents qu'il ne faut ni enfouir, ni tenir soigneusement enveloppés dans un linge : il faut les exercer, les faire valoir aussi bien que nous le pouvons. Ainsi, il est évident que vous devez songer à l'avenir de vos garçons. Si vous les destinez à l'état de cultivateur, vous n'aurez pas assez de terrain pour les occuper sous vos yeux : un avec vous, c'est tout ce qu'il faut. Que feront les deux autres ? Or, c'est en pensant à cela que je me suis décidé à vous faire une proposition. La voici :

J'ai acheté par promesse de vente et pas plus loin qu'hier, la campagne de la Fouilleuse, que vous connaissez aussi bien que moi, si ce n'est mieux encore, puisque vous êtes né dans ce pays« et que je ne l'habite que depuis cinq ans. La *Fouilleuse* est située à quarante minutes d'ici. M. Gattival avait besoin d'argent pour son commerce ; son fermier l'a quitté brusquement et il redoutait l'ennui d'en chercher un nouveau, bref, il m'a vendu sa propriété. La Fouilleuse contient environ trente-cinq poses ; le terrain est fort maigre actuellement, mais le sol est bon ; quant à la maison, elle pourrait être meilleure, j'en conviens : elle est cependant habitable pour une famille de paysans. Je vous offre, voisin Jean-Paul, de changer troc pour troc cette campagne, contre ce que vous possédez dans ce village, savoir votre maison, les sept arpents qui me touchent et le champ de la Gratte. Tout cela ne vaut pas plus des deux tiers de la Fouilleuse, en comptant même la valeur de convenance que votre terrain a pour moi ; mais, c'est égal, disposé à faire un sacrifice qui vous sera, je l'espère, fort utile, je maintiens ma proposition pendant huit jours. Vous avez ainsi tout le temps d'y réfléchir avec votre femme. Je vous demande seulement le secret, car personne ne sait encore que j'ai acheté la Fouilleuse. Si vous n'acceptez pas, nous resterons bons amis comme du passé, et quand je pourrai vous donner un coup de main dans l'occasion, je m'en ferai un plaisir.

— Monsieur, je vous remercie, dit Jean-Paul visiblement ému ; je vous rendrai réponse aussitôt que nous serons décidés. Me permettez-vous de pouvoir, au besoin, consulter une personne qui m'a toujours

donné de bons conseils et sur la discrétion de laquelle je puis compter.

— Oui, oui, très volontiers ; c'est naturel. Allons, voisin, encore un petit verre de malaga, et nous irons voir mes vaches.

Jean-Paul et M. Forré trinquèrent ensemble ; puis, ce dernier demanda des sabots de bois et des chaussettes de laine qu'on lui apporta tout de suite, et il prit avec Jean-Paul le chemin de son écurie.

Ils trouvèrent la porte fermée en dedans.

— Eh ! Gaspard, dit le maître, ouvrez.

— Je vas, Monsieur, je vas.

On entendit saboter dans l'écurie, et bientôt un grand gaillard à bras nus vint entr'ouvrir la porte, par laquelle s'échappa un nuage de chaude vapeur.

— Faut vite entrer, Monsieur, dit Gaspard, la Marquise *il* vient de faire le veau.

CHAPITRE III

SCÈNE D'INTÉRIEUR



e Gaspard, un vrai type de berger, ou plutôt de vacher, était d'origine bernoise, du Gessenay, selon toute apparence. Blond, rosé et gras, les cheveux frisés ; une petite cravate bleue serrée au cou par une boucle d'argent ; des bras de lutteur et le regard très doux : honnête et brave garçon, mettant de côté tous ses gages, tenant son écurie dans un ordre parfait. M. Forré en était fort content, aussi lui témoignait-il sa satisfaction de diverses manières. Par exemple, chaque fois qu'il vendait une pièce de bétail, soit veau soit vache, il se réservait toujours une bonne-main convenable pour son berger Gaspard. Mais il ne s'était engagé à rien de positif sous ce rapport lorsqu'il le prit à son service : ce sera, lui avait-il dit, selon que vous remplirez votre devoir. — Le seul défaut de Gaspard, aux yeux de son maître, était d'avoir le cœur trop tendre et de s'attacher trop facilement à quelque fille de paysan, laquelle, flattée d'abord de cette préférence, finissait bientôt par l'abandonner et par épouser un garçon du pays. Le pauvre Gaspard en versait d'abondantes larmes dans son écurie, puis, quatre mois après, il recommençait une autre liaison qui se terminait de la même manière.

— Est-ce que *Marquise* est bien à son terme, Gaspard ? demanda M. Forré.

— Voï, Monsieur. Mais j'aime mieux qu'on cause pas dans ce moment.

En disant ces mots, il se mit à genoux sur la paille fraîche, derrière la vache, et passa une corde au cou du nouveau-né, que la mère regardait avec inquiétude, en mugissant doucement. Gaspard empêcha la vache de se lever, mais, au bout d'un moment, il lui

donna son veau à lécher, et fit avaler un œuf frais à ce dernier. Il prit ensuite un assez grand plat rempli de tranches de pain, versa de l'eau chaude dessus, y ajouta une chopine de vin, un verre d'huile, les coquilles de l'œuf, le cartilage trop tendre des pieds du veau, et présenta ce curieux mélange à la vache, qui l'engloutit en quelques tours de langue.

— Une belle génisse *rimme*, dit Gaspard ; Monsieur, faut la nourrir.

— Je veux bien, nous avons assez de fourrage.

— Par-guisemple, Monsieur, pour du foin, nous n'avons que tout juste, mais le regain y manque pas.

Il y avait douze belles vaches dans cette écurie, du même côté, et le taureau en tête ; de l'autre côté — car l'écurie était double, — on voyait cinq beaux élèves de quelques mois, s'amusant ensemble, se léchant, cabriolant ou se donnant de bons coups de pied pour rire.

— Oui, oui, disait Jean-Paul en examinant tout ce beau bétail ; oui, c'est une richesse.

Qui sait s'il ne pensait pas qu'un jour, lui aussi pourrait montrer une écurie aussi bien garnie dans sa future campagne de la Fouilleuse ? Il n'est pas nécessaire pour en venir là d'avoir beaucoup d'imagination.

QUE FERONS-NOUS ?



Le retour chez lui et assis vers son fourneau, Jean-Paul raconta tout à sa femme, sans oublier aucun détail et presque mot à mot. Le récit de son entretien avec M. Forré étant terminé, il appuya son front dans la main droite, en homme profondément absorbé. Et comme Suzette ne parlait pas :

— Que penses-tu de cette proposition ? lui dit son mari, sans relever la tête.

— Hélas ! dans ce moment, pas grand'chose, Jean-Paul. Je me sens troublée et je vois bien que tu l'es aussi. Il nous faut bien examiner tout cela, mais surtout prier Dieu de nous diriger. Peut-être aussi faudrait-il demander conseil à un ami, puisque tu t'en es réservé le droit. L'essentiel est de ne pas te préoccuper trop de cette affaire, car, en hiver, on a vite la bile dérangée, et les *traînes* durent longtemps. Si cet échange doit avoir lieu, espérons que ce sera pour notre avantage à tous ; mais je regretterais notre bonne petite demeure, où nous avons été si heureux jusqu'à présent.

— Moi aussi, je la regretterais, et beaucoup, car c'est la maison et le terrain de mon père. D'un autre côté, quel avenir ici pour nos enfants ? Point, comme a dit M. Forré. Il faudra qu'ils nous quittent dès qu'ils seront en état de gagner leur vie. Où iront-ils et que deviendront-ils ? et...

Jean-Paul suspendit sa phrase et parut toujours plus absorbé. Il était évidemment sous le coup d'une forte tentation de doute à l'égard d'une sage et paternelle providence de Dieu. Était-il donc absolument nécessaire qu'il connût en ce moment même les professions auxquelles ses enfants seraient destinés. L'aîné, on s'en souvient, n'a

pas encore seize ans, et le cadet à peine neuf. Il avait donc suffi des quelques mots glissés dans son esprit par M. Forré, à bonne intention sans doute, pour éveiller ou faire naître en lui toutes sortes de pensées qui lui paraissaient maintenant très naturelles, quoiqu'il ne les eût peut-être jamais abordées jusqu'à ce moment-là. Tout lui paraissait ébranlé dans sa position, pourtant si simple et si bonne. Telle est, bien souvent, dans les natures vives et impressionnables, la puissance d'un seul mot, lorsque ce mot soulève le voile qui cachait au regard an horizon nouveau.

— Et quoi?... Jean-Paul, reprit sa femme, qui se tenait debout en le regardant avec tendresse

— Et... c'est bien clair!.. Si nous avons encore un autre enfant, ajouta-t-il, toujours sans lever les yeux.

Suzette Croy tressaillit. Si son mari l'eût regardée, au lieu de s'en foncer de plus en plus dans la proposition de M. Forré, il aurait pu voir deux grosses larmes tomber lentement sur ses joues ; mais il pensait à autre chose.

— Jean-Paul, dit Suzette après un moment de silence, je crois vraiment que tu ne m'aimes plus.

Il se leva subitement : — Ah ! malheureux, dit-il, qu'ai-je fait ! — Puis, serrant sa bien-aimée sur son cœur : — moi, ne plus t'aimer, Suzette, moi, ne plus aimer la meilleure des femmes t Te faire de la peine ainsi ; te faire pleurer, et pourquoi ? Pour quelques poses de terrain, quand nous avons ici tout ce qu'il nous faut et que nous n'avons jamais manqué de rien ! Pardonne-moi ; j'étais vraiment comme possédé.

— Confiance, mon cher ami, confiance en Dieu, lui répondit Suzette tout heureuse. Demandons-lui conseil et croyons qu'il nous dirigera bien. Et, pour le moment, allons au plus pressé, c'est-à-dire, moi, à mon dîner qui doit être prêt pour midi quand les enfants reviendront de l'école ; et toi veux-tu m'apporter des pommes de terre et me chercher un arrosoir d'eau, pendant que j'irai couper une boucle de saucisse de foie ? il faut la manger avant qu'elle soit trop forte.

Jean-Paul ne se fit pas répéter le désir de sa femme. Il partit comme un trait. Suzette monta dans la chambre borgne où était la provision de salé. Quand elle fut là toute seule, elle dit à demi-voix et comme se parlante elle-même : « Ah ! c'est bien moi, encore plus que lui, qui ai besoin de confiance : et où la trouverais-je qu'en toi, Seigneur mon Dieu ? — Comme je connais Jean-Paul, il vaut mieux, sans doute, ne lui rien dire de plus aujourd'hui. Son fardeau n'est déjà que trop considérable. »

À Jean-Paul Croy mieux qu'à personne, on pouvait appliquer cette

parole de l'Écriture : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

LE POIRIER SAUVAGE



eu après le dîner, Jean-Paul prit sa hotte, une pioche, une pelle, une hache, et se rendit à son ouvrage comme à l'ordinaire. Il avait acheté, en mise publique, un poirier sauvage assez gros, que la commune possédait sur un terrain inculte, et il s'occupait à l'arracher. Son intention était d'en revendre la moitié, soit un moule, et de garder le reste pour sa provision de bois de l'hiver suivant. Ce bois de poirier sauvage fait un feu excellent, ne pétille point et fournit une braise rouge d'une grande durée. C'était presque du luxe qu'un tel combustible pour un petit ménage de campagne, mais Jean-Paul avait calculé que la moitié au moins de ce qui lui resterait après la revente de son moule ne lui coûterait que fort peu de chose, ou même rien ; et il n'était pas de ces paysans peu soucieux de donner beaucoup de peine et de tourment à leurs femmes, en n'ayant jamais que du bois vert à la maison. Et quel bois, encore ! des troncs de saule vermoulus, des peupliers émondés cent fois et dont la fibre spongieuse se remplit d'eau ; de cet affreux bois qu'il faut entasser sous la marmite, qui mouille le feu, distille une liqueur écumante au bout de chaque branche, et chante ou pleure plus haut que le coquemar. Lui, Jean-Paul, avait pour principe que *le bon* est toujours le meilleur marché, qu'il s'agisse de bois à brûler ou de toute autre denrée : de futaine, par exemple, ou de coutil pour doubler ses vêtements. Et Suzette pensait à cet égard exactement comme lui. Donc, pour en revenir à son bûcher, il s'arrangeait de manière à ne le laisser jamais dégarni. Heureuses *les femmes* de village dont *les hommes* sont aussi bien pensants et agissants que Jean-Paul sous ce rapport.

Avant de partir, il dit à Suzette : « Viens sur la Replaine, vers les

trois heures, comme pour m'apporter le goûter ; je te montrerai de là haut la campagne de la Fouilleuse. Personne ne fera attention à nous. Si tu peux prendre cette serpe en même temps, j'en aurai peut-être besoin. »

Au moment fixé, Suzette se mit en route avec le petit panier au bras et la serpe dans l'autre main. Elle ne tarda pas à rencontrer une femme du village, qui lui demanda où elle allait ainsi avec son panier et sa serpe.

— Je vais porter le goûter de mon mari, qui travaille à la Replaine.

— Et pourquoi n'y pas envoyer un de vos garçons, au lieu de vous donner cette peine, Suzette ?

— Parce qu'ils sont à l'école.

— Ah ! c'est pardine vrai ; je n'y pensais pas. Afoi ! ces écoles, ils sont ridicules avec ces écoles !

— Bonjour, Salomé ; je suis un peu pressée.

Ce qu'on nommait la Replaine, était un fort joli endroit, une sorte d'esplanade naturelle, située au pied de la montagne, tout unie et revêtue d'une abondante récolte de foin encore sur plante, mais entièrement desséché. Ce fourrage était grossier sans doute, et peu succulent ; mais la commune, en l'abandonnant, laissait perdre chaque année une litière précieuse et même une nourriture que les boeufs de travail n'auraient point dédaignée dans les jours d'hiver. La commune, propriétaire de ce terrain vague, laissait perdre tout cela, sans aucun profit pour personne ; en revanche, elle avait donc décidé d'arracher le seul arbre qui eût poussé sur ce sol, le vieux poirier sauvage. Aujourd'hui, les administrations communales comprendraient mieux leurs véritables intérêts, mais l'arbre solitaire ne serait pas plus épargné qu'alors. Allez donc parler des beautés de la nature à des gens qui ne les comprennent ni ne les supposent même ! Il faudrait commencer par leur prouver que le feuillage des arbres exerce une grande influence sur le climat d'une contrée et que, dans notre pays en particulier, il est d'une utilité incontestable, soit à cause des sécheresses prolongées, soit parce que les transitions de la chaleur à un air très vif se font parfois brusquement. Un pays sans grands arbres espacés çà et là dans la campagne, mais c'est tout ce qu'il y a de plus aride et de plus plat. — Dites-leur tout cela ; ils feront mine de vous croire, et puis et puis ils continueront à couper, et chênes et tilleuls, et noyers et châtaigniers...

Tout autour de la Replaine, les pentes rapides étaient assez bien garnies de bois ; ici, des pins sylvestres encore jeunes et excessivement épais ; là, des taillis de chênes mélangés de hêtres ; ailleurs, des aunes et des frênes, quand le sol devenait plus humide. Tout cela

formait, du printemps à l'automne, un cordon de verdure autour de l'esplanade, sur laquelle le vieux poirier sauvage avait régné pendant un siècle au moins.

Je me souviens en ce moment d'une petite colline sur laquelle on admirait douze beaux châtaigniers divisés en plusieurs groupes. La position était fort belle ; la vue, reposante et d'une grande étendue. Le propriétaire de ce terrain et de ces arbres, ayant besoin d'argent, offrit de vendre le tout à un voisin riche ou qui passait pour tel. Ce dernier en avait grande envie, mais il ne voulait pas être rançonné. Le prix demandé lui paraissant trop élevé, il fit une proposition qui fut repoussée avec menace de couper un des arbres.

— Vous êtes le maître, répondit le voisin, mais, un châtaignier de moins pour moi, c'est cent francs de moins pour vous.

L'arbre tomba ; puis un second, puis un troisième, et ainsi jusqu'à l'avant dernier.

— Je vous offre une dernière fois onze cents francs de moins, dit l'acheteur, et si vous abattez le dernier, je ne veux plus de votre fonds.

Le vandale (lequel des deux l'était le moins ?) se décida enfin à céder son terrain pour la somme offerte, et la valeur matérielle de ces arbres fut perdue pour lui. Le dernier qui restait debout, étonné sans doute d'un pareil massacre, souffrant de sa solitude et surtout des nouveaux rayons de soleil dont il fut frappé, ne tarda pas à jaunir. Enfin, un printemps, lorsque la nature se réveillait non loin de lui dans toute sa gloire, il demeura dépouillé tout de bon. Il avait péri. C'était le plus jeune et le mieux placé de tous. Aujourd'hui, vous ne verriez plus ici qu'une pente grise et aride, sur laquelle les alouettes des champs trouvent à peine quelques grains amers.

Suzette Croy, forte et bonne marcheuse, eut bientôt rejoint son mari sur le plateau. Elle lui sourit en s'asseyant pour reprendre haleine, sur une des grosses branches de l'arbre couché par terre ; et Jean-Paul, avant de prendre le pot de café qu'elle lui présentait, regarda de tous côtés. Ne voyant personne dans les environs, il embrassa tendrement sa femme en lui disant :

— Tu es bien bonne d'être venue, Suzette.

— Mais, j'étais bien aise aussi de venir un moment vers toi ; je sentais le besoin de prendre l'air, quand même il fait froid.

— Il faudra rester peu de temps ici, car tu as eu chaud en marchant ; mais attends : je vais vite faire du feu. Voilà du petit bois sec dans le creux de l'arbre.

Un morceau d'amadou allumé et placé au centre d'une poignée d'herbe sèche, vivement agitée avec la main, eut bientôt produit un jet de flamme qui se communiqua rapidement au tas de bois préparé.

Suzette put alors se mettre à l'abri d'un refroidissement, en tournant le dos à la flamme réjouissante.

De cet endroit, on distinguait facilement la position de la Fouilleuse, située une bonne demi-lieue plus bas, à l'orient. Jean-Paul, qui connaissait fort bien cette campagne, en fit la description à sa femme, très calmement, sans rien exagérer. Il y avait une assez grande maison d'habitation avec les dépendances contiguës; un petit bâtiment séparé contenait le four et les écuries à porcs. Un vieux rucher se laissait apercevoir, ou plutôt deviner, au travers des noisetiers qui l'entouraient. Une petite fontaine basse coulait à quelque distance de la maison. Une demi-pose de vigne en désordre eût montré, sur un coteau, les débris de ses échaias inclinés dans tous les sens. Ainsi que l'avait dit M. Forré, la Fouilleuse comprenait trente-cinq arpents en un seul mas, au bas duquel serpentait un ruisseau, caché dans une bordure de chênes et d'autres arbres amateurs de l'eau courante, précieuse ressource du foyer. — Tout cela était situé dans un lieu solitaire, un peu enfoncé relativement au reste de la contrée; quoique la maison fût bâtie sur une éminence, il n'était pas possible de voir le lac, pas même des fenêtres de l'étage. Les villages les plus rapprochés de la Fouilleuse en étaient bien à 25 ou 30 minutes. Une route assez bonne côtoyait la campagne au nord.

— Est-ce que le jardin est grand, demanda Suzette, et bon ?

— Mais, je crois qu'oui; moins bon que le nôtre, en tout cas, et mal soigné. Il est entouré de murs qui auraient besoin de réparations.

— Et les arbres du verger ? Ils me paraissent bien clair-semés.

— Autrefois il y en avait, en effet, davantage. Il paraît qu'on en a détruit et qu'on ne les a pas replantés.

— Et ces grands *choses* qui sont tout droits, du côté de bise, qu'est-ce que c'est ?

— Là-bas ? dit Jean-Paul, en indiquant la direction avec le fer de sa serpe.

— Oui.

— Ce sont des peupliers.

— Le terrain est peut-être humide en cet endroit ?

— Non, pas que je sache; ces peupliers ont été plantés pour abriter la maison contre le vent du nord.

— Et tu dis que le terrain est bon, en général ?

— Oui. Non pas aussi bon que le nôtre, tant s'en faut; mais avec beaucoup de travail et de suite, on obtiendrait sans doute de belles récoltes.

— Pauvre ami, tu t'y tourmenterais.

— Et toi aussi, Suzette. Si nous acceptions l'échange qu'on nous

propose, il ne faudrait le faire ni pour toi ni pour moi, mais pour l'avenir de nos quatre enfants.

— Jean-Paul, donne-moi ta main.

— Pourquoi donc ? tiens.

— Il ne faut pas dire de nos *quatre* ...

Le cœur de Jean-Paul battit violemment, et un nuage passa devant ses yeux, qu'il abaissa insensiblement vers la terre. Mais il ne tarda pas à les relever ; il fut sur le point de porter à ses lèvres la main qui gardait la sienne.

— Eh bien ! dit-il, que la volonté de Dieu soit faite ! et toi, chère amie, puissé-je te rendre heureuse, en tout et partout.

— Je ne voulais pas t'en parler aujourd'hui, Jean-Paul, mais, en venant ici, j'ai *réfléchi* que cette nouvelle charge qui nous est imposée, pourrait t'aider à prendre une décision. Je serai contente, quoi que tu fasses, surtout quand je te vois disposé à la confiance en Dieu, à la soumission, et aussi, Jean-Paul, à la reconnaissance. Suzette Croy était bien une de ces femmes aimantes, dévouées, chez lesquelles un rien, le moindre petit mot affectueux, suffit pour épanouir le cœur.

— À présent, dit-elle, il faut retourner à la maison ; les enfants vont arriver et ils ne penseront peut-être pas à *donner aux bêtes*. Et puis, le soleil n'est pas loin de se coucher ; c'est si peu de chose que les après-midi dans cette saison.

En effet, le soleil allait disparaître à l'horizon, laissant à sa suite des nuages d'or et de feu, et, de loin en loin, par les échancrures des montagnes, des fusées de lumière qui s'éteignaient rapidement.

L'HOMME À LA CRAVATE BLANCHE



omme Suzette Croy rentrait chez elle, deux messieurs, qu'elle rencontra, la saluèrent gracieusement.

— Bonsoir, voisine, lui dit l'un d'eux, M. Forré. Voilà une belle journée, bientôt finie. Avez-vous remarqué ces superbes nuages qu'on voyait à l'occident tout-à-l'heure ?

— Ah ! je crois bien, Monsieur ; je ne pouvais assez me retourner de leur côté en revenant de la Replaine : mais je suis un peu en retard ; il faut que je me hâte.

— Bonsoir, voisine.

Les deux messieurs, tout en noir, chapeaux noirs, continuèrent à se promener dans le chemin, tantôt devant la maison de M. Forré, tantôt devant celle de Jean-Paul. Ils causaient amicalement, avec entrain et gaiété, comme peuvent le faire deux anciens amis de collège qui, ayant fait fortune, se racontent leurs souvenirs d'enfance ou les moments de crise par lesquels ils ont passé plus tard. Ils s'arrêtaient de temps en temps, se mettaient en face l'un de l'autre, gesticulant, parlant plus bas, ou frappant de petits coups avec leurs cannes, sur la voie bien unie et résonnante. Puis, ils recommençaient leur promenade. Pour eux, bien évidemment, le gros de la vie était traversé ; ils avaient bataillé longtemps avant d'en venir là ; mais ils avaient réussi, et ils pouvaient maintenant se féliciter.

Sont-ils heureux, vraiment heureux ? Oui, sans doute, s'ils ont placé leur trésor sur un fonds solide, inébranlable, sur la promesse de Celui qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement. S'ils peuvent dire avec un prophète : « L'Éternel est ma force et ma louange, et il a été

mon Sauveur, » tout va bien pour eux ; sinon, toutes leurs richesses sont trompeuses, et toute leur gloire est pareille à la fleur des champs.

L'étranger (il portait une cravate blanche) demanda tout à coup à son ami :

— Mais, dis-moi, Forré, pourquoi ne fais-tu pas disparaître cette dépendance, qui jure avec ta maison d'habitation ?

— Mon cher, répondit M. Forré en souriant, cette maison ne m'appartient pas.

L'autre recula de deux enjambées, et mettant les pouces dans les emmanchures de son gilet :

— Cette baraque n'est pas à toi ?

— Et non !

— À qui donc ?

— Au mari de cette femme que j'ai saluée il y a un moment.

Le monsieur en cravate blanche fit sortir sa langue, puis il continua :

— Quelles gens as-tu là pour voisins ?

— De braves et honnêtes gens.

— Tant pis, mon cher.

— Mais quelle drôle d'idée as-tu là ?

— Tant pis, te dis-je. Jamais tu ne viens à bout de les débloquer, tes braves gens. Les honnêtes gens, dans cette classe-là, tiennent à leur maison bien plus encore qu'aux murs de leur église.

— Eh bien ! quand cela serait, j'en prendrais vite mon parti, je l'espère du moins.

— Tu l'espères : allons, cela me fait plaisir pour toi, Forré ; je ne t'en demande pas davantage, parce que je vois qu'il y a quelque chose là dessous. Mais c'est grand dommage que ces voisins soient de si braves gens.

En ce moment, Jean-Paul parut au contour du chemin, la hotte chargée de superbes copeaux.

— Tiens, voici le maître, dit M. Forré. — Voulez-vous, voisin Jean-Paul, que je vous aide à décharger votre hotte ?

— Oh ! vous êtes trop bon, Monsieur ; je puis faire cela tout seul.

Dégageant un bras du cordon, il fit tourner lestement le fardeau tout entier sur son genou droit, et, de là, déposa la hotte sur le pavé de la cour, l'appuyant au mur de la maison, sans avoir fait tomber un seul copeau ; puis, saluant ces messieurs, il demanda à Auguste, qui sortait de la grange, d'apporter ce qu'il fallait pour traire la vache.

La cloche du dîner se fit entendre chez M. Forré. Les deux amis se rendirent à son appel quasi bras dessus bras dessous, mais, de temps en temps, l'étranger répétait : « Dommage, dommage, mon 1res cher, d'avoir pour voisins de si braves gens. Ce Jean-Paul m'a l'air d'être le

fil de son père, lequel l'était déjà de son aïeul. Ont-ils des enfants, ces deux êtres-là ?

— Oui, quatre beaux enfants.

— De mauvais sujets, je parie.

— Pas du tout ; des enfants bien élevés, polis, honnêtes : trois garçons et une fille.

— Alors, mon cher, tu es décidément perdu.

Un grand éclat de rire termina l'entretien. Une heure après, on servait le café dans des tasses de porcelaine de Chine sur un plateau de vermeil, présenté aux convives par le valet de chambre de M. Forré.

Chez Jean-Paul, toute la famille, réunie autour du poêle de fer, se régalaient d'une excellente soupe aux pommes de terre et aux légumes verts. Suzette l'avait fait cuire à grand feu, et la soupe n'en était que meilleure. Une pincée de céleri en feuilles en relevait agréablement le goût. Suzette aimait l'arôme un peu sauvage de cette plante, et son mari ne le craignait point. Quant aux enfants, ils en étaient passionnés.

UNE SINGULIÈRE COUTUME



Le lendemain, beau dimanche d'hiver. Entendons-nous, toutefois. Le soleil ne brille pas dès le moment de son lever ; non, jusqu'à dix heures du matin, le ciel est voilé ; mais il se fait alors des éclaircies, et peu à peu le léger brouillard dont l'air était imprégné se dissipe. La lumière apparaît partout, claire, sereine, bien venue. C'est l'heure où l'on se rend au culte dans les villages ; si les chemins sont secs, saupoudrés d'une fine poussière terreuse, c'est tout plaisir que de marcher. Et quand on arrive au temple ou à la chapelle, comme il fait bon entrer et s'asseoir ! Ici l'air est chaud, légèrement vaporeux ; on respire à l'aise, après avoir quitté l'atmosphère un peu desséchante de la rue. Mais surtout, quelle paix on trouve dans la pensée que le Seigneur règne, que nous sommes dans sa main, et qu'il veut bien recevoir nos adorations et nos prières ? Ô bénédiction du culte en commun ! Pourquoi donc les populations de nos villages la comprennent-elles si peu ? Les pères et mères ne voudraient pas pour beaucoup que leurs enfants passassent plusieurs dimanches sans se rendre au culte, et la grande majorité des parents n'y vont presque jamais. « Comment faire, disent-ils, on n'a pas le temps : j'ai ma chambre à nettoyer, — j'ai ma vache à tondre ; — mes toches de bois à visiter, etc. » — Hélas ! ils font toutes ces réponses sans même penser une seule fois aux conviés dont parle Jésus-Christ, qui tous, les uns après les autres, refusent d'entrer au souper préparé gratuitement pour eux.

Dans beaucoup de familles cependant, le devoir de se rendre au culte public est compris et accepté. On s'arrange de manière à aller

au temple chacun à son tour, ou encore mieux, le mari et la femme ensemble ; les enfants sont déjà partis avec Monsieur le régent, qui veut essayer un chant sacré, avant la lecture du décalogue.

Heureuses familles ! Allez vous nourrir du pain céleste. Puisse-t-il vous être distribué largement, sans réticences et sans mélange humain. Allez goûter combien la parole du Seigneur est douce : elle restaure l'âme. — En cheminant avec tous (car je parle ici des congrégations de noms différents), je me suis souvent demandé pourquoi donc on ne voit jamais un homme et une femme de la campagne, jeunes ou vieux, se donner le bras lorsqu'ils suivent le même chemin. Ils affecteront, au contraire, de prendre, l'un la droite, et l'autre la gauche de la route. Ce mari et cette femme s'aiment beaucoup ; ils font bon ménage ; on ne les entend jamais se quereller ou même parler un peu trop haut ; ce sont des caractères très doux, d'une bienveillance à toute épreuve : eh bien ! non, jamais le mari n'offrira son bras, et jamais la femme n'utilisera de son droit d'aller le prendre.

Cela me choque, positivement. Car, me dis-je, voilà un jeune homme qui, pendant cinq ans, dix ans peut-être, a fait la cour à cette jeune femme. Son plus grand bonheur était alors de lui donner le bras en traversant le village les jours de fête et en la reconduisant chez ses parents. À peine mariés, ces deux époux n'oseront plus aller nulle part, le faible s'appuyant sur le fort ; non, une coutume brutale exige qu'ils fassent comme les autres, c'est-à-dire, qu'ils aillent chacun leur chemin et peut-être ainsi chacun selon ses pensées. Ah ! certes, si j'étais à leur place, je me mettrais bien au-dessus d'un tel manque, de sociabilité, sans parler même de la protection qu'un mari doit toujours à sa compagne.

C'est là, sans doute, ce que pensaient Jean-Paul et Suzette Croy, car, ce dimanche-là, on les vit passer autrement que tout le monde. Plus d'un rustaud sourit et bavarda ; mais qu'est-ce que cela fit à Jean-Paul ? N'était-il pas plus heureux que ceux qui marchaient seuls ? Et Suzette, bien au chaud dans son manteau brun à cape, ne jouissait-elle pas de son bonheur plus que les autres jeunes femmes du village, qu'on rencontrait une à une tenant dans leurs mains réunies, leur livre de psaumes ou de cantiques à crochets d'argent ?

UN PAS EN AVANT



Le mari et la femme étaient revenus chez eux encouragés et fortifiés par la prédication qu'ils avaient entendue. Le pasteur, homme d'une grande expérience chrétienne et doué de beaucoup de tact, avait parlé à ses auditeurs de la paix qu'on éprouve à la pensée que tout, dans la main du Père céleste, est pour le plus grand bien de ceux qui se confient en lui. Les contradictions de la vie, les ennuis, les difficultés de positions que lui seul connaît, les maladies, les épreuves secrètes et les douleurs connues, tout est bien, dans son amour envers de pauvres enfants perdus par eux-mêmes et se laissant égarer par de pernicieux penchants. Lui, qui sait parfaitement ce qui nous est nécessaire, envoie à chacun précisément ce qu'il lui faut ; et si nous savons reconnaître sa main dans les appels qu'il nous adresse, cette main bénira très certainement, encore plus par l'épreuve et la douleur, que si elle s'ouvrait remplie de bienfaits visibles et matériels.

Ainsi, Jean-Paul et Suzette se disaient que, n'ayant rien fait pour provoquer la proposition de M. Forré, ils ne devaient pas s'en tourmenter dans leur esprit ; que leur devoir était de s'examiner eux-mêmes, afin de ne pas se laisser entraîner à ce qui pourrait être une tentation. S'ils acceptaient l'échange, ce devait être parce que la chose leur paraissait bonne et avantageuse dans leur position actuelle, mais nullement en vue de s'établir à la Fouilleuse, eux et leurs enfants, à perpétuité. S'ils refusaient, eh bien, c'était aussi parce qu'ils verraient mieux leur petit chemin dans la voie que Dieu leur avait tracée jusqu'à présent. Dans les deux expectatives, ce qui importait avant tout, pour eux, c'était d'agir avec confiance en Dieu, c'est-à-dire, avec foi. Or la prédication du pasteur avait puissam-

ment contribué à les a mener à cette vue claire et simple de leur position morale.

Le paysan, d'ordinaire, use peu de raisonnement, à moins qu'il ne s'agisse d'une règle d'arithmétique. Pour tout ce qui se rapporte à un but plus élevé et au domaine de l'âme, il est rare qu'il ne l'abandonne pas aux quatre vents des cieux. Sauf quelques natures privilégiées, tous vont beaucoup à l'aventure et sans réflexion aucune sous le rapport en question. Jean-Paul et sa femme, qui pourtant avaient de la piété, ne seraient probablement pas arrivés par eux-mêmes et avec les seules forces de leur intelligence, à se faire une idée juste et calme du sujet sur lequel ils devaient se décider. Ils ne crurent pas que le ministre les avaient eus en vue particulièrement dans son sermon, comme beaucoup d'auditeurs se le figurent parfois ; mais ils sentaient qu'ils avaient reçu de Dieu, par la bouche de son serviteur, une grâce, un don direct et particulier qu'ils devaient mettre à profit.

Les personnes qui n'ont pas été élevées à la campagne et qui n'y vivent pas, pourront dire qu'il n'y a pas ici de quoi se morfondre en pensées ; que c'est une affaire toute simple, une chose de rien, à savoir une maison et du terrain qu'on échange contre une autre maison et un autre terrain ; qu'il suffit de calculer si le premier lot vaut mieux, ou moins que le second : voilà tout.

Non, ce n'est pas tout ; et cette manière de voir n'est que très superficielle. Un habitant des villes se trouve bien logé dans sa maison, sans doute ; encore mieux, peut-être, dans celle qu'il loue ; mais, dans l'un ou l'autre cas, il est, de fait, peu maître chez lui. Son horizon, c'est la rue, ou quelque place publique. Pour beaucoup, cet horizon n'est même qu'une cour intérieure. Un paysan, oh ! c'est une puissance ! il est roi dans sa possession ; son trône se compose peut-être de planches pourries ou d'un tas de fumier, mais, c'est égal : il commande, ici, et déjà la différence en sa faveur est immense. Puis, s'il est doué de quelques sentiments élevés, s'il sait jouir de la nature qui l'environne, s'il se souvient que, de génération en génération, sa famille s'est abritée sous le même toit, est entrée et sortie par les mêmes portes, a respiré le même air, cultivé le même jardin, puisé de l'eau à la même source, — il tiendra pour un bien mal inspiré celui qui viendrait lui dire : change ton lot contre le mien, car ce dernier vaut pour toi davantage.

Et voilà pourquoi Jean-Paul dit à sa femme vers le soir, en revenant de faire le tour de sa petite possession : — Suzette, si tu n'as pas de regrets, je suis tout décidé à rester ici, sur le petit coin de terre où nous avons été si heureux jusqu'à présent. J'entends comme une voix secrète qui me crie de ne pas abandonner la

maison de mon père. Nous avons toujours eu du pain et de l'ouvrage ici ; Dieu saura bien nous en donner encore, lorsque nous serons plus nombreux et plus forts.

Si, vous et moi, lecteur, nous avons été là (inaperçus, cela va sans dire) nous aurions vu Suzette Croy sauter au cou de son cher Jean-Paul et pleurer de bonheur en s'appuyant sur son épaule. Elle était si heureuse de n'avoir pas à déménager ! et tout était si bien en ordre chez elle ! Oh ! comme elle bénissait Dieu d'avoir un si bon *maître*¹⁷, un si fidèle compagnon de voyage.

17 - *Notre maître*, disent familièrement les femmes de la campagne.

BOURRASQUE



Le soir de ce même jour, lorsque les enfants furent couchés, les deux époux restèrent encore un moment à causer vers le fourneau, dans lequel un reste de braise et la cendre chaude entretenaient une douce chaleur. Jean-Paul ôta ses sabots, puis se renversant eu arrière sur sa chaise, il appuya ses pieds contre la paroi de fer. Suzette lui fit observer qu'il pourrait bien brûler ses chaussettes de laine ; mais il lui répondit qu'il n'y avait pas de danger, le feu étant presque éteint.

— Il faudra donc parler à M. Forré demain, continua-t-il, puisque nous voilà décidés. C'est curieux, mais j'éprouve une sorte de crainte à l'idée d'aborder franchement le sujet avec lui, et rien que d'y penser me donne déjà dos battements de cœur. Je pourrais attendre cinq jours encore ; cependant, je crois que mon devoir est d'aller chez lui demain. Tu me ferais bien plaisir si tu voulais venir avec moi, Suzette ?

— Si tu y tiens beaucoup, j'irai volontiers. Je préférerais pourtant que tu dissés la chose à M. Forré tout seul, comme il l'a fait avec toi ; peut-être le préférerait-il aussi.

— Alors, j'irai seul.

En ce moment, les volets non crochés de la fenêtre de la cuisine se mirent à battre violemment contre la croisée, et l'on entendit gémir le vent dans la cheminée. De petits grains de grésil commencèrent à frapper sur les vitres, et bientôt tout indiqua que le temps *tournait* subitement à la neige. Un sifflement aigu, continu, s'entendait partout dans la maison. Lorsque Jean-Paul ouvrit la fenêtre pour arrêter les contrevents, la neige s'engouffra dans la cuisine, et la bouffée de vent qui passa avec, elle fut si forte, qu'elle éteignit la lampe et culbuta une lanterne déposée sur la table.

— Ferme, ferme vite, dit Suzette.

Puis elle eut bientôt retrouvé de la lumière et réparé le désordre.

— Quel temps nous allons avoir demain ! dit Jean-Paul ; mon poirier va être joliment couvert : mais j'ai quelques échalas de cytise à faire, la paille de vigne à préparer ; des manches d'outils : je pourrai mettre le banc-d'âne à l'entrée de l'écurie et y travailler au chaud. Il faut bien que l'hiver se fasse une fois ; mieux vaut à présent que plus tard. — Nous aurons peut-être demain un pied de neige en rase campagne. Je plains les pauvres gens sans asile. Au moins nous avons, nous, une bonne maison.

— Et de bons voisins, ajouta Suzette ; car avoue qu'il ne serait pas agréable de se sentir tout seul, cette nuit, dans quelque ferme isolée ?

— Comme à la Fouilleuse, n'est-ce pas ?

— C'est vrai que j'y pensais ; et je me disais qu'il y a, au fond, un bien grand égoïsme à vouloir vivre seul, et qu'ils n'ont guère le cœur à la bonne place, ceux qui se félicitent et se glorifient de n'avoir pas de voisins. Mais, entends-tu siffler le vent ? On dirait même que quelqu'un se secoue et frappe du pied devant la porte.

Un coup assez fort, donné contre la porte d'entrée, vint prouver que Suzette avait bien entendu. Jean-Paul alla voir et demanda du dedans, avant d'ouvrir, qui était là et ce qu'on voulait.

— Hélas ! mon pauvre Jean-Paul, c'est moi. Pour l'amour du bon Dieu, laissez-moi coucher dans votre écurie.

Jean-Paul reconnut la voix et ouvrit.

— C'est bien à de telles heures qu'on vient frapper à la porte des gens, dit-il au visiteur si tardif. D'où venez-vous dans un pareil équipage, mon pauvre Jaunier ?

— De Mézières et de bien plus loin. Voilà deux jours que je suis en route ;... je vais à Genève, faire — une petite tournée chez les amis et bons messieurs.... avant l'hiver ; car, je n'ai pas le sou pour.. .. mes petites choses.... de l'hiver.

— Allons, entrez.

— Bonsoir, Suzette ;.... comme va-t-il ? et les enfants ? ... bien grands et sages ? Pour vous, il vous fait bon voir ;... vous êtes toujours plus jolie véritablement. .. Ah ! pauvre ami Jean-Paul, ... si tu savais quel vilain sot-chien de pays *c'est* par là-haut !... des endroits perdus... On n'y voit jamais un chat pendant l'hiver... Je suis en pensi...on dans une maison foraine. .. chez des gens qui vivent comme... des loups. Jamais, du grand jamais, une goutte de vin ! pas même à Noël. De la soupe... des tommes qui sont plus maigres qu'un cent de clous.... et dures comme la pierre. Et moi... qui suis sujet... à l'oppres-si-on !

Ici, le discoureur en voyage se mit à tousser et à respirer avec bruit,

comme s'il eût été affecté d'une bronchite : Jean-Paul, qui le connaissait bien, sourit, lui dit de s'asseoir, puis, reprenant son air plutôt froid, il lui demanda s'il voulait manger quelque chose.

— Rien qu'une petite *croustille* : deux doigts de pain, comme ça, pas plus.

— Et un verre de vin, lui répondit son hôte, en le lui versant.

— Là, comme ça, bien obligé. Voilà qui est fait. La crise d'oppression avait disparu, comme par enchantement.

Suzette tendit la lanterne allumée à son mari, qui, suivi de Jaunier, prit le chemin de l'écurie. Il délia deux gerbes de paille *brassée*, dans lesquelles Jaunier se jeta sans hésiter, après avoir ôté sa veste pour s'en servir de couverture.

— Bonne nuit, lui dit son hôte compatissant ; mais, dites-moi donc, voulez-vous être le même homme jusqu'à la fin ? Il serait temps de se corriger, pourtant, et de changer de vie. Vous voilà vieux tout de bon et la mort peut venir d'un jour à l'autre.

— Ah ! tu dis bien, ami Jean-Paul, mais s'il te fallait vivre avec ces *décorants* de par là-haut, jamais tu n'y tiendrais.

— Peut-être bien que non. Seulement, il ne fallait pas, comme vous l'avez fait, se mettre dans le cas d'y être placé. Et encore, vous êtes heureux que votre commune puisse payer pour vous. — Mais ce que je voulais vous dire encore une fois, mon pauvre Jaunier, — et je vous le dis sérieusement, — c'est que les ivrognes n'hériteront point le royaume de Dieu. Pensez-y, vous qui avez tant bu de vin dans votre jeunesse.

Jaunier ne répondit rien. C'était un petit homme, aux yeux éveillés, le nez rouge et tourné de côté. Il tutoyait Jean-Paul, par vieille habitude. Autrefois il avait travaillé avec lui, lorsque ce dernier n'était encore qu'un jeune garçon.

Chaque année, à l'entrée de l'hiver, et aussi une fois en été, Jaunier faisait une tournée de visites chez les *amis* et bons messieurs, ses anciens maîtres ; et il rentrait d'ordinaire dans sa pension, si éloignée des auberges et des cabarets, avec quelque monnaie, ou plutôt avec quelques bouteilles qu'il cachait soigneusement dans son coffre, et dont il prenait un petit *doigt* chaque matin en se levant. — Oui, oui, mon brave monsieur Jean-Paul, dit-il, en partant le lendemain matin, oui, seulement six crutz, s'il vous plaît. C'est pour m'acheter quelque chose de *doux*, qui soit bon contre l'oppression.

Jean-Paul donnait les six crutz demandés, et Jaunier continuait son pédestre voyage. Il avait plus de soixante-dix ans. À des gens pareils, que faire et que dire ? Leur mettre de la paille fraîche dans l'écurie, le soir, quand ils arrivent ; et leur donner six sous, le lende-

main, comme faisait Jean-Paul.

LA RÉPONSE



n est-il tombé ! en est-il tombé, de la neige ! disait le petit Étienne, regardant la campagne toute blanche et les arbres pliant sous le manteau jeté sur leur branchage pendant la nuit.

— Tiens, Auguste, voilà le prunier-gentil qui craque : le voilà fendu par le milieu. À bas ! you !

En effet, le vieux prunier venait d'être partagé en deux par le poids de la neige. La déchirure toute fraîche laissa voir un bois rouge et vermoulu. Le petit garçon appela son père, pour lui montrer l'accident.

Dès que Jean-Paul eut vu la fin tragique de son arbre, il dit à Auguste de laisser là son balai, dont il se servait pour ouvrir un passage dans la cour, de prendre une perche à secouer les noix et de venir avec lui pour faire tomber la neige des arbres du jardin et du verger.

— Attache ton pantalon au bas de la jambe avec des ficelles, et dépêchons-nous. Paul-Edmond et Étienne balaieront à ta place. Voistu, Etieune, fais un petit sentier à ta mère jusqu'au poulailler.

— Oui, oui, papa, dit le petit homme en prenant un air d'importance, bien qu'il eût toutes les peines du monde à manier le gros balai.

Jean-Paul et Auguste s'en allèrent abattre la neige dans leur petit enclos, partout où le poids de celle-ci pouvait faire craindre quelque dommage. La neige, en tombant se broyait en menue poussière, et les branches, retrouvant toute leur élasticité, remontaient d'un seul bond à leur position naturelle, encore un peu ébouriffées et comme de mauvaise humeur.

Bientôt le père et les garçons rentrèrent à la maison, ceux-ci, pour avaler leur déjeuner, prendre leurs livres et leurs cahiers, et partir pour

l'école, qui sonnait.

Que d'ouvrage cette belle neige donne au village, lorsqu'elle arrive ainsi brutalement ! Les maisons dont les toits ne sont pas lambrissés, en sont garnies dans les greniers pratiqués sous les tuiles, car le vent la chasse et la fait entrer par les interstices du couvert, et soulève même de temps en temps chaque tuile de la toiture. Il faut alors ramasser, balayer, monter sur les soliveaux élevés, secouer les linges étendus et enfin emporter toute cette neige à la rue. Sur la voie publique, on traîne une lourde caisse de planches assemblées eu triangle, — quand la commune ou quelque particulier possède un de ces simples et précieux instruments. Mais si le vent du nord commence à souffler pendant que la neige est encore à l'état de globules légers et poreux, on peut être assuré qu'un grand travail se prépare pour la paisible communauté. Dans les vingt-quatre heures, les chemins se remplissent de neige jusqu'à la hauteur des baies qui les bordent ; et lorsque le fait est constaté, le sergent municipal s'en va frappant de porte en porte, dans toutes les maisons, en disant : « Un homme avec une pelle, pour le *commun*. »

Chacun s'empresse d'obtempérer à l'ordre, et c'est un plaisir de voir comme l'ouvrage se fait de bon cœur, et comme les chemins sont promptement déblayés. Un tel travail est ordinairement récompensé par une bouteille de vin, que chaque homme de corvée peut faire quérir au cabaret pour la boire avec sa famille.

Jaunier étant parti, et Jean-Paul ayant fait la pâture de son petit troupeau, pour le repas du soir, il rentra chez lui pour mettre des souliers et se *requinquer* un peu, avant d'aller chez M. Forré. Il ôta son tablier, brossa son pantalon demi-laine et demanda à sa femme s'il devait mettre sa veste de drap gris, ou garder son vêtement ordinaire de travail.

— La veste de drap et un gilet propre, lui répondit Suzette. Ta chemise est Manche, puisqu'elle est d'hier, mais ôte cette cravate de couleur et mets ta noire. Attends, je vais te chercher tout ça. Quand on va dans une maison aussi propre et aussi soignée que celle de M. Forré, il ne faut pas s'y présenter en habits qui sentent le foin ou l'écurie. Si tu rencontrais par hasard M^{me} Forré ou sa demoiselle, — mais c'est peu probable, — il vaut mieux que tu sois mis proprement.

— Sais-tu si le grand monsieur est reparti ?

— Je crois l'avoir vu passer devant chez nous encore hier au soir.

— J'avoue que je n'aimerais pas tant qu'il fût là ; il ne me plaît guère avec ses yeux perçants.

— Va seulement et ne t'inquiète de rien. Tu demandes si M. Forré est chez lui et s'il peut te recevoir un moment en particulier.

— Allons, il faut s'exécuter. Adieu, Suzette. — Que Dieu t'accompagne, mon ami.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que Jean-Paul était introduit dans la bibliothèque de M. Forré.

C'était une pièce un peu plus longue que large, à plafond élevé. Un feu bien bourré de cendre attaquait lentement une grosse bûche dans la cheminée ; les murs étaient partout garnis de rayons de bois poli, chargés de livres à belles reliures. De nombreuses armoires à panneaux d'érable tacheté formaient les soubassements. Une table à écrire fort simple, poussée de côté, laissait le devant du foyer libre. Le monsieur en cravate blanche était assis là, lisant un journal ; il se leva à l'arrivée de Jean-Paul, lui fit une légère inclination de tête, mais ne lui adressa pas la parole.

— Veuillez vous asseoir, voisin, dit M. Forré, en lui avançant une chaise. Je vous présente mon ami d'enfance M. Sacot, fabricant d'étoffes.

Jean-Paul fit un salut respectueux et se hasarda d'ajouter :

— Monsieur est-il dans ce pays pour la première fois ?

— Non pas ; j'ai fait souvent le voyage de Suisse, en passant plus bas, au bord du lac ; mais c'est en effet la première visite que je fais à mon ami, votre proche voisin. On dit, monsieur Croy, que vous avez de beaux garçons et qui vont bien. C'est une richesse. Il vous faudra leur donner une bonne instruction primaire (dans votre heureux pays rien de plus facile, et ce n'est pas partout comme ça !), bonne écriture, orthographe et calcul, bonne rédaction ; puis, si vous voulez m'en envoyer un à seize ans, deux même, si vous préférez, je leur trouverai de l'occupation dans mes bureaux.

— Monsieur, vous êtes bien obligeant, et je vous remercie ; je ne dis pas non quand nous en serons là pour les deux cadets, car, pour l'aîné, je ne pourrai guère m'en séparer. Son goût, d'ailleurs, est de rester à la campagne. Mais je suis très reconnaissant de votre proposition.

Jean Paul se tournant alors du côté de M. Forré, lui dit à voix basse :

— Je vous apporte la réponse, Monsieur.

— Oh ! déjà, tant mieux.

M. Sacot se leva pour sortir, mais M. Forré le retint par la basque de son habit.

— Reste seulement, Carl. Tu n'es pas de trop ici, et ta présence ne gênera pas le voisin Jean-Paul. Vous venez de faire si bonne connaissance ! D'ailleurs je l'ai expliqué ce dont il s'agit.

Le manufacturier reprit sa place sur sa chaise et continua la lecture de son journal.

Une vive émotion parcourut les veines de Jean-Paul, mais il eut pourtant la force de la maîtriser.

— Je suis donc venu auprès de vous, Monsieur Forré, dit-il lentement, pour vous remercier de votre proposition. Je l'ai trouvée acceptable, au premier moment, et généreuse même à beaucoup d'égards ; mais, en y réfléchissant de plus près, nous avons fini par décider, ma femme et moi, de ne rien changer pour le moment à notre position actuelle. Je vous prie de ne pas prendre la chose en mauvaise part ; nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous être agréables comme voisins : pour accepter l'échange, c'est impossible.

Peu à peu, M. Sacot avait baissé sa feuille de papier, et ses grands yeux noirs s'étaient dirigés sur le paysan, à mesure que ce dernier parlait. On voyait que le manufacturier s'intéressait vivement à ce débat. M. Forré ne répondit pas d'abord ; il prit les pincettes et se mit à tisonner le feu, ainsi qu'il l'avait fait lors de la première visite de Jean-Paul.

— Est-ce, dit-il enfin, est-ce la difficulté de vous procurer un chédal qui vous retient ? Je vous donnerais la *Marquise* et son veau.

— Non, Monsieur, je vous remercie.

— Un char de campagne complet ?

— Non, non.

— Mille francs dont on ne parlera pas ? Jean-Paul se leva subitement :

— Permettez-moi de me retirer, mon cher monsieur, dit-il excessivement ému. Je vous remercie encore mille fois, mais je n'accepte rien. Vous me teniez si fortement que j'ai peur de moi-même ; et si je ne tenais pas à l'héritage de mes pères comme à une chose sacrée, il y a trois jours qu'il serait à vous. Je ne ferai pas fortune ici, ni nulle part, je le sais : je n'ai pas d'ambition pour moi. Mes enfants, si Dieu leur prête vie, suivront la voie qui sera la meilleure à leurs yeux et le plus en rapport avec leurs facultés. Je craindrais de me tromper en voulant les forcer à en accepter une toute faite d'avance et choisie par moi.

— Ecoutez, Jean-Paul, dit M. Forré, qui s'était aussi levé, vous ne partirez pas comme ça. Je veux que vous me donniez la main, et j'entends vous la serrer cordialement. Savez-vous que vous valez mieux que moi, et que vous venez de me donner une sérieuse leçon ? Savez-vous, ami Jean-Paul, que moi, qui suis riche comparativement à vous, savez vous que je regrette chaque jour d'avoir vendu mon petit héritage paternel, pour le jeter dans mon commerce, alors que j'aurais pu faire autrement ? Ah ! mon cher, oui, gardez votre maisonnette et restons bons voisins et bons amis.

M. Sacot s'était caché la figure dans son journal, qu'il chiffonnait.

— Jean-Paul sortit, et quand monsieur Forré referma la porte de sa bibliothèque, il vit son vieil ami qui s'essuyait le visage avec son mouchoir.

— Eh bien donc ! qu'as-tu ? lui dit-il.

— Ce que j'ai, cher ami ? J'ai, oui vraiment, j'ai honte d'avoir parlé de ces gens avec une telle légèreté. Je t'en fais mes excuses. Non, en vérité, je ne croyais pas qu'on trouvât encore en noire temps des hommes d'une telle trempe, et je te félicite d'avoir celui-ci pour ton plus proche voisin.

— Ils sont bien rares, en effet, mais tu vois pourtant qu'il est possible d'en exhiber encore un véritable échantillon.

— Tu me conduiras chez lui ce soir, n'est-ce pas ? Je veux donner un fichu à sa femme et à sa fille.

— Très bien, mon cher, nous irons.

— Une famille de Naboths, Forré, de véritables Naboths.

— Ah ! voilà que tu recommences à sourire : à la bonne heure. Eh bien ! s'ils sont des Naboths, que Dieu les bénisse ! Pour moi, je suis décidé à n'être jamais pour eux un Achab¹⁸.

— Alors, dis-moi, que feras-tu de ta *Pouilleuse* ?

— *Fouilleuse* et non *Pouilleuse*, s'il te plaît : je la revendrai...

Lecteur, nous les reverrons peut-être un jour. En ce moment, Jean-Paul raconte à sa femme ce qu'il vient d'entendre chez M. Forré. Ce dernier et son ami font une course en traîneau. Les enfants Croy reviendront de l'école et dîneront de bon appétit. Gaspard, le vacher, soupire en étrillant ses génisses. Jaunier explique à quelque ancien maître les côtés fâcheux de sa po..si..ti..on ; et moi, qui n'ai sans doute rien de mieux à faire aujourd'hui, je chausse mes guêtres de ratine et je vais aussi courir à travers champs, dans la neige. C'est un exercice fatigant, mais qui ravive les poumons.

18 - NdÉ: Cela réfère à un épisode dans le livre des 1Rois, chapitre 21.

LA FOUILLEUSE

UNE ANNONCE DE JOURNAL



Dans un village reculé du canton de Vaud, c'est-à-dire, dans un de ces nombreux et florissants villages qui sont ou entourés de bois, de champs et de prairies, ou situés au pied de riches vignobles, mais dans tous les cas assez éloignés des principaux centres de population et de civilisation, — dans un de ces villages-là, un homme large et trapu s'en revenait chez lui, portant un bidon de fer-blanc à la main droite et, dans la gauche, un numéro de journal. En passant près de la fontaine publique, il rinça le bidon encore humide de lait (il revenait sans doute de la fromagerie), et il le remplit d'eau propre qu'il emporta. Arrivé au bas de l'escalier extérieur de sa maison, il appela sa femme d'un ton de voix assez brusque :

— Christine !

— Qu'y a-t-il ? répondit-on d'en haut.

— Il y a que voilà de l'eau et la *Feuille*. Crois-tu par hasard que j'aie le temps de les monter ? J'ai autre chose à faire.

— Oh ! ce n'est que ça ! pose le bidon sur l'escalier, j'irai assez le prendre. Tu peux aller crier ailleurs.

Le mari branla la tête et formula une de ces interjections intraduisibles de mécontentement, dont aucune orthographe ne peut rendre la vraie physionomie ; puis il alla détacher ses vaches et les conduisit à l'abreuvoir. De retour avec elles, il acheva de les soigner et monta enfin l'escalier conduisant à une petite galerie de bois, au fond de laquelle on trouvait la cuisine. Elle était remplie de fumée au moment où il entra. Sa mauvaise humeur en prit occasion de se répandre en

reproches à l'adresse de sa femme.

— Je ne sais ce que tu penses, dit-il, d'avoir une pareille fumée, et encore à la tombée de la nuit.

— Peut-être bien ! répondit narquoisement Christine. Il te faut le faire, le feu avec ce bois tout vert, toi qui t'y entends si bien. Il y a longtemps que je te demande de faire retourner *l'assis* du foyer qui est tout rongé, et de chercher quelqu'un pour guérir la fumée. Ce n'est donc pas ma faute si la cuisine en a un peu dans ce moment.

Le mari se nommait Pierre-Abram, Abram Rodaux. Il ne répondit que par la bizarre articulation nasale dont j'ai parlé, mais il prit un fourgon de fer à deux pointes et à manche creux, brassa bien dans le bois et le feu, souffla dans le tube qu'il tenait à la main et ne tarda pas à faire crier les branches d'aune tout vert, sous l'étreinte d'une vive flamme.

— Voilà du feu, pourtant, dit-il : lu vois qu'on en vient à bout avec un peu de peine. Tout le monde ne peut pas avoir du bois sec.

On entendit *saboter* dans l'escalier rapide. C'étaient trois ou quatre enfants qui, dès qu'ils furent entrés, jetèrent leurs livres d'école et leurs cahiers sur la tablette grasse de la fenêtre, avant même de saluer leurs parents. Ils demandèrent immédiatement leur soupe.

— Il me semble que vous pourriez au moins dire bonsoir, avant de demander votre soupe, dit leur mère. La voilà sous la nappe.

Elle alluma la lampe, car la nuit se faisait. Bientôt, père, mère, enfants, prirent leur repas du soir, dans le plus grand silence ; on entendait pour tout bruit le clapotement des lèvres, ou celui des cuillers cherchant au fond des pots à atteindre la soupe dans ses derniers retranchements. Quand ils eurent fini, les deux plus grands garçons se dirigèrent vers la porte.

— Où allez-vous ? dit le père.

— Chez Henry ; on y casse les noix.

— Vous reviendrez à dix heures, entendez-vous ?

— Oui.

Ils sortirent. Leur sœur Fanchette aida sa mère aux divers soins du ménage, pendant que François, le cadet il à tous, prit son ardoise et vint essayer d'y faire l'addition que le régent lui avait donnée pour sa tâche du lendemain.

Le père Abram se ressouvint alors du journal qu'il avait déposé avec le bidon au bas de l'escalier : il le demanda.

Christine le prit au *râtelier* devant une assiette qui faisait les fonctions de presse-papier, et Abram se mit à le lire.

C'était la *Feuille des Avis officiels*. Il lut d'abord les articles d'administration générale, puis ceux des tribunaux de district et des justices

de paix, ceux des municipalités, après quoi il passa à la partie non officielle, où il trouva la petite annonce suivante, précédée d'une vignette représentant une maison à trois étages, entourée de bosquets :

*« A rendre, sous de bonnes conditions, une campagne de rapport, de la contenance de trente-cinq poses anciennes, dans une jolie situation. Elle conviendrait particulièrement à un agriculteur, père de famille. S'adresser à M. le notaire *** à ***, ou, directement, au propriétaire, M. Forré, à ***. »*

Cette annonce frappa beaucoup le paysan ; il la lut et la relut ; puis, laissant la *Feuille* toute grande ouverte sur la table voisine, il se mit à décrire des cercles dans les cendres éparées sur le devant du foyer, en faisant tourner le fourgon sur une de ses pointes. Christine s'était mise à rapiécer un vieux gilet et paraissait tout étonnée de l'inactivité de son mari. Au bout d'un moment, celui-ci lui dit d'un air quasi mystérieux : — « Christine, le voisin syndic »... — mais il se rappela tout à coup que le petit garçon pourrait comprendre ce qu'il voulait dire à sa femme, et il l'engagea à aller rejoindre ses frères. Ce dernier s'empressa d'obéir. Les deux époux restèrent seuls ; Fanchette causait avec une amie dans la chambre voisine. Abram reprit sa phrase interrompue :

— Le voisin syndic, j'en suis sûr, achèterait notre maison, et ce qui va avec, si nous voulions le lui vendre.

Christine ouvrit de grands yeux,

— Et où irions-nous après, Abram ? en loyer. Vas-y si tu veux, mais moi je n'y vais pas.

— Hhn ! qui te dit qu'on veuille aller en loyer ? ne peux-tu m'entendre jusqu'au bout sans te fâcher ? — Je te dis donc qu'il n'est pas possible de rester ici avec les enfants. Nous n'avons point de place, point d'aisances. Je ne sais pas où mettre mon fumier ; nous sommes serrés de tous côtés par les voisins. Je pense donc, depuis quelque temps, qu'il nous faut tout vendre : la maison, les champs et les prés, et le bois ; puis, acheter une campagne où nous serons à notre aise et au large, nous et les enfants.

— Et cette campagne, où la trouveras-tu ?

— Ici ; tiens, lis ces quatre lignes.

Il lui montra la maison et l'annonce.

— Pas plus loin que demain matin, continua-t-il, je me mets en route pour aller voir cette campagne et parler à ce Monsieur Forré. Je tâcherai de revenir dans la nuit ; il fait clair de lune.

Christine, sachant qu'il était inutile de contrarier son mari, lui dit que s'il était bien décidé à la chose, il devrait aller se coucher, afin d'être reposé convenablement pour le lendemain. — Je vais te raccom-

moder une paire de bas ce soir ; tu as heureusement de bons habits de milaine. Est-ce bien loin chez ce monsieur ?

— Il faut au moins six heures, et bien marcher, pour s'y rendre d'ici.

Là-dessus, Pierre-Abram se leva et passa dans sa chambre, où il ne tarda pas à ronfler. C'était un homme qui travaillait beaucoup, mais il ne priait jamais.

Restée seule, Christine se mit à penser aux plans de son mari. Évidemment ils lui souriaient. Elle n'en tira que plus vite son aiguille, jusqu'au moment où sa fille revint auprès d'elle, et où les garçons rentrèrent de leur soirée, les estomacs farcis de grumeaux de noix, et les joues toutes barbouillées de jus de pommes cuits au four. La porte d'entrée se ferma, la lampe fut éteinte ; chacun s'endormit dans son lit.

Dans l'écurie, les bœufs et les vaches passèrent aussi une bonne nuit. Comme leurs maîtres, n'avaient-ils pas travaillé durant tout le jour, et bu et mangé aux heures des repas ?

FORTE JOURNÉE



Les personnes qui, par vieille habitude ou par nécessité, se lèvent de grand matin, n'en éprouvent aucun malaise. Tout au contraire, elles ne sont que mieux disposées pour le travail, car le sommeil du soir est le grand réparateur des forces de l'homme. Même au fort de l'hiver, le cultivateur qui sort de son lit, peut passer de sa chambre à la rue sans que ses poumons en soient étonnés. Il n'en serait point ainsi dans la soirée, car il a dépensé une grande somme de chaleur pendant son travail du jour ; il lui faut alors le voisinage d'un bon feu, ou l'atmosphère vaporeuse dont la marmite en ébullition remplit la cuisine du paysan. Là où l'ouvrier des villes étoufferait, l'homme des champs respire à l'aise. En général, c'est une belle et bonne chose que de devancer le retour du soleil ; et ceux qui ont obtenu cette victoire, n'ont jamais regretté les premiers efforts qu'ils ont dû faire pour y arriver. Qu'on habitue donc les enfants à se lever de bonne heure, partout où cela est possible, et même dans les jours les plus froids. Veiller souvent, travailler fort tard, c'est changer la destination du jour et de la nuit ; ce n'est pas rester dans l'ordre de la nature. La vie, à la lumière factice, devient une vie factice, énervante. Heureux celui qui travaille *pendant qu'il fait jour* ! Plus heureux encore celui qui, dès le grand matin, s'adresse au Père céleste et lui demande la force de l'âme contre le mal, et la force du corps pour le travail des mains !

Abram Rodaux était un de ces hommes à corps de fer, capable de résister à toutes les intempéries. Le seul mal dont il se plaignît de temps en temps, était une espèce de torticolis qui le prenait quand il dormait trop fort, ou qu'il oubliait de remettre sa cravate, le soir, après une forte journée. Mais ces petits maux passaient dans les vingt-

quatre heures. De sa vie il n'avait pris le moindre remède.

Il se leva peu après le premier chant du coq, c'est-à-dire à trois heures du matin. Christine avait préparé un pot de café au lait, bien bourré de pain trempé; il le trouva dans la cendre du foyer encore chaude, et l'eut bientôt avalé. Puis, son bâton à la main; dans ses poches, de grosses mitaines tricotées; sur la tête, un chapeau gris à larges bords tout plait, il sortit de sa maison pour se mettre en route.

Lecteur, connaissez-vous une telle manière de voyager? C'est peu probable; et plus nous irons avec le siècle, moins nous cheminerons à pied, de grand matin. Et à quoi bon, en effet? N'avons-nous pas, à vingt ou quarante minutes de distance, la station du chemin de fer? et le sifflet des locomotives n'ébranle-t-il pas, cent fois par jour, les échos de toute la vallée et jusqu'à ceux des montagnes? Aller à pied, faire douze lieues à pied en un jour, par huit degrés de glace, lorsqu'on peut les franchir en deux heures, à demi couché sur d'excellents coussins et pour quelques pièces de monnaie! En vérité, il faudrait avoir perdu l'esprit pour préférer encore la vieille manière humaine de se mouvoir et de se transporter d'un lieu à l'autre. Où sont maintenant ces vieux magistrats qui, dans les vingt premières années de notre émancipation politique, se levaient à minuit, faisaient à pied les huit lieues qui les séparaient de la capitale, et se trouvaient encore des premiers sur les bancs du Grand-Conseil? Ils sont couchés dans la tombe, et, s'ils reparaissent quelque jour à la gare d'un chemin de fer, il me semble entendre leur ricanement, ou peut-être l'expression d'une grave inquiétude civique, à la vue des écharpes de laine, des bayadères, des raglans moelleux et des châles dans lesquels nous nous entortillons. Eux, qui n'eurent jamais sur le dos que leur long habit noir à poches profondes, ils ne s'enrhumaient pas; leur seule habitude fashionable était la tabatière de buis à couvercle bombé, lequel cédait doucement à la moindre pression des doigts et faisait entendre un petit grincement agréable. Il n'y a plus de ces hommes-là, et bien peu de caractères héroïques comme les leurs. Avec un peu plus d'éducation, de meilleures manières, et surtout avec plus d'amour pour son pays. Abram Rodaux leur eût ressemblé peut-être. Comme eux, il faisait toutes ses courses à pied, en hiver comme en été; du reste, il ne pouvait guère choisir un autre mode de voyager, car il n'avait pas de cheval, et, il y a douze ans, on se serait bien moqué des gens qui nous auraient dit: Attendez encore un peu, et vous irez de Genève à Lausanne en une heure cinquante-deux minutes.

Pendant que je fais ici un petit retour en arrière avec vous, lecteur, Pierre-Abram allonge le pas, sur la route qui doit le conduire où nous savons. La lune en son plein arrive aux deux tiers de sa course

nocturne ; le ciel est d'une beauté sans pareille. Pas un nuage, ni sur les Alpes, ni sur le Jura. Les deux grandes chaînes silencieuses, projetant leurs vastes courbes arrondies, ressemblent au cercle d'une couronne, dont le ciel, avec ses milliards d'étoiles, forme les ornements supérieurs. Quel est le nom de celui qui règne sur ces espaces infinis ? Où serait donc l'être intelligent qui, dans une heure pareille, n'éprouverait pas le besoin de se recueillir et de répéter avec adoration : Oui, l'Éternel habite les cieux, qui sont le pavillon de sa gloire !

Mais notre voyageur poursuit des pensées d'un ordre bien différent. Un renard, qui tout à coup franchit un mur de vigne et traverse la route, le fait tressaillir, car c'est un animal sauvage à la rencontre duquel il ne s'attendait pas. Ce vol de perdrix, que le bruit de ses pas effraie et qui partent d'une aile rapide, émeuvent aussi le marcheur solitaire, car il est surpris par ce brusque sifflement. La vue du ciel illuminé pour éclairer ses pas, la beauté incomparable des montagnes demi-voilées, comment cela le toucherait-il ? Il ne croit pas, ou du moins il ne pense pas à Celui de qui l'homme tient le mouvement et l'être ; il pense encore moins au Sauveur, qui passa des nuits entières à prier sur les montagnes, afin que l'oeuvre d'amour pour laquelle il se donnait pût être accomplie. Abram Rodaux n'est occupé que d'une seule chose : faire un bon marché en vendant son patrimoine, et faire un bon marché en achetant la Fouilleuse de M. Forré. Hors de là, nulle action de son esprit, nulle aspiration plus élevée.

N'en soyons, du reste, point étonnés. Quand on voit des hommes instruits, bien doués d'ailleurs, n'avoir de pensées que pour les affaires d'argent ; ne viser qu'à un seul but, l'augmentation de leur fortune, on serait mal venu de condamner un rustre auquel personne n'a peut-être jamais dit : Pense donc à ton âme au moins le jour du dimanche, si tu ne sais pas trouver un moment pour cela, du lundi au samedi.

Pierre-Abram va toujours ; il a rencontré des rouliers, conduisant du charbon pour les forges de village, des chargements de vin, de pierres, etc., mais il n'a cheminé avec personne. Le soleil s'est levé comme il approchait d'une bourgade. Là, il demande une chopine de vin vieux, du pain et du fromage ; il mange, boit, paie sa dépense et reprend son bâton. Le milieu du jour se passe à visiter la Fouilleuse ; il se rend ensuite chez M. Forré ; puis, son affaire terminée, le voilà qui reprend à pied son long chemin. À dix heures du soir il rentrait chez lui comme quelqu'un dont la journée a été bien remplie, et quand, le lendemain matin, il vida comme à l'ordinaire son bidon de lait à la fromagerie, personne n'aurait pu supposer que cet homme avait marché pendant dix-neuf heures le jour précédent.

CHAPITRE III.

CE QU'IL AVAIT VU ET FAIT



Il avait vu, d'abord, le notaire : et celui-ci lui montra un plan de la Fouilleuse, après quoi il lui dit :

— C'est une belle et bonne campagne ; pas chère : trente mille francs. Je pense, M. Rodaux, que, si vous achetez, vous vous adresserez à moi pour l'instrumenta-

tion de l'acte de vente.

— C'est juste et naturel, répondit Abram, puisque M. Forré vous a remis ses pouvoirs. Est-ce un homme auquel on puisse facilement parler, ce monsieur ?

— Tout ce qu'il y a de plus facile. Je vais vous donner deux lignes pour lui.

— Je vous serai bien obligé. Le prix que vous me dites n'est sans doute pas son dernier mot.

— Je l'ignore. Voici, en même temps, une carte pour le domestique qui garde la maison et la campagne à vendre. Bonne réussite, M. Rodaux.

Pierre Abram se rendit ensuite à la Fouilleuse, dont il fit le tour et examina bien les terrains. Il se fit ouvrir la maison, de la cave au grenier, moula sur le fenil et s'assura qu'il restait encore 150 quintaux de fourrages et 50 quintaux de paille. Il soupira en voyant le mauvais état du plancher de la grange, et fut bien content de trouver le bois des crèches lisse, dur, en parfait état. Car, pensait-il, c'est le diantre quand le fourrage incite les vaches à ronger leur crèche. Ici, il paraît au moins que l'eau est saine et le foin bon.

Quant au bétail, il n'y en avait pas. Le fermier, étant propriétaire du

chédal, avait tout emmené avec lui; et M. Forré, ne voulant pas conserver la Fouilleuse, puisque son plan n'avait pas réussi avec Jean-Paul Croy, s'était borné à y placer un domestique pour garder la propriété, sans faire aucun achat relatif à l'exploitation du domaine. On était d'ailleurs au cœur de l'hiver.

Son inspection terminée, Pierre Abram se dirigea par les sentiers battus à travers champs, jusqu'au village habité par M. Forré. Chemin faisant, il se disait que la maison était vieille sans doute, mais grande et commode; que le terrain, en général, très maigre actuellement, se composait de bonne terre franche, dans laquelle de profonds labours et des engrais suffisants feraient merveille, en y comprenant les écoulements d'eaux nécessaires; qu'on pourrait planter deux poses en vigne, à la suite de celle qui existait déjà que, dans les bas-fonds rapprochés du ruisseau, les betteraves et les racines viendraient admirablement, surtout si l'on faisait ici des labours à la bêche, ou, mieux encore, de petits minages; enfin, que la fontaine ne tarissait jamais, si, d'un autre côté, le bassin de bois ne valait plus rien. Mais, pour transformer ces trente-cinq arpents et doubler leur revenu, que de bras il faudrait! L'aîné de ses fils, il est vrai, allait avoir seize ans; le second, douze: c'était quelque chose déjà, et ces gaillards prenaient de l'intérêt aux affaires. Puis, comme leur père, ils resteraient sans doute petits de taille, mais larges et trapus, plutôt qu'ils ne deviendraient grands, minces et efflanqués: gens qui ne valent rien pour piocher la terre. Il fallait donc faire quelque chose pour les rejetons de cette forte race, et la Fouilleuse offrait une belle occasion de les y transplanter. Point de voisins autour de soi; un village à vingt-cinq minutes de distance, et une petite ville à trois quarts de lieue. C'était précisément ce qui convenait à l'écoulement des produits de la campagne. Il en était à cette dernière réflexion, qu'il faisait, tête baissée, lorsqu'il rencontra un monsieur, à l'angle d'une haie. Abram Rodaux ôta son chapeau et se détourna du sentier pour laisser la place libre. Mais, quand il eut fait dix pas, une idée subite lui traversa l'esprit: il se retourna promptement.

— Hé! Monsieur, dit-il, pardon! fait excuse: Monsieur serait-il, par hasard, monsieur Forré?

— Oui.

— Fait excuse, Monsieur. J'allais justement chez Monsieur pour lui remettre cette lettre.

Parmi les paysans de la catégorie d'Abram Rodaux, il en est bien peu qui n'aient gardé quelques restes de l'obséquieuse politesse à laquelle nos anciens maîtres et seigneurs de Berne avaient habitué leurs sujets, et dont on ne pouvait se départir autrefois sans crime de

lèse-homme. Aujourd'hui, à quoi bon ce banal et stupide emploi de la troisième personne dans la conversation ? Pour ma part, je le déteste, parce qu'il accuse, chez celui qui s'en sert, un manque de dignité personnelle et morale. Dans la bouche d'un domestique, une telle formule est alors parfaitement naturelle : c'est, ou la règle de l'usage général, ou celle de la maison de ses maîtres ; et, si le serviteur y contrevient, c'est qu'il ne comprend pas sa véritable position.

Pierre-Abram, le chapeau à la main, présenta le billet du notaire. M. Forré le lut, après quoi il dit :

— C'est bien ; je vois que vous vous nommez Pierre-Abram Rodaux, de **, et que vous penseriez à la Fouilleuse. Avez-vous examiné cette petite propriété ?

— Oui, Monsieur ; j'en viens actuellement.

— Vous plaît-elle ?

— On pourrait voir, si Monsieur veut être raisonnable et me donner des facilités pour le paiement. Mais, Monsieur est peut-être pressé ? je ne voudrais pas déranger Monsieur, bien que je sois en route depuis les trois heures du matin.

À ces derniers mots, le négociant examina un peu mieux l'homme qui se tenait devant lui, chapeau bas :

— Couvrez-vous donc, Monsieur Rodaux, couvrez-vous. Il fait très froid, et je vois encore la sueur sur votre front. Je voulais faire une promenade jusqu'à ce petit marais que vous apercevez là-bas, mais je vais rentrer avec vous chez moi : ma maison n'est qu'à cinq minutes d'ici, et nous pourrons causer en marchant.

Le fait est que M. Forré avait pris bonne opinion de Pierre-Abram. Son front carré, large et plissé comme celui d'un taureau ; ces épaules d'hercule, cette poitrine ayant l'air d'un coffre-fort, et surtout cette marche de huit ou dix heures qui le laissait encore si ferme et si dispos, tout lui disait qu'un tel homme devait être un travailleur de première force. Il reprit la conversation :

— Pour raisonnable, je crois l'être en fixant mon prix à 30,000 fr. — Je n'ai pas acheté cette campagne pour moi, mais je sais qu'elle vaut cette somme, qui est mon premier et mon dernier mot. Maintenant, quant aux conditions de paiement, qu'avez-vous à me proposer ?

— Si nous faisons affaire, ce ne peut être qu'à une condition sans laquelle j'ai les bras liés. Quand nous serons d'accord sur le prix du domaine de Monsieur...

— Dites tout simplement de mon domaine.

— De votre domaine, donc, puisque vous le voulez, je vous demanderai de m'accorder quinze jours, pendant lesquels je mets en vente

tout ce que je possède chez moi, excepté mon bétail et mes provisions. Si je réussis dans mon plan, je viens alors vous dire un oui définitif, et je vous apporte en paiement tout mon avoir (je n'ai pas de dettes, sauf le respect que je dois à Monsieur), et pour le reste, je ferais un acte de revers sur la campagne, avec faculté de rembourser mille francs à la fois.

— Combien avez-vous l'espoir de vendre votre patrimoine ?

— Dix-huit à vingt mille, argent comptant.

— J'accepte votre condition, M. Rodaux.

— Eh bien, Monsieur, à ce compte-là, j'offre 25,000 fr.

— Inutile, mon cher ; j'ai refusé 27,500.

— À qui appartient ce beau verger ? dit tout à coup Abram, comme si la réponse si péremptoire de M. Forré eût glissé sur son esprit sans laisser de trace vive : voilà, en vérité, des arbres magnifiques.

— Ce verger-ci est à moi. Les arbres que vous désignez avec votre bâton, appartiennent à mon voisin Jean-Paul Croy.

— C'est bien cultivé et bien soigné, ça. Ce Monsieur Croy est sans doute un homme riche ?

— Oui ; comme vous, à peu près. En tout cas il est plus riche que moi.

Pierre-Abram partit d'un éclat de rire et ajouta :

— Monsieur se moque joliment de nous.

— Pas du tout : mon voisin Jean-Paul possède plus que beaucoup d'autres personnes le contentement d'esprit ; et il est le chef aimé et respecté d'une belle famille.

— Cette maison est-elle aussi à lui ?

— Oui, et tout ce terrain que vous voyez là, à droite.

Alors, pensa maître Abram à part lui, alors, c'est ce Jean-Paul qui offre les 27,500, et il vendrait à ce Monsieur les beaux arbres et le reste : c'est aussi clair que le jour.

— C'est donc un homme heureux, votre voisin ; un homme qui réussit dans ses entreprises ?

— C'est un honnête homme et un bon chrétien. Mais nous voici arrivés. À quoi vous décidez-vous, M. Rodaux ?

Pierre-Abram comprit qu'il essaierait en vain de marchander, et toutefois il dit résolument :

— On n'a jamais acheté une campagne de cette valeur sans rabattre au moins mille francs sur le premier prix demandé.

— C'est possible ; mais moi je n'en ôte pas un centime.

— Eh bien ! écoutez, Monsieur : que ce soit fait ; seulement, vous me donnerez une de vos vaches avec son veau ;... laquelle vous voudrez, ajouta-t-il d'un air suppliant : il faut pourtant qu'une main lave l'autre.

Et croyez que vous serez content de moi. Si vous ne voulez pas, vous aurez manqué la vente d'une campagne ruinée, qui n'est qu'un embarras pour vous. Je vais rondement, comme vous voyez : allons, est-ce dit ?

Il ôta son chapeau et tendit sa large main calleuse. — C'est dit, mais, écoutez bien : à titre d'encouragement et non comme rabais sur le prix, répondit M. Forré d'un air grave et sérieux.

Le lecteur sait le reste.

Ce que je ne lui ai pas encore dit, c'est que M. Forré n'avait payé la Fouilleuse que 26,000 francs ; et comme il ne la tenait que par promesse de vente, il gagnait ainsi 4,000 francs sans bourse délier. Cela explique son abandon gratuit d'une vache et de son veau. Quant à l'acheteur Rodaux, il se décida si promptement à terminer son marché dans la crainte de se voir supplanté par le voisin Jean-Paul, tout occupé d'autre chose, comme on sait.

PROPOS ET VISITE



Qui fut bien surpris dans le village de Pierre-Abram, quand, trois jours après, chacun put lire au pilier public l'affiche suivante :

« Le vendredi 17 décembre courant, à l'auberge de la Commune, Pierre-Abram Rodaux exposera en mise publique, en divers lots, sa maison et tout le terrain qu'il possède. Les conditions sont de payer comptant, en passant acte, dans les dix jours, si la vente a lieu. » — .

Qui fut bien surpris ? tout le monde ; car nul ne lui supposait un projet pareil.

Cet Abram Rodaux, que nous avons vu si peu aimable avec sa femme et dans son intérieur de famille, ne manquait pas d'une certaine gaîté lorsqu'il se trouvait, comme il disait, *en compagnie* ; et même il avait de l'esprit, plus que beaucoup de ses collègues en charrue. Mais son but final, en tout ceci, était de savoir ce qui lui était le plus avantageux. Ayant assez peu de chose quand il se maria, il avait pu, à force de travail et de spéculations sur des vaches laitières et sur quelques paires de bœufs chaque année, élever sa famille et se créer la position que nous lui connaissons. Tout cela s'était fait sans doute grossièrement et très matériellement, aux dépens du vrai bonheur domestique, mais cela s'était fait. Tant il est vrai que le travail et l'économie, même là où n'existent pas d'autres vertus, amènent ordinairement à leur suite l'aisance et la bénédiction temporelle. Christine Rodaux, comme toute femme aimable et prévenante, aurait pu beaucoup sur le caractère de son mari ; mais la prévenance et l'amabilité étaient choses inconnues à la paysanne, qui, forte et vaillante des bras, était pour le moins aussi habille en rebuffades et

grogneries. De là, l'ironie sarcastique et le « hnn ! » de Pierre-Abram. Peut-être, au reste, était-ce lui qui avait commencé à mettre en pratique le joli ton qui régnait habituellement entre eux.

Il n'éprouvait, en dehors de ses propos de foire ou de cabaret, aucun besoin intellectuel ou religieux. Hormis la *Feuille des Avis officiels* et l'almanach du *Messenger boiteux* de Berne et Vevey, il ne lisait rien. Il n'aimait pas même à voir un livre dans les mains de ses enfants, surtout si ce livre parlait d'une vie à venir. Sur ce dernier point, il était d'une incrédulité pleine et entière : — « Dieu, disait-il (s'il y a un Dieu), nous a créés pour ce monde uniquement. Personne n'est revenu du cimetière, et personne n'en reviendra jamais. Qui est mort est mort : pas de nouvelle mode ! Le sang, c'est l'âme ; et l'âme c'est le sang. La Bible a été faite pour épouvanter les gens ; rien de plus : et lui, Abram-Rodaux, n'était ni un poltron ni une bote. Il est vrai, ajoutait-il, que je ne m'amuse pas à la lire...

Quant à la vente probable de son petit avoir, il comptait sur l'argent amené au village par la dernière récolte, qui fut remarquablement belle, et sur le retour de deux ou trois jeunes gens ayant servi à l'étranger et rapportant avec eux leurs économies, ainsi que des projets d'établissement. Enfin, le voisin syndic lui avait offert un assez beau prix de sa maison et du jardin.

Il garda son secret relatif à la Fouilleuse d'une manière inviolable, et fit trembler Christine en lui disant que, si elle en révélait un seul mot, tout leur avenir serait peut-être perdu. Aussi, la pauvre femme n'osa-t-elle entrer chez aucune de ses voisines, pendant les quelques jours qui précédèrent la vente. Celles-ci s'en dédommagèrent autant qu'elles purent, dans les moments où elles supposaient que le maître se trouvait absent du logis.

Un jour, l'une de ces femmes entra furtivement chez Christine, en cachant quelque objet sous son tablier.

— Bonjour, voisine, dit-elle. Êtes-vous *malâde*, qu'on ne vous a rien vue depuis mercredi ? Il y a la Pernelle *qu'elle* m'a comme ça dit : mais, savez-vous si la Christine n'est rien *malâde* ? On ne la voit pas seulement à la fontaine. Alors, comme nous avons fait le fromage ce matin, j'ai pensé de vous apporter ce morceau de beurre que j'ai coupé à une matole, car Jeanneaut n'a pas voulu laisser faire une demi-livre au fruitier.

— Oh ! vous êtes bien bonne, ma pauvre Nanette ; je vous remercie : non, je ne suis pas *malâde*.

— Tant mieux, pardine, tant mieux ! Dites me voir, il y a encore l'Augustine qu'elle m'a dit : — Pensez donc que Pierre-Abram vend tout *s'en sienne*, quelle breilaire il lui a pris là ! — Est-ce donc vrai,

Christine, que vous y vendez tout ?

— Il paraît bien, ma pauvre Nanette.

— Et après, où irez-vous ?

— Je ne pourrais pas vous le dire. C'est Abram qui est le maître et qui fait les affaires.

— Vous prendrez une *ferme*, bien sûr ? Christine ne répondit pas : l'autre reprit :

— Chacun sait ce qui cuit dans sa marmite. Mais, voilà, voisine, je voulais comme ça vous dire (il n'en faut pas parler !) que mon mari achèterait le morceau qui nous touche en Pologny. Hélas !.... vous savez, Christine ; on n'a pas grand'chose, mais pourtant on pourrait vous le payer comptant. On nous a fait un petit rembour s justement hier, d'un *pair* de cents francs, et le *cabaratier* nous redo it encore mille francs sur notre vin.

— Voulez-vous que j'en dise un mot à Abram ?

— Oui, s'il vous plaît. Vous savez que nous avons toujours été bonnes voisines. Emportez-vous vos poules ? Si vous vouliez m'arranger des quatre pucines blanches et de la clousse grivaillée, je les prendrais bien.

— Oh ! pour ça non ; bien obligé ! S'il faut s'en aller, la première chose que j'emmènerai c'est ma bonne clousse et mes quatre blanches. Oh ! pour ça non, Nanette ; des botes qui mangent dans le creux de la main, qui sont familières que c'est un plaisir, et dont trois font déjà des œufs !

— Elles ont déjà commencé ! les diastres de miennes qui n'en font encore point : à quoi ça tient-il donc ? elles sont pourtant belles rouges aux oreilles.

— Ça tient, ma chère, à ce que votre poulailler est trop sombre, et qu'il y fait froid. Mettez-vous les restes du *boire* des hommes dans ce que vous leur donnez ?

— Non ; je leur donne du son et de l'avoine.

— Mettez-y un peu de piquette, un peu de vin de fruit, et vous verrez !

— Je vais en mettre tout de suite. Bonjour, voisine.

— Attendez, Nanette, que je vous redonne votre assiette. *Merci* bien. Je ne pourrai probablement pas vous rendre le beurre, car nous ne ferons plus le fromage ici.

— Pauvre Christine ! ça ne fait rien.

On comprend que Pierre-Abram sut profiter de l'ouverture faite par la voisine. Le mari de celle-ci pay a deux cents francs de plus le morceau en question. Les autres parcelles se vendirent, en général, fort bien. Quant à la maison, le syndic fit tant et tant qu'il était d'ac-

cord avec le vendeur dès la veille du jour des enchères. Tout fut donc expédié, et quand les nombres furent additionnés, la somme totale se monta à 22,100 fr. de notre monnaie actuelle.

Abram Rodaux écrivit à M. Forré pour lui annoncer ce résultat et lui dire qu'il serait prêt à passer acte pour la Fouilleuse au jour fixé. Quant à ses propres ventes, elles eurent lieu comme il avait été convenu.

Lorsque tout fut en règle de part et d'autre, le paysan lâcha la bride à la langue de sa femme, et lui-même se donna le plaisir de faire la description de sa nouvelle propriété à tous ceux qui lui firent des questions à ce sujet. Plusieurs de ces derniers déclarèrent qu'Abram était un habile homme; d'autres, qui regrettaient de n'avoir pas su faire comme lui, prétendaient qu'il n'était qu'un gros nigaud: ils ne lui donnaient pas trois ans avant de se repentir d'avoir quitté le village.

MAISON NETTE



Les deux jours qui précédèrent le départ de la famille Rodaux, furent excessivement fatigants pour Abram et pour sa femme. Si petite que soit une maison de paysan, elle contient une prodigieuse quantité d'objets sans valeur s'il s'agissait de les vendre, mais qui, pour leur possesseur, sont d'une très grande utilité. Abram ne trouverait pas un meuble, pas une caisse, pas un outil à la Fouilleuse ; il voulait donc tout emmener avec lui. Ses meubles, ses instruments d'agriculture, ses tonneaux, ses fourrages, son bois à brûler et cent autres choses : il fallait sortir tout cela de la maison et l'arranger solidement sur des chars. Sachant bien ce qu'il faisait et d'ailleurs prévoyant par nature, il s'était réservé, en vendant ses fonds, que chacun de ses acheteurs lui fournirait gratis un char et un attelage, pour transporter son mobilier dans le lieu qu'il indiquerait, pourvu que ce ne fût pas à plus d'une journée du village.

Pendant ces deux derniers jours, ils furent donc, sa femme et lui, continuellement dans la poussière et les fatigues du déménagement. Les garçons allaient et venaient aussi, portant chaises, petites tables et ustensiles divers. Le fourgon à manche creux ne fut point oublié. La crémaillère seule dut rester suspendue à la cheminée : on sait qu'un pareil objet fait partie intégrante d'une maison.

Les garçons s'amusaient royalement de ce vrai remue-ménage : plus d'écoles, et qui sait s'il y en aurait là-bas, où on allait ! Mais le père et la mère faisaient vraiment pitié, tant ils se donnaient de peine. Ils commençaient à voir que leur entreprise était chose considérable, même pour des gens aussi fortement constitués. Avec la meilleure intention possible de s'aider mutuellement, il ne se passait pas une demi-heure sans qu'ils n'eussent quelque altercation au sujet du

moindre petit objet que l'un plaçait d'une façon qui ne plaisait pas à l'autre. De temps en temps, Christine apportait quelque petit meuble qu'elle fourrait dans la paille, ou suspendait aux bâtons des échelles du char, et cela faisait sauter en l'air son mari. Peu s'en était fallu qu'il ne jetât dans la rue, au risque de le briser, un *cassoton* de fer, qui se trouva tout à coup dans un quarteron, avec un couvercle de tourtière. Ce qui impatientait aussi beaucoup le pauvre homme, c'était de voir les passants s'arrêter devant ses chars avec leurs outils sur l'épaule, le regardant arranger ses effets. Qu'avaient-ils à voir là dedans, et que ne passaient-ils leur chemin tout droit ! Cela lui faisait sortir de la bouche de nombreux « hnn ! » et parfois aussi d'assez gros juréments. Alors, les curieux continuaient leur chemin, souriant d'aise et ne comprenant pas qu'ils étaient des gens stupides.

On vit aussi arriver dans un mauvais moment un monsieur à la démarche lente et pensive. Il tenait dans une main un petit livre blanc, et dans l'autre un assez gros bâton. Il s'arrêta comme tant d'autres l'avaient déjà fait.

— Bonjour, M. Rodaux, lui dit-il.

— Votre serviteur, Monsieur, répondit Abram, sans se découvrir et sans faire attention à celui qui le saluait.

— Vous voilà donc sur votre départ ?

Pas de réponse. En effet, cela se voyait de reste.

— Je désire que vous vous trouviez bien dans votre nouvelle habitation.

— Merci, Monsieur. — Samuel ! amène ici la brouette et dépêche-toi, mon garçon.

— Connaissez-vous le pasteur de la paroisse que vous habiterez ?

— Non ; je n'ai pas le temps de m'occuper de lui dans ce moment.

— Je pourrais vous donner une lettre pour lui ; il est un peu mon parent.

— Samuel ! attache avec deux osiers la fourche de fer et là pelle de l'écurie ; attache aussi les brosses et l'étrille.

— Vous ne vous souciez, pas d'une lettre, M. Rodaux. Quand le patriarche Abraham quitta son pays et sa parenté, il...

— Monsieur, répondit Rodaux ennuyé et impatienté, — quand Abraham quitta son village, il n'était pas harcelé comme je le suis par un tas de curieux et d'imbéciles. Je ne dis pas cela pour vous qui m'offrez une lettre, mais je vous demande si c'est le moment de me parler d'Abraham quand vous voyez que je ne sais où donner de la tête.

— Je voudrais au moins vous offrir cette brochure ; elle vous intéressera.

— Ayez la bonté de la mettre sur cette pierre.

— La voilà. Eh bien, bonjour, mon pauvre M. Rodaux. Je fais bien des vœux pour vous.

— Votre serviteur, Monsieur ; je vous remercie.

À peine le visiteur fut-il parti que Rodaux prit la brochure, en lut le titre, puis, la déchirant par le milieu, il en jeta les débris sur le chemin en murmurant : « Bêtises et balivernes ! bon pour lui, qui n'a rien à faire. »

Lorsque tout fut arrangé et solidement attaché sur les différents chariots, Christine, sa fille et les deux cadets, montèrent sur un char à bancs, attelé d'un bon cheval et conduit par un homme du village. Ils portaient les premiers pour ouvrir la maison, allumer du feu et préparer un repas à tous les gens qui arriveraient le lendemain. Abram restait pour accompagner le dernier char et pour aider Samuel, son fils aîné, à conduire le bétail. Il remit les clefs de sa maison au voisin syndic, qui la trouva nue et parfaitement délabrée ; puis, peu à peu, le convoi s'ébranla. Abram Rodaux et tous les siens pouvaient dire adieu à leurs souvenirs d'enfance, mais ils n'en firent rien. La poésie du foyer paternel parlerait-elle au cœur de ces hommes qui se trouvent bien partout, pourvu que la terre soit bonne et le grenier rempli ? Le chrétien, j'entends le vrai chrétien, peut sans doute passer d'un lieu à l'autre avec le sentiment d'une paix parfaite, car il sait que la terre appartient au Seigneur ; mais il ne quittera pas les lieux qui l'ont vu naître, sans leur jeter un dernier regard d'affection et de pieuse tristesse. Vante qui voudra la force d'âme de ces rudes enfants des prairies américaines ! Ils peuvent défricher aujourd'hui, bâtir demain, et six mois après revendre leur demeure arrachée au désert, pour en aller conquérir une nouvelle, qu'ils ne tarderont pas à abandonner de la même manière. Il est possible, il est indubitable même, que ces courageux pionniers opèrent, sans s'en douter, une œuvre civilisatrice ; mais on voudra bien permettre à quelqu'un d'exprimer humblement son opinion personnelle, et de dire : « leur métier, je ne l'aime pas. »

ÉTABLISSEMENT



out arriva bien à la Fouilleuse, provisions, meubles, bêtes et gens. Les chemins étaient secs, heureusement non gravelés, et un léger souffle du nord aidait à la locomotion des grands véhicules chargés de foin ou de paille.

Christine avait pris avec elle deux marmites suspendues aux côtés du char. Elle faisait bouillir une énorme pièce de bœuf pour recevoir son monde ; un de ces morceaux préférés des paysans et qu'on nomme le *grumeau*. Une soupe au riz et au bouillon, bien épaisse, serait aussi toute prête pour le dîner. La cheminée ne fumait pas, malgré l'air de bise ; c'était déjà beaucoup. La maison plaisait à la paysanne ; la fontaine était à deux pas, et il paraissait que la cave était chaude en hiver, signe certain qu'elle serait fraîche en été.

On se mit à table ; chacun fit honneur au repas. Le grumeau fut trouvé excellent ; la graisse en était blanche et ferme, aussi disparut-il presque tout entier. Le reste de la journée fut employé à décharger le mobilier et à placer le foin dans la grange. Quelques-uns des conducteurs visitèrent la campagne, et tous s'empressèrent de féliciter Abram de son acquisition. Puis, la nuit vint ; on fit du café, et comme il n'était pas possible que ces gens repartissent le même jour, ils s'arrangèrent des lits dans l'écurie, à côté de leurs chevaux, sur la paille fraîche. Le lendemain, au point du jour, ils reprirent tous le chemin de leur village, après avoir serré la main à Christine et à son mari.

La famille Rodaux resta seule, en présence de tout ce qu'elle possédait et de tout ce qu'elle avait à faire. Christine eut un mauvais moment, quand elle se sentit quasi abandonnée dans cette maison isolée ; elle s'assit sur la première chaise venue, s'entoura le visage de

son tablier de cotonnade el pleura beaucoup. Oh ! triste est la vie, croyez-le bien, pour toute âme sans amour pour Dieu, sans élan vers le ciel ! Je me représente une famille pieuse, venant s'établir sur ces terres et dans cette maison ; je les vois tous, père, mère et enfants, commencer cette journée dans un recueillement doux et sérieux ; je les vois tous ensemble, ouvrir leurs pauvres cœurs à Celui dans l'amour duquel ils se confient ; ils lui demandent force, courage, patience, aide et protection ; et surtout ils le prient de les garder de trop d'attachement aux choses d'ici-bas. Heureuse famille ! hélas ! pourquoi donc en existe-t-il si peu de pareilles sur la terre ? — Les philosophes auront beau chercher l'explication de cette grande énigme dans leur propre sagesse ; ils n'arriveront à la solution du problème que lorsqu'ils auront compris par le cœur cette parole du Christ : « Vous êtes d'en bas, et moi je suis d'en haut ; vous êtes de ce monde et moi je ne suis pas de ce monde. »

Abram Rodaux était pour ce monde, uniquement. S'il avait pu voir sa femme pleurer, il aurait commencé par branler la tête et faire entendre ses hnn ! de mauvaise humeur ; puis il lui aurait dit probablement quelque parole dure pour la consoler. Il ne s'aperçut point de sa tristesse. N'était-il pas allé faire une rigole neuve dans le pré, afin que l'eau de la fontaine pût arroser une place restée sèche jusqu'à ce jour ? Les garçons faisaient un enclos pour leurs lapins, et Fanchette épiluchait du légume.

Il fallut s'organiser, cependant : porter l'acte d'origine chez le syndic de la commune sur le territoire de laquelle se trouvait la Fouilleuse ; demander d'être admis comme sociétaire à la fromagerie ; parler à la commission des écoles pour les enfants ; voir le pasteur de la paroisse et lui demander de recevoir Samuel au nombre de ses catéchumènes, etc.

Abram Rodaux s'occupa aussi tout de suite d'un domestique, dont il ne pourrait se passer pendant deux ans au moins. Plusieurs se présentèrent ; et comme beaucoup de mes lecteurs n'ont peut-être jamais assisté à de semblables arrangements, je pourrai leur en dire ici quelques mots.

Le premier qui vint offrir ses services, était un homme grand, à l'air robuste, la figure maigre et les yeux battus. Il portait un chapeau noir crasseux, un long habit autrefois bleu, mais presque gris maintenant à force de poussière et de taches ; son gilet boutonné de travers, et sa chemise entr'ouverte, laissant voir une poitrine couleur bois de chêne. Cet homme pouvait avoir quarante ans ; son accent ressemblait à celui des montagnards voisins du canton de Berne.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit Abram.

— On m'a dit que vous avez besoin d'un domestique.

— Oui.

— Je viens me présenter.

— D'où êtes-vous ?

Ici le lieu d'origine et le nom de la personne.

— Où avez-vous servi ?

— Chez *tel* et *tel*.

— Entrez.

Le maître offre une chaise au domestique et lui dit de s'asseoir. Il va ensuite à la cave, en revient avec une bouteille de vin, place le pain et le fromage devant son hôte et lui dit de se servir.

Pendant que celui-ci s'exécute, le maître reprend ses questions :

— Savez-vous bien faucher ?

— Oui ; je ne crains personne à la faux.

— Bien *travailler* la vigne ?

— Oui.

— Et traire ?

— Aussi.

— Combien voulez-vous gagner ?

— Quarante-deux pièces (de 5 fr.) et les arrhes. (Aujourd'hui on en demande 60.)

— Mangez et buvez seulement.

Le domestique ayant ; fini, Abram Rodaux lui dit qu'il n'est pas décidé à engager quelqu'un aujourd'hui, mais que, plus tard, il lui fera peut-être dire quelque chose. Dès ce moment il est parfaitement décidé à le refuser : pourquoi ? parce que l'individu a bu son premier verre d'un seul trait, — ce qui prouve qu'il est un ivrogne ; parce qu'il mâchille sa croûte de pain au lieu de la casser promptement, — ce qui montre qu'il est paresseux ; et enfin, parce que son gilet est mal boutonné. Or il est évident que cet homme est un rôdeur de places.

Après en avoir examiné successivement plusieurs qui n'étaient guère plus recommandables, Abram Rodaux finit par eu engager un qui lui plut. C'était un jeune Savoyard de vingt ans, bien corsé, mine blonde et marquée dé la petite-vérole ; cheveux en brosse, mains larges et pieds idem. Un habillement complet de velours-futaine et une bonne chemise blanche accusaient des dispositions précoces à l'économie et à l'ordre. Quant à la cravate, il en possédait bien une de soie violette dans sa malle, mais il n'avait jamais pu se décidera la porter : il préférait avoir le cou libre, en toute saison ; et il la gardait, disait-il, pour la vogue de son village, si *maître* Rodaux voulait lui permettre d'y aller à la mi-août.

Pauvre François Tanoinge ! demande au moins un bon salaire, car tu peux être assuré qu'Abram Rodaux te fera lever de grand matin sept fois par semaine, et que l'ouvrage ne manquera jamais à la Fouilleuse, de jour et de nuit, par beau et mauvais temps !

PREMIERS TRAVAUX



. Forré, dès qu'il sut que Rodaux était arrivé avec armes et bagages, lui envoya la belle vache *Marquise* avec son veau. Le berger Christian, qui la conduisait, était porteur d'un billet en ces termes :

« Monsieur Rodaux,

» Je vous souhaite la bienvenue à la Fouilleuse. Voici la vache promise et son nourrisson. Je compte que vous donnerez cinq francs à mon domestique pour la bonne-main que je réserve en sa faveur, dans toutes mes ventes de bétail.

» Je vous salue.

» FORRÉ. »

— Hnn ! hnn ! fit Abram ; il ne m'en avait pourtant pas parlé. Mais il ne put faire autrement que de lâcher l'écu, et d'offrir un verre de vin à Christian.

Le même jour, il reçut un second billet apporté du village par un jeune garçon.

« M. Abram Rodaux, à la Fouilleuse.

» Monsieur,

» La Société de la fromagerie, assemblée à l'extrat, a décidé qu'on ne peut rien changer au règlement. En conséquence de quoi, vous ne pouvez être admis avant la *fruitière d'été*, qui commencera le 10 de juin. » Recevez, Monsieur, l'assurance de notre considération.

» Pour la *comition*,

» D. SAUGRAZ. »

Pour le coup, Abram s'emporta : « Ah ! ils ne veulent pas de moi dans ce moment, dit-il, eh bien ! je me passerai d'eux et de leur fruitière. » Il accompagna cette sortie d'une suite indéfinie de ses hnn favoris et de quelques vigoureux adjectifs. Nous passons ces derniers sous silence.

Le lendemain, il portait lui-même le lait de ses vaches à la ville, et s'arrangeait avec un marchand qui le lui prendrait tout, à an prix naturellement moins élevé que s'il l'eût détaillé lui-même à des pratiques.

François Tanoinge étant arrivé, ils nettochèrent la bordure de bois le long de la rivière. Ils firent là plusieurs centaines de fagots pour le four, et quelques moules de bois *blanc* pour la cuisine. Il réserva soigneusement les chênes, les ormes, les frênes, et en général toute plante qui pouvait avoir actuellement ou prendre plus tard quelque valeur.

Il nettoya tous les arbres fruitiers de son petit domaine. Beaucoup se trouvaient en bien mauvais état ; la mousse, le gui, les *chancres*, les punaises, tout s'était réuni pour contrarier la sève et empêcher la formation du fruit. Il était évident que plusieurs dépérissaient rapidement. Pour réparer leur perte prévue, il planta tout de suite à demeure, cinquante sauvageons trouvés dans son bois ; il les grefferait quand ils seraient *repris*.

Enfin, le dégel étant arrivé, il entreprit le minage de la petite colline, pour y planter de la vigne ; ils en firent cent toises. Puis, les deux vaillants ouvriers passèrent à la bêche un arpent, au moins, de terrain d'alluvion, près du ruisseau. Ceci serait pour les cultures de racines. Le jardin tout entier fut remué à double profondeur ; les haies *rebarbées* ; les prés nettoyés, et les champs libres, labourés à la charrue.

Ainsi se passa le premier hiver, jusqu'au mois d'avril. A cette époque, la campagne de la Fouilleuse avait pris un air d'ordre général. Toutes ces préparations diverses montraient bien de quoi le propriétaire était capable, et tout le parti qu'il saurait tirer d'une campagne qui ne demandait elle-même qu'à livrer les trésors enfouis dans son sein. Ici, plus que partout ailleurs, c'était le cas de dire avec La Fontaine :

*Travaillez, prenez de ta peine ;
C'est le fonds qui manque le moins.*

L'été vint, puis l'automne. Tout avait bien marché, bien réussi. Les enfants n'étaient pas restés en arrière du travail commun, partout où leurs jeunes bras avaient pu être utiles. Mais, depuis Pâques à la Saint-Martin, Rodaux n'avait pas été à l'église ; sa femme et sa fille y allaient rarement ; les garçons, le moins qu'ils pouvaient. Pas un livre

n'était venu parler à ces jeunes intelligences de ce qui existe en nous sous le nom d'âme, c'est-à-dire de ce qui est impérissable. Le livre de Dieu, que la famille possédait pourtant, restait caché dans l'armoire du linge, et nul ne l'ouvrait pour y chercher le pain de vie, toujours offert aux âmes angoissées. Non, chez Rodaux, tout devait converger au centre nommé *matière*. Aussi, la matière allait bien. Elle donnerait tout ce qu'elle peut donner ; de l'argent, du blé, des racines et le veste. Quant à donner la paix du cœur, l'harmonie sereine du foyer domestique, et la paix avec Bien, âh ! nous savons qu'il faut les chercher ailleurs et plus haut.

En effet, que de sombres heures on peut se représenter dans la vie d'une famille qui pourrait être vraiment heureuse, si elle comprenait ses véritables intérêts ! Que d'aigreur, souvent, des deux parts ! le mari crie et se fâche ; la femme boude et riposte ; les enfants apprennent à jurer, à mentir pour cacher leurs sottises, à tromper leurs parents. Et à mesure que le trésor matériel s'augmente, que l'aisance arrive, que la fortune se crée, — un trésor de colère et de malédiction va aussi s'augmentant d'une manière effrayante.

En passant son acte d'achat avec M. Forré, Abram Rodaux avait payé 20,000 fr., et s'était constitué débiteur de 10,000, par acte de revers. À la fin de la première année, il était en mesure de payer l'intérêt de cette somme, le gage de son domestique, et il lui restait encore quelques cents francs qu'il gardait pour un bon marché, quand l'occasion se présenterait. Le surplus du produit de la vente de ses anciens biens avait servi à payer la mutation à l'État, les frais d'actes au notaire, et l'augmentation de son chédal.

UN HOMME DE PAIX



peu près à l'époque où nous sommes parvenus, la famille Rodaux eut un jour la visite du pasteur de la paroisse. Ce vieillard s'était mis en route à pied, quoique la distance de son habitation à la Fouilleuse fût au moins d'une lieue. Les Rodaux l'accueillirent fort bien, avec empressement même.

On lui offrit de l'eau de cerises et du sucre, et un morceau de cette galette délicieuse, mince et croquante, dont la farine de froment et le beurre constituent les deux éléments principaux. Quand le respectable vieillard fut un peu restauré, il dit à Abram :

— Mon cher M. Rodaux, il y a bien longtemps que je désirais vous faire une visite, pour vous serrer la main à tous et vous demander si votre fils aîné, dont j'ai achevé l'instruction religieuse au printemps, continue à vous donner de la satisfaction. Sa piété naissante s'est-elle fortifiée ? Je ne le vois plus qu'au temple et, je dois le dire avec regret, trop rarement. Je comprends que la distance est souvent un empêchement, en hiver surtout, mais, en été, il est pourtant facile de se rendre au culte. Je m'intéresse beaucoup à votre fils, qui m'a paru bien disposé et bien doué.

— Monsieur le pasteur, répondit Rodaux, Samuel se conduit bien, comme un bon travailleur ; et l'ouvrage ne manque jamais chez nous.

— Être un bon travailleur, reprit le pasteur, c'est déjà quelque chose, c'est même beaucoup. Il est dit dans l'Écriture Sainte que celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger... .

— Bonne parole, bonne parole, Monsieur le pasteur !

— Oui, l'Écriture Sainte est bien la bonne Parole, comme vous le dites, mon cher monsieur ; c'est aussi elle qui nous parle de cette nourriture qui ne périt jamais, de ce pain de vie, seul capable de

ressasier le pauvre pêcheur : notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ est appelé la *Parole de Dieu*. Et quant au travail du corps, il est honorable et commandé de Dieu. Cependant n'oublions pas qu'il est écrit : Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de son âme ? Il nous faut tous penser à notre âme, qui est si précieuse. M. Rodaux, quand vous pourrez venir au temple avec votre famille, faites moi le plaisir d'entrer à la maison pour vous y reposer un moment et vous y rafraîchir. Voulez-vous ?

— Bien obligé, Monsieur le pasteur, reprit Rodaux un peu ému par l'air de profonde bonté de celui qui l'invitait ainsi, — quand ma femme et les enfants iront au sermon, ils pourront peut-être s'arrêter un moment à la cure ; pour moi, vous savez ou ne savez pas que je n'y suis pas retourné depuis Pâques.

— Oh ! comment cela est-il possible ? Avez-vous été malade ?

— Non, non, il faut dire la vérité à Monsieur le pasteur : je ne vais pas au sermon à * *, — savez-vous pourquoi ?

Il hésitait, le malheureux. Mais, lâche incrédule en présence d'un homme vénérable et pieux, il se retrancha derrière le plus misérable, le plus futile des motifs.

— Je ne vais pas au sermon, Monsieur, avec les gens de * * * parce qu'ils ont refusé mon lait à leur fromagerie quand je suis arrivé ici ; je ne veux rien, avoir de commun avec eux.

Le pasteur lui mit la main sur l'épaule amicalement et lui dit avec le plus grand sérieux, tout en découvrant son beau front dégarni de cheveux ;

— Pauvre ami ! pensez que Dieu nous entend. Quelle raison vous avancez là !

— Eh bien, c'est comme ça, Monsieur, et je n'ai pas d'autre explication à donner. Le reste me regarde.

Le pasteur s'était levé : — Adieu, Madame, dit-il ; adieu, M. Rodaux ; j'aimerais bien à revoir Samuel et à lui toucher la main. N'est-il pas à la maison ?

— Non, Monsieur, répondit froidement Rodaux ; Samuel travaille.

— Faites-lui mes amitiés, s'il vous plaît. Madame Rodaux, voici un petit livre destiné à tous mes anciens catéchumènes ; vous le lui donnerez de ma part, s'il vous plaît. Adieu, mes enfants.

Le vieillard repartit comme il était venu, bien triste au fond de l'âme et se disant à lui-même : « Comment suffire à tout, et à mon âge ! Ô Seigneur ! envoie ton Esprit, qui seul est puissant pour convaincre de péché, de justice et de jugement. »

— Ah ! la belle réponse que tu as faite à Monsieur le pasteur ! dit Christine à son mari ; il est sûr qu'il aura pris une bonne opinion

de nous !

— Tant mieux ! tais-toi ; tu m'ennuies : qui est mort est mort.

— Hélas oui, Abram. Il y a même des gens qui sont déjà morts quand même ils se portent bien.

— Te tairas-tu, langue de serpent !

— La vôtre est si douce !

Si Christine commençait une fois à lui dire « vous » c'était signe qu'elle lai abandonnait la partie. Ainsi se parlaient, encore assez souvent, le mari et la femme à la Fouilleuse.

« UN TRÉSOR EST CACHÉ DEDANS »



Pendant la deuxième année, Abram Rodaux fit une découverte, dont il sut tirer un très bon parti. C'était une chose fort simple. Il *découvrit* donc, en continuant son minage de vigne, un banc de molasse¹⁹ qui lui parut être d'une qualité supérieure à celle qu'on trouvait dans la contrée. Il la fit examiner par un expert qui la déclara excellente, pour le feu surtout. Cet homme proposa à Rodaux de l'exploiter de compte à demi, c'est-à-dire, que lui Abram fournirait la matière et le chantier, et son associé la main d'œuvre. Le produit de la vente serait partagé. Seulement, le bloc devait être *découvert* aux frais de Rodaux, au fur et à mesure des besoins de l'exploitation. Comme il y avait trois à quatre pieds de bonne terre sur la molasse, on comprend qu'il fallait des bras pour l'enlever ; mais cette condition n'arrêta point Rodaux, qui sut trouver ici tout ce qu'il lui fallait pour niveler son terrain, et pour améliorer ses prés et ses champs.

La masse de grès se trouva compacte et très franche ; elle fendait à merveille sous les coins d'acier, et se laissait trancher sans trop de peine. À l'action de l'air elle durcissait promptement. Son seul défaut, qui, pour quelques amateurs, eût pu être une qualité, c'est qu'elle était un peu pâle. L'exploitation réussit. La molasse se vendait ; elle traversait même la montagne. Les propriétaires la livraient à meilleur

19 - NdÉ : Sorte de sous-sol formé de pierre calcaire mêlée de sable et d'argile, infertile et impénétrable aux racines des plantes. Dans le canton de Vaud, un grès très fin, blanc ou gris blanc, relié par un ciment marneux et souvent ferrugineux et qui se décompose facilement à l'air.

marché que les autres carrières, d'ailleurs assez éloignées. Bref, au bout de l'année, une jolie somme fut partagée entre Abram et son associé. Mais ce dernier tomba malade à force d'avoir piqué dans la carrière, et il mourut pendant l'hiver. Rodaux se trouva ainsi maître absolu de l'exploitation ; et comme il avait appris le métier, que ses fils grandissaient, il ne demandait pas mieux que de continuer l'entreprise à lui seul. Et c'est ce qu'il fit. Il y travaillait dans les temps de pluie, sous un hangar pratiqué au-dessus du creux ; il y travaillait surtout le dimanche, avec Samuel. La masse était profonde, mais l'extraction facile, par suite de la prompte déclivité du terrain. Il n'avait pas besoin d'une grue pour pêcher sa molasse et l'enlever à grand'peine dans les airs. Il la dévalait tout simplement sur des plateaux légèrement inclinés, et les chars la venaient prendre à belle portée.

Comment ce grand bloc de molasse se trouvait-il placé là, dans cette colline, pendant qu'on n'en apercevait trace dans le reste de la campagne, ni dans les affleurements du ruisseau ? Que de plus habiles l'expliquent. Je me borne à constater le fait : la présence de ce bloc, et le remarquable parti que Pierre-Abram sut en tirer.

Mille francs, dès la troisième année, furent payés à compte de l'acte de revers.

LA FIN DES RODAUX



'est assez. La route est ouverte, l'impulsion donnée. Et les années passent rapides, quand c'est le char de la prospérité matérielle qui les entraîne. Laissez-moi vous raconter à grands traits ce qu'elles ont amené à la Fouilleuse.

Les Rodaux ont beaucoup travaillé : leur campagne est comme transformée. Les récoltes y sont magnifiques. Chaque automne, la cave se remplit d'un vin rouge précoce, qui se vend avec la plus grande facilité, mieux que le blanc. Dans le grenier, de longs et larges tas de froment, de seigle, d'avoine, de poisettes, de fèves, etc., sont arrangés avec ordre et n'attendent que le meilleur moment d'être échangés contre un beau sac d'écus.

Les étables sont au complet : un cheval, deux bœufs, quatre vaches et deux élèves. Une porcherie fort bien conduite contient trois grosses laies, entourées chacune d'une dizaine de nourrissons. Quelques beaux moutons fournissent la laine pour les habits de travail de la famille. Des pommes de terre, des betteraves et des racines diverses en quantité, sont déposées au fond d'une cave à légumes.

La carrière de molasse paraît inépuisable. Plus on entre dans le bloc, plus on y descend, meilleure on la trouve. Les commandes pour les fours et les foyers se succèdent et s'exécutent avec rapidité.

L'acte de revers, entièrement soldé, a quitté les papiers de M. Forré, pour venir s'ajoutera ceux d'Abram Rodaux. Ce dernier vient d'acheter et de payer un champ de quelques poses, situé de l'autre côté du ruisseau.

Aujourd'hui, c'est-à-dire douze ans après l'acquisition de la Fouilleuse, cette vieille campagne, si maigre et si délaissée autrefois, vaut la moitié de plus qu'elle n'a coûté à son maître actuel. On en

offrirait cinquante mille francs à Abram Rodaux qu'encore il ne la céderait pas.

Tels sont les résultats d'une activité plus qu'ordinaire, de travaux bien commencés et bien conduits, de circonstances favorables et, il faut le dire aussi, d'une économie poussée souvent jusque sur le terrain de l'avarice.

Voyons maintenant les personnes. Les fils d'Abram Rodaux sont des hommes faits ; comme leur père, ils sont forts et robustes. Le cadet, qui tire du côté de sa mère, est beaucoup plus grand que les aînés, mais d'un caractère taciturne, disposé au noir. S'il ne se fait pas chez lui une crise heureuse, la vie, hélas ! pourrait finir bien mal.

Les deux aînés, qui s'entendent comme des larrons en foire, passent dans la contrée pour des bataillards et des chercheurs de querelles. Deux fois déjà, ils sont rentrés à la maison, dans la nuit du dimanche au lundi, fortement égratignés au visage, et avec des coupures de verre aux mains. Leur père ne leur donne que peu d'argent, si peu que, leur bourse étant vide, ils ne se font pas scrupule de la remplir au moyen de la vente clandestine de quelques sacs de blé, soustraits pendant le battage. Malgré la richesse connue de leur père, ils se marieront difficilement. Qui voudrait donner ses filles à des rustauds pareils, pour les voir entrer dans une famille où l'on crie à propos de rien, et où il n'y a ni paix ni tranquillité ? Bien sotte et bien folle serait celle qui, pour des tas de blé, ou des plaques de molasse, sacrifierait sa liberté et son vrai bonheur. Les deux oursons de la Fouilleuse en seront donc réduits, s'ils veulent absolument se marier, à aller chercher femme assez loin, ou bien à épouser tout simplement la grosse fille qui soigne les trente élèves des trois mères savoyardes que nous connaissons. Samuel pourrait plus mal faire encore, car certainement la *Péronne* est une brave et honnête fille, capable même de le refuser, à cause de *sa religion*.

— Et la sœur Fanchotte, vous n'en parlez pas ?

— Non, à moins que je ne vous dise que, vivant toujours seule, n'ayant point d'amie dans la contrée et voyant son père et sa mère sans cesse se quereller, il n'est pas étonnant qu'elle ait quitté la maison, il y a cinq ans, avec François Tanoinge, devenu son consolateur et son mari, contre le gré de ses parents. Ils sont établis comme fermiers d'une mauvaise petite campagne et ont bien de la peine à donner le tour et à nourrir leurs six enfants. La pauvre femme n'aura de la fortune de son père, après la mort de celui-ci, que ce que la loi ne permettra pas de lui ôter.

Restent maintenant le père et la mère. Qu'ils sont à plaindre, en vérité ! Est-ce donc uniquement pour gagner trente mille francs en

douze années que Dieu avait doué cet homme de si fortes qualités ? Et ce trésor qu'il s'est amassé avec tant de peine, ne pouvait-il s'acquérir qu'au prix de tout ce qui ennoblit l'homme sur la terre ! L'amour de Dieu et la paix du foyer domestique sont donc à mépriser, pour qu'on les jette au rebut, ou qu'on les proscrive !

Abram Rodaux est encore vigoureux, mais sa femme commence à plier sous le fardeau. Elle a vécu sous le régime de la contrainte et de la terreur ; sous celui de l'amour et de la douce communauté des sentiments, jamais. Est-ce la faute uniquement de son mari ? Je m'abstiens ; elle a trop souffert. Et qu'a-t-elle à attendre en ce monde !

Abram Rodaux peut diriger ses affaires pendant de longues années encore. Ses enfants le craignent, mais on peut bien dire qu'ils n'ont pas une grande affection pour lui. Il deviendra encore plus riche ; il achètera des terres, peut-être ; il bâtira des maisons pour ses fils, peut-être ; puis, parvenu au terme de sa carrière, il pourra quitter ce monde avec joie, car, pense-t-il, *quand on est mort, tout est mort.*

Ô homme, qui que tu sois, riche ou pauvre, savant ou ignorant, homme des champs ou possesseur de palais, — toi, qui ne vis que pour ce monde et la matière, que tu es donc stupide et malheureux !

CHAPITRE DERNIER.

D'AUTRES LOTS EN PARTAGE



Je n'ai jamais aimé les gros comptes à régler, surtout si je crains de ne pouvoir payer le solde au moment où le créancier m'envoie sa note, non affranchie, par la poste ; ou, ce qui est plus grave encore, s'il se présente en personne chez moi. « Monsieur, me dit-il dans ce dernier cas, voici votre *petite note*, que je vous apporte par occasion. » Et si la petite note se compose d'une longue série d'articles remplissant toute une page au bas de laquelle je lis : « à transporter, » je frémis à la pensée des découvertes que je pourrai faire en tournant le feuillet. C'est alors que j'éprouve des regrets vraiment cuisants de n'être pas allé chez le marchand il y a six mois, pendant que la *petite note* était encore acceptable sans froncement de sourcils ; tandis qu'aujourd'hui, me voilà tout dérangé, mal à mon aise, la bile remuée. J'essaie d'une tasse de camomille, je vais au grand air, mais tout cela n'est qu'un palliatif ; le vrai remède à mon mal, c'est de payer la petite note, aussitôt que je le pourrai.

C'est donc, cher lecteur, le besoin de régler mon compte avec vous, qui me fait prendre en ce moment cette *petite feuille* de papier, au lieu du gros cahier sur lequel une ou deux de mes jeunes lectrices ont peut-être compté. Ce désir est bien aimable de leur part et me fait sans doute beaucoup d'honneur, j'y suis fort sensible ; mais, si je m'y rendais, l'entreprise serait inconsidérée et probablement au-dessus de mes forces.

Si vous le permettez donc, nous allons procéder au partage des divers lots échus à nos anciens amis Croy, depuis l'importante déci-

sion dont je vous ai fait part il y a bien longtemps.

Une année, c'est déjà beaucoup dans la vie ; mais douze années, c'est énorme ! Aussi, attendez-vous à de très grands changements, comme chez les Rodaux. Je commence par le bas de l'échelle.

Quel est, dites-moi, ce grand jeune homme de vingt ans, qui, d'un air studieux et grave, un portefeuille sous le bras, traverse la rue devant nous ? Il regarde de notre côté et nous laisse voir son visage pâle, aux lignes fortes et bien dessinées. Une légère moustache noire relève encore cette physionomie intelligente, mais plutôt sérieuse et douce que joyeuse. — C'est Étienne Croy, le même petit garçon qui prenait tant de peine à balayer la neige devant la maison, le jour où le prunier-gentil fut écuissé du haut en bas. — Comme il a montré de bonne heure un talent remarquable pour le dessin et un goût prononcé pour l'étude des mathématiques, M. Forré a conseillé à ses parents de le pousser dans cette branche des sciences appliquées, et il a été assez généreux pour faire à Étienne les avances d'argent nécessaires à ses études. Étienne travaille dans les bureaux d'un architecte, depuis deux ans ; encore deux ou trois années, et il sera déjà bien avancé dans la pratique d'un état difficile, mais fort honorable et bien rétribué. Chaque dimanche matin, le chemin de fer l'amène au foyer paternel, pour y passer la journée. Il raconte alors à ses parents ce qu'il a vu et fait pendant la semaine, et ne retourne point à son bureau sans avoir fait une visite à son protecteur M. Forré.

Peut-être un de mes lecteurs s'est-il arrêté quelque jour sur la place du marché aux légumes : dans ce cas-là, je serais fort étonné qu'il n'eût pas remarqué une marchande, autour de laquelle plusieurs dames sont groupées. C'est une belle paysanne de vingt-cinq ans environ portant d'épais cheveux noirs ondes ; elle vend des prunes *surpasse-monsieur* dans toute leur fraîcheur, des poires magnifiques, et une corbeille de fleurs artistement variées. Quelques petits vases contenant des boutures de plantes à la mode font aussi partie de son étalage. Isaline Croy, car c'est bien elle, n'est jamais des dernières à avoir fini son marché ; et quand elle a fait, chez l'épicier, les emplettes dont sa mère l'a chargée, elle reprend le chemin du village avec ses paniers au bras. Il arrive bien de temps en temps que quelqu'un se charge de les porter à sa place : c'est François Lambrequin, le fils aîné du vigneron de M. Sohier-Mantelle. Les parents des deux familles le savent et sont d'accord : le mariage aura lieu après les vendanges.

Si nous allions maintenant visiter le jardin de Jean-Paul ? le jardin, oh ! mais c'est une transformation à ne s'y pas reconnaître ! Non, en vérité. Toute la partie au nord du petit clos a été minée à deux pieds de profondeur ; un mur de sept pieds d'élévation a été construit du

côté de bise avec un retour à joux ; et sur toute la longueur sont étalés des pêchers, des abricotiers, des poiriers et des pieds de vignes étrangères. La moitié du terrain miné est devenu une pépinière d'arbres fruitiers et d'arbres d'agrément ; l'autre moitié constitue le jardin potager. Ce petit bâtiment peint en gris, que vous voyez à l'angle du mur, est une serre. C'est Étienne qui en a fait le plan et surveillé la construction : il y a là un cabinet soit bureau, avec deux ou trois chaises, un casier à graines et quelques livres. Le cultivateur intelligent et actif de ce royaume en mignature, se nomme Auguste Croy. Vous le voyez là bas : les bras nus jusqu'au coude, une légère casquette sur la tête et des joncs verts à la main, il va donner un coup d'oeil à ses pêchers, dont quelques branches tendent à s'échapper. Son apprentissage s'est fait à Genève, je crois. Et depuis cinq ans il règne avec bonheur sur son peuple de plantes. Il n'est pas probable qu'il songe à se marier, à moins que le départ d'Isaline ne lui fasse voir clairement la nécessité de donner une fille à sa mère, qu'il aime tendrement.

Et Paul-Edmond ? ah ! chers lecteurs, Paul-Edmond, oui, il faut vous dire ce qu'il fait. — Avez-vous été à Paris ? — Non. — Eh bien ! ni moi non plus, mais c'est égal. Paul-Edmond est à Paris. Il est resté petit et maigre, et pourtant on aurait pu penser qu'il deviendrait plus grand qu'Étienne, son cadet de deux ans et demi. Mais Paul-Edmond n'était pas fait pour rester au village, comme son frère aîné. Vif comme un poisson, l'esprit excessivement éveillé, ayant un goût passionné pour les fleurs et les plantes rares, il a voulu être *fleuriste*. Il savait son *Bon-jardinier* par cœur à seize ans et faisait déjà des boutures et des greffes de toutes espèces. Voyant cela, et encore d'après le conseil du riche voisin, ses parents le placèrent à Paris, comme apprenti, chez l'une des puissances fleuristes de la grande ville. Et il faut savoir tout ce qu'il a vu là en fait de merveilles de plantes et de fleurs, et comment il a su rester sage et bon travailleur, pour comprendre que Paul-Edmond est sur le chemin de la fortune. Son patron en fait le plus grand cas ; ce dernier est aussi un homme sorti de rien ou de fort peu de chose, mais un homme de génie dans ce qu'il fait. Il est devenu fort riche. S'il avait une fille et qu'elle plût à Paul-Edmond, je ne serais point étonné quand on me dirait qu'il la lui donne : malheureusement il n'a pas d'enfants. Alors cette grande fortune, à qui ira-t-elle ? Nul de nous ne le sait. Mais cela ne nous regarde pas. — Paul-Edmond tient son frère Auguste à *la hauteur de la science*, pour sa petite serre et ses graines de fleurs : c'est un grand avantage que ce dernier possède sur les autres jardiniers de la contrée. Les deux frères sont très liés et s'écrivent souvent.

Jean-Paul commence à se courber, car il a toujours beaucoup travaillé. C'est lui qui soigne le bétail, y compris les abeilles. Sa piété fait de grands progrès ; dès longtemps il a pris l'Évangile pour sa règle de conduite, et c'est un homme de prière.

Suzette dirige encore le ménage ; elle aussi n'est pas restée en arrière des progrès de son mari. C'est fille qui nourrit le pauvre, console l'affligé, fortifie le mourant. Son mari et ses enfants sont sa richesse, dit-elle, mais son vrai trésor est au ciel. Les deux époux s'aiment toujours tendrement, comme au jour de leur jeunesse.

Depuis sept ans, Jaunier n'a plus reparu. On sait qu'il est mort dans un buisson d'épines, au bord d'un chemin, comme meurent les ivrognes.

Christian possède dix mille francs ; il restera vieux garçon.

M. et M^{me} Forré ont marié leur fille unique au fils unique de M. Carl Sacot. C'est un croisement de millions de part et d'autre. Espérons que les jeunes époux suivront un jour les saines traditions de la famille. Mais j'ai de l'inquiétude à leur égard : ce sont des gens de grandes villes ; ils aiment le luxe, le théâtre, les divertissements mondains. La vie de la campagne les ennueie vite ; on dit qu'ils ne se trouvent bien qu'à Paris. Je les plains.

Il me reste encore à vous parler de quelqu'un, n'est-ce pas ? Cette chère petite Louise, venue au monde la dernière de tous, comme elle était gentille et quel aimable enfant de cinq ans ! Elle seule, de toute la famille, avait les yeux bleus et de blonds cheveux. Son père et sa mère, sa sœur et ses frères, tous la chérissaient. Un soir, après quinze jours d'une cruelle maladie arrivée tout à coup, quelqu'un vint la chercher et la prendre dans son petit lit, pendant que toute la famille priait auprès d'elle. C'était l'ange du Seigneur, venant lui ouvrir les portes du ciel. Elle a obtenu en partage le meilleur lot, en attendant que tous la rejoignent dans les demeures éternelles.

